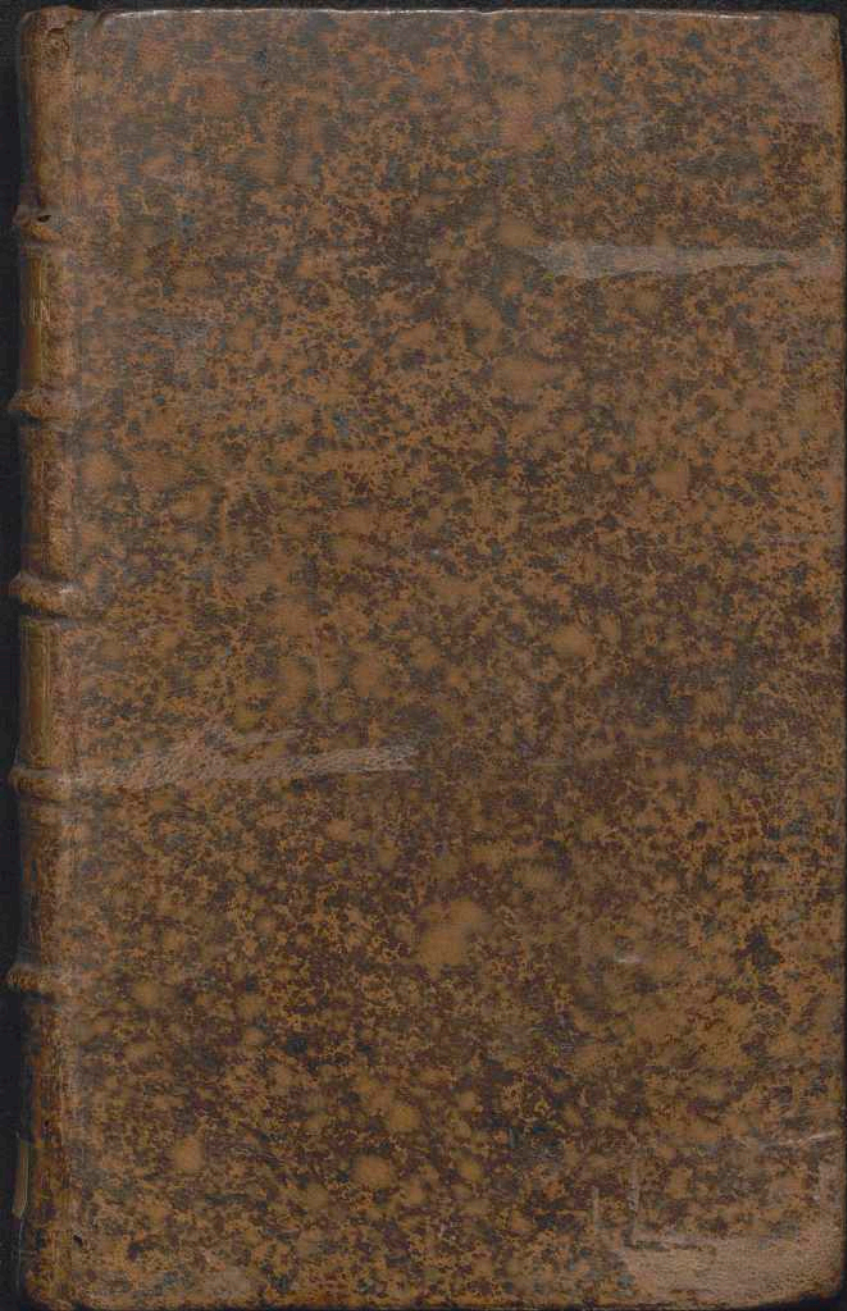
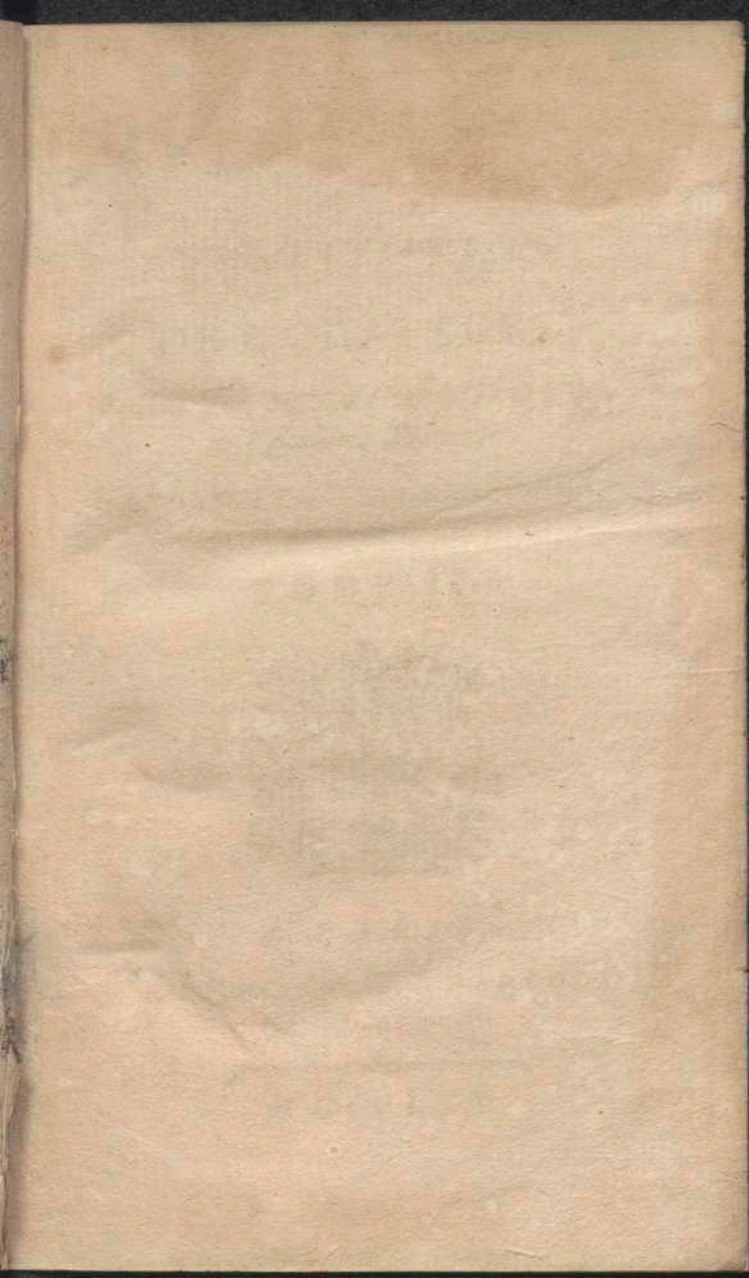


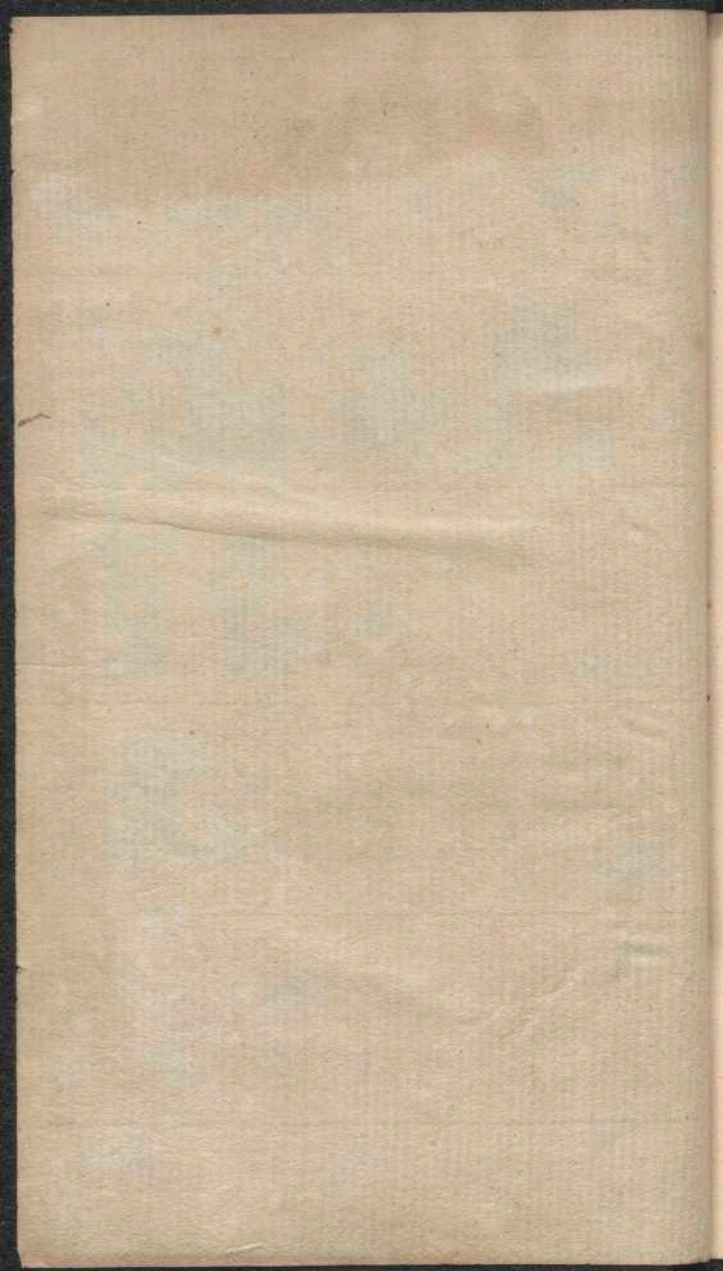












QUINTILIEN,

DE

L'INSTITUTION

DE L'ORATEUR,

*Traduit par M. l'Abbé GÉDOYN,
de l'Académie Française.*

Edition faite d'après un exemplaire corrigé
par l'Auteur.

TOME IV.



A PARIS,

De l'Imprimerie de J. BARBOU,
rue des Mathurins.

M D C C L X X.

EN CADIZ.

En el Almacén de Librería extran-
gera y del Reyno de los HEREDE-
ROS DE BERTRAND se halla-
rá esta, y otras obras en todas artes
y ciencias.



TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans le Tome IV.

LIVRE DIXIEME.

CHAP. I.	<i>D</i> E la lecture.	page 1
II.	<i>De l'imitation.</i>	58
III.	<i>De quelle maniere il faut écrire.</i>	70
IV.	<i>Du soin qu'il faut avoir de retoucher ses ouvrages.</i>	84
V.	<i>Des matieres dont on peut faire choix pour écrire.</i>	87
VI.	<i>De la méditation.</i>	98
VII.	<i>Comment s'aquier la faculté de parler sur-le-champ, & en quoi elle consiste.</i>	102

LIVRE ONZIEME.

CHAP. I.	<i>Q</i> U'IL faut parler d'une maniere convenable.	117
II.	<i>De la mémoire.</i>	161
III.	<i>De la prononciation.</i>	186

TABLE DES CHAPITRES.

LIVRE DOUZIEME.

AVANT-PROPOS.

273

- CHAP. I. *QU'IL n'y a que l'homme de bien qui puisse mériter le nom d'orateur.* 275
- II. *Que l'orateur doit avoir une connoissance exacte de tout ce qui sert à former les mœurs.* 296
- III. *Que la science du droit civil est nécessaire à l'orateur.* 310
- IV. *Que la connoissance de l'histoire est nécessaire à l'orateur.* 316
- V. *Quels sont les instruments ou les moyens dont se sert l'orateur.* 317
- VI. *En quel temps l'orateur doit commencer à plaider des causes.* 321
- VII. *Ce que l'orateur doit observer dans les causes qu'il entreprend.* 326
- VIII. *Ce que l'orateur doit observer dans les causes qu'il étudie.* 332
- IX. *Ce que l'orateur doit observer dans les causes qu'il plaide.* 339
- X. *Quel genre d'éloquence l'orateur doit employer.* 348
- XI. *En quel temps l'orateur doit songer à se retirer, & quelles doivent être ses occupations dans sa retraite.* 383

Fin de la Table des Chapitres.



DE
L'INSTITUTION
DE L'ORATEUR.

LIVRE DIXIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

De la Lecture.

COMME les préceptes qui concernent l'élocution sont nécessaires à savoir, aussi ne sont-ils pas capables de nous rendre vraiment éloquents, si nous ne nous faisons l'heureuse habitude de les mettre en pratique. On demande si cete habitude s'aquier plutôt en écrivant, ou en lisant, ou en parlant. C'est une question que l'on a coutume de faire ici, & qu'il nous faudroit examiner avec plus d'attention, si nous pouvions nous contenter d'une seule de ces choses. Mais elles

font tellement liées ensemble , tellement inféparables , que l'une des trois venant à manquer , en-vain aura-t-on pris bien de la peine pour faire du progrès dans les autres. Car notre éloquence ne sera jamais ferme & solide , si nous ne la cimentons bien à force d'écrire & de composer. Et sans les grands modeles que nous fournit la lecture , ce travail d'écrire & de composer n'étant pas guidé , ne produira rien de bon.

D'un autre côté , quiconque saura de quelle maniere il faut dire chaque chose , s'il n'a encore cete facilité de parler , toujours prête à se manifester suivant l'ocasion , sera come un home qui garde un trésor caché.

Or , bien qu'une chose soit plus nécessaire qu'une autre en fait d'éloquence , il ne s'ensuit pas que ce soit celle qui contribue le plus à faire un orateur. Car la fonction de l'orateur consistant à parler , cela même va certainement avant tout ; & il est clair que c'est aussi par-là que l'art oratoire a comencé ; qu'ensuite l'imitation a suivi de près , & que le soin de mettre un discours par écrit , de le travailler , est venu en dernier lieu.

Mais come on ne parvient à la fin d'un ouvrage que par les comencements ,

aussi quand on est arivé à un certain point, les premieres choses qui nous y ont acheminés, comencent à être les moins considérables. Mon dessein n'est pas d'enseigner ici de quele maniere on doit former un orateur. Car je l'ai assez expliqué, au-moins du mieux que j'ai pu. Mais de même qu'un maître d'académie qui a un jeune athlete entre les mains, après lui avoir montré tout ce qui est de son art, lui apprend encore par quel genre d'exercice il doit se préparer au combat; de même nous, supposant que notre orateur fait déjà inventer les choses & les arranger, qu'il fait même choisir les termes & les placer, nous lui voulons maintenant donner le moyen d'exécuter ce qu'il fait, avec le plus de facilité & de perfection qu'il est possible.

Il est hors de doute que l'orateur a besoin pour cela d'un certain fond, dont il puisse faire usage toutes les fois que l'ocasion s'en présente. Et ce fond consiste en une grande abondance de choses & de mots. Quant aux choses, elles sont propres & particulieres à chaque sujet, ou du-moins communes à un très petit nombre de questions. Au-contre il faut avoir provision de mots pour toute sorte de su-

jets. Si chaque mot répondoit précisément à chaque chose, nous serions moins embarrassés ; car les mots se présenteroient incontinent avec les choses. Mais les uns étant plus propres que les autres, ou plus riches, ou plus significatifs, ou plus sonores, il faut non-seulement les connoître tous, mais les avoir come à la main, afin que dans le besoin nous puissions incontinent choisir les meilleurs.

Je fais que quelques orateurs ont coutume de ramasser tous les mots qui signifient une même chose, pour avoir moins de peine à en trouver au-moins un entre plusieurs, & afin qu'en ayant déjà employé quelqu'un, si, peu après, l'ocasion de s'en servir revient encore, ils puissent éviter cete répétition, en usant d'un autre terme de même signification ; ce qui est un travail puérile, misérable & d'ailleurs peu utile. Car c'est assembler une foule de mots, pour user indifféramment du premier venu : au-lieu que l'abondance dont je parle doit toujours être accompagnée de jugement. Et quand je la demande, c'est en vue de la vraie éloquence, non de je ne fais quele volubilité de langue, qui n'est bone qu'à imposer aux fots. Or nous ne pouvons acquérir cete heureuse fécondité d'expres-

fions, qu'en lisant & en écoutant ce qu'il y a de mieux dit & de mieux écrit. Car par cete application nous apprendrons, non-seulement à conoître les noms des choses, mais aussi à les placer come il est le plus convenable.

En efet, presque tous les mots peuvent trouver place dans le discours, à l'exception d'un petit nombre, qui sont peu honêtes : encore même souvent ceux-ci sont-ils goûtés dans les poetes de l'ancienne comédie, & dans quelques autres qui ont écrit en vers iambes. Mais pour nous autres orateurs, nous devons mettre nos ouvrages à couvert de tout reproche. Il n'est donc presque aucun mot, hormis ceux que j'ai dits, qui ne puisse être fort bon quelque part. Car nous avons besoin quelquefois des termes les plus populaires & les plus bas. Et ceux qui seroient de la dernière grossièreté dans un stile élégant & poli, deviennent propres & naturels, si-tôt que le sujet les demande.

De savoir en faire la différence, & d'avoir une connoissance exacte, non-seulement de leur signification, mais de leur forme extérieure, & de leur mesure, c'est à quoi nous ne pouvons jamais parvenir qu'à force de lire & d'écouter ; je

dis d'écouter, vu que dès notre enfance nous aprenons toute la langue, seulement à l'entendre parler. C'est pour cela que quelques enfants que quelques princes ont eu la curiosité de faire élever par des nourrices muetes, loin de tout comerce, bien qu'ils aient par fois, à ce que l'on dit, proféré quelque mot, ont néanmoins été privés de la faculté de s'expliquer.

Or il y a des mots qui sont de telle nature, que parfaitement synonymes, ils expriment la même chose, en sorte que quant à la signification il est indifférent qu'on emploie l'un ou l'autre, come, *Ensis & gladius*, glaive & épée. Il y en a d'autres qui bien qu'ils servent à exprimer deux différentes choses, néanmoins par maniere de trope ou de figure, portent à l'esprit la même idée, come, *ferum & mucro*, un fer & une pointe. Et c'est aussi par une catachrèse (a) que nous donons le nom de *Sicarii* (b) à ceux qui ont comis un meurtre avec quelque arme que ce soit.

Nous exprimons pour l'ordinaire certaines choses par une circonlocution,

(a) Sorte de trope dont il a été parlé.

(b) *Sica* est proprement une baïonete.

(a) & nous en figurons d'autres par un changement d'expression. *Je sais, je n'ignore pas, il ne m'est pas nouveau, je n'ai pas oublié, qui ne sait pas, personne ne doute* ; diversité qu'il ne faut pas aller chercher bien loin. Car, *je vois, je sens, je comprends*, veulent souvent dire la même chose que *je sais*. La lecture nous fournira grand nombre de ces manières de parler, & nous mettra en état d'user, non des premières qui se rencontrent, mais de celles qui sont les plus propres ; car elles n'ont pas toujours même force, même valeur. Par exemple, si en parlant des yeux de l'ame & de l'entendement, on dit fort bien, *je vois*, il ne s'ensuit pas qu'en parlant des yeux du corps, on puisse dire, *je comprends*. Et parce que pour dire une épée, on dit *un fer*, il ne s'ensuit pas que le mot d'*épée* signifie du *fer*.

Mais come l'abondance & la richesse des mots s'aquierit par-là, aussi ne faut-il pas lire ni écouter, seulement pour l'amour des mots. Chacun peut de lui-même remarquer des exemples de tout ce que l'art enseigne ; & ces exemples sont bien plus que les préceptes, quand

(a) Come quand Virgile dit, *Et pressi copia lactis*, pour dire du *fromage*.

8 *DE L'INSTITUTION*

on est parvenu au point d'en sentir toute la finesse & la beauté, & qu'entré dans le chemin, on n'a plus besoin que de ses propres forces pour avancer ; car les mêmes choses qu'un maître enseigne, se trouvent d'une manière beaucoup plus sensible dans l'orateur que vous lisez, ou que vous entendez.

Or ces deux exercices de lire & d'entendre des piéces d'éloquence, ont chacun leurs avantages particuliers. D'un côté, un orateur qui parle nous réveille, nous excite par le feu qui l'anime. Nous sommes frappés, non par l'image & le dehors des choses, mais par les choses mêmes. Tout respire, tout se meut, & ces lumiéres de l'esprit, qui sont toutes nouvelles, nous plaisent, nous intéressent bien plus que les autres. Non-seulement l'issue du jugement, & le danger où sont les parties, mais le sort de l'orateur nous inquiéte, nous agite. Ajoutez à cela que la voix & l'action dans lesquelles nous supposons des graces, que la prononciation convenable à chaque endroit, & qui de toutes les parties de l'orateur est peut-être celle qui a le plus d'empire sur nous, qu'enfin tout se soutient, tout plaît à la fois.

D'un autre côté, quand on lit on juge

plus sûrement : au-lieu que souvent ou l'inclination que nous avons pour celui qui parle , ou ce bruit des louanges qu'on lui donne surprend notre aprobation. Car on a honte d'être d'un sentiment si différent des autres , & une certaine pudeur nous empêche de nous croire plus éclairés qu'eux ; tandis pourtant que de mauvaises choses sont aprouvées du plus grand nombre , ou que de lâches adulateurs , souvent même des gens gagés pour applaudir , exaltent même ce qui nous plaît le moins : come au-contreire il arive aussi que le mauvais goût de l'auditeur , n'est pas touché des meilleures choses.

La lecture a encore cela qu'elle est libre , & ne nous échape point par la rapidité qui acompagne l'action. Nous pouvons repasser tant qu'il nous plaît sur les mêmes endroits , soit pour les examiner avec plus d'attention , soit pour les graver plus profondément dans notre mémoire. Et c'est ce qu'il faut faire. Lisons & relisons plusieurs fois une même chose. Come les viandes qui nous servent de nourriture , sont pilées & broyées par les dents , avant que de descendre dans notre estomac , afin que la digestion s'en fasse plus aisément ; il faut de même que

ce que nous lisons, loin d'entrer tout cru dans notre esprit, soit à force de méditation & d'examen, pour ainsi dire, cuit & digéré, avant que nous en chargions notre mémoire, & que nous en fassions l'objet de notre imitation.

Je veux aussi que durant un long temps on ne lise que les meilleurs auteurs, & pour lesquels on puisse prendre du goût sans crainte de se tromper. Mais qu'on les lise avec soin, & presque jusqu'à n'être point content, que l'on n'en ait mis une partie par écrit. Ce n'est pas même seulement au détail que je veux que l'on s'attache; mais après avoir bien lu un livre, il faut le reprendre de nouveau, pour voir si toutes les parties en sont bien liées, bien suivies, sur-tout quand il est question d'un plaidoyer, dont souvent l'art se cache à dessein. Car un orateur prépare les esprits à ce qui doit suivre, il couvre sa marche, il ruse, il dit dans la première partie, des choses qui n'auront peut-être leur utilité que dans la dernière. Ainsi elles nous plaisent moins à leur place, parce que nous ne savons pas encore pourquoi elles y sont. C'est aussi par cette raison qu'après avoir tout considéré, tout connu, il faut y revenir.

Mais rien ne sera si utile que de s'inf-

truire de l'affaire dont on a les plaidoyers entre les mains, & que de lire ceux qui se sont faits de part & d'autre; par exemple, les oraisons de Démosthène & d'Eschine qui sont directement contraires; de Servius Sulpitius & de Messala, dont l'un plaïda pour Aufidia, & l'autre contre; de Pollion & de Cassius dans la cause d'Aspernas, & quantité d'autres. Que s'il n'est pas possible de trouver des plaidoyers qui soient d'égale force sur la même affaire, on en cherchera du-moins qui puissent nous faire juger de l'état de la question, come l'oraison de Tubéron contre Ligarius que Cicéron défendoit, & les plaidoyers d'Hortensius pour Verres contre le même Cicéron. Il sera même bon de savoir coment deux orateurs ont traité la même cause. En effet Calpidius plaïda aussi pour le rétablissement de Cicéron dans sa maison, & Brutus par maniere d'exercice fit un oraison pour Milon. Cornélius Celsus assure qu'il la prononça, mais il se trompe. Pollion & Messala ont aussi défendu les mêmes personnes, & dans notre enfance on ne parloit que des oraisons de Domitius Afer, de Crispus Passienus, & de Décimus Lélius pour Volusenus Catulus.

Mais quand on lit ces auteurs, qu'on

n'aïlle pas se prévenir d'abord de cete idée , que tout ce qu'ils ont dit est parfait. Car ils se trompent quelquefois , ou bien ils fucombent sous le faix , ou ils s'abandonent trop à ce qui flate leur génie ; ils n'ont pas toujours l'esprit également tendu , ils se lassent. Ce qui est si vrai que Cicéron acuse Démosthène de s'endormir de temps en temps , & qu'Horace a dit la même chose d'Homere même. En éfet ce sont de grands homes ; mais ils sont homes pourtant. Et ceux qui se font une loi de les suivre aveuglément en tout , tombent dans cet inconvénient d'imiter ce qu'il y a de plus foible en eux , car cela est bien plus aisé , & de croire les avoir atteints quand ils n'ont pris que leurs défauts.

Cependant il faut toujours parler sagement & avec beaucoup de circonspection de ces auteurs dont le mérite est si bien établi ; de crainte qu'il ne nous arive come à plusieurs , de condaner ce que nous n'entendons pas (a). Et s'il faut errer par trop d'estime pour leurs écrits , ou par trop peu , j'aime encore mieux un lecteur à qui tout plaît en eux , qu'un

(a) Il ne faut que cet endroit pour décider la fameuse querelle qui a si fort échaufé les esprits , au sujet des anciens & des modernes.

autre qui trouve à redire à beaucoup de choses.

Théophraste dit que la lecture des poètes est infiniment utile à l'orateur ; non sans raison. Car c'est dans les poètes qu'il faut chercher le feu des pensées, le sublime des expressions, la force & la variété des sentiments, la justesse & la bien-séance des caractères ; sur-tout c'est par l'agrément qui est répandu dans leurs ouvrages, que l'esprit qui se dessèche par un exercice journalier de la plaidoierie, répare ses pertes & se renouele. C'est pourquoi Cicéron est d'avis que l'on s'arrête du temps à cete lecture.

Souvenons-nous pourtant qu'un orateur ne doit pas imiter les poètes en tout, bien moins dans la licence qu'ils prennent, soit pour les mots, soit pour les figures ; que tout ce genre d'étude est fait pour l'ostentation ; qu'il n'a pour but que le plaisir ; qu'il le cherche par la liberté de feindre des choses qui sont non-seulement fausses, mais souvent incroyables ; que de plus il est sûr de trouver beaucoup d'indulgence, par la raison que les poètes étant esclaves de la mesure, à cause des pieds qui entrent dans la composition de leurs vers, ils ne peuvent pas toujours se servir des termes propres, & qu'obli-

gés de quitter le droit chemin, il faut nécessairement qu'ils aient recours à des expressions figurées, à des détours ; qu'ils changent certains mots, qu'ils les transposent, qu'ils les divisent, qu'ils donnent à quelques syllabes une quantité différente de celles qu'elles ont naturellement.

Souvenons-nous qu'au-contraire nous autres orateurs, nous sommes comme des soldats sous les armes en présence de l'ennemi ; que nous combatons pour ce qu'il y a de plus important, de plus sérieux, & que nous ne devons songer qu'à remporter la victoire. Je ne prétends pas pour cela que nos armes soient couvertes de rouille & négligées. Mais je veux qu'elles aient un éclat qui étone, comme celui du fer qui frappe l'ame & les yeux, non l'éclat de l'or ou de l'argent, indigne d'un homme de guerre, & plus dangereux qu'utile à qui s'en pare.

Les historiens pleins, comme ils sont d'un suc agréable & délicat, peuvent aussi nourrir notre éloquence ; pourvu néanmoins que nous sachions que la plupart de leurs perfections seroient des défauts pour l'orateur. Car ils ont beaucoup de ressemblance avec les poètes, & l'histoire est une espèce de poésie libre, & afran-chie des règles de la versification. Elle se

propose de narrer, non de prouver. C'est un genre d'ouvrage qui n'est fait ni pour l'action, ni pour la dispute ; mais pour transmettre les choses à la postérité, & pour faire en même temps à son auteur une réputation d'homme d'esprit. C'est pourquoi il évite par la hardiesse des termes & des figures, l'ennui qui est presque inséparable des longues narrations.

Ainsi, come je l'ai déjà dit, ni la brièveté de Salluste qui a tant de charmes pour des oreilles attentives & savantes, ne nous réussira auprès d'un Juge qui a l'esprit rempli de mille affaires, & qui souvent n'est rien moins qu'homme de Lettres ; ni l'abondance & la douceur de Tite-Live, que l'on peut justement comparer à celle du lait, n'instruira suffisamment celui qui cherchera moins la beauté de l'exposition, que la solidité des preuves. Ajoutez que Cicéron n'a pas cru que Thucydide même, ni Xénophon fussent fort utiles à l'orateur, quoique de son aveu le premier soit tout propre à entoner la trompette, & que les Muses semblent parler par la bouche de l'autre. Cependant il nous sera permis dans les digressions d'emprunter le lustre & l'éclat des historiens ; à condition que nous nous souviendrons, que lorsqu'il s'agit du

point effenciel & du fait, on doit trouver en nous, je ne dis pas seulement les muscles d'un athlete, mais la force & les nerfs d'un soldat; & que cet habillement de gaze dont on dit que Démétrius de Phalère se servoit, ne sied point avec la poussiere du bareau.

Il y a un autre usage qu'on peut faire encore de l'histoire, & qui est certainement le plus considérable de tous; mais il ne regarde pas la matiere que nous traitons: c'est la conoissance des choses passées & des exemples mémorables, dont il faut sur-tout qu'un orateur ait l'esprit rempli, afin de ne pas tirer tous ses témoignages des parties seulement, mais de les prendre pour la plupart dans l'étude exacte qu'il aura faite de l'antiquité; ceux-là étant d'autant plus puissants, que ce sont les seuls qui ne soient pas suspects de passion.

Pour ce qui est des Philosophes, nous sommes obligés de les lire, & de prendre des lumieres chez eux, depuis que les orateurs leur ont lâchement abandonné la meilleure partie de leurs fonctions. Car c'est aux philosophes qu'il appartient maintenant de discourir, & de disputer fortement sur ce qui est juste, sur ce qui est honête, sur ce qui est utile,

& sur leurs contraires ; encore plus sur les choses divines : & la maniere de Socrate & de ses disciples est fort bone , pour disposer un jeune orateur à toutes les altercations qu'il lui faudra soutenir. Mais cete lecture ne demande pas moins de discernement que les autres dont j'ai parlé. De sorte qu'encore que nous traitions les mêmes matieres , nous devons savoir qu'il n'en est pas d'un procès come d'une simple dispute , ni du bareau come d'une école ; ni des préceptes que nous donne un philosophe oisif , come de la pratique des affaires qui sont toujours périlleuses.

Après avoir fait voir qu'il y a tant d'avantages atachés à la lecture , je crois que la plupart des personnes qui liront ceci , feroient mal-contentes de moi , si je ne disois aussi quels sont les auteurs qu'il faut lire , & en quoi chacun d'eux a principalement excélé. Mais il n'est pas possible de les parcourir tous. Car Cicéron ayant employé tant de pages à parler seulement des orateurs Romains , sans même y comprendre ceux qui vivoient de son temps , excepté César & Marcellus ; queles bornes pourois-je donner à mon ouvrage , s'il me falloit faire mention de ceux-là mêmes , & des autres qui sont

venus depuis, enfin de tous les écrivains Grecs, orateurs, poètes & philosophes; le plus sûr seroit donc d'imiter la brièveté de Tite-Live dans une lettre qu'il écrit à son fils, & où il se contente de lui dire qu'il faut lire Démosthène & Cicéron, jusqu'à ce que l'on soit parvenu au point de ressembler parfaitement à l'un ou à l'autre.

Cependant d'un autre côté je ne dois pas négliger de donner au-moins une connoissance générale des auteurs du premier rang, & de dire ce que j'en pense. Car parmi ceux dont les écrits ont résisté au temps, je crois qu'il y en a peu ou plutôt qu'il n'y en a presque point, qui ne puissent être utiles aux personnes, qui les liront avec quelque jugement; puisque Cicéron avoue lui-même qu'il a retiré beaucoup de fruit de la lecture des vieux auteurs, en qui l'on trouve de l'esprit véritablement, mais qui sont absolument dénués d'art.

Je dis à-peu-près la même chose de nos modernes. Car en avons-nous un qui soit assez méprisable, pour n'avoir pas au-moins quelque avantage, qui lui fasse raisonnablement espérer de passer à la postérité? S'il en est quelqu'un, nous nous en apercevrons dès les premières pages, & nous l'aurons bientôt rebuté, loin de

perdre du temps à en faire la malheureuse expérience. Mais pour avoir quelque chose de bon, quelque savoir, il ne s'ensuit pas qu'un auteur soit aussi-tôt fort propre à nous doner cete bele élocution, ce tour de phrase dont il est ici question.

Or avant que de parler de chaque auteur en particulier, il nous faut faire en peu de mots quelques réflexions générales sur la diversité des goûts & des sentiments. Car les uns croient qu'il n'y a que les anciens qui méritent d'être lus; que l'éloquence naturelle, & ce langage mâle & vigoureux qui sied si bien à un home, ne se trouve que chez eux. Les autres sont plus touchés des fleurs que les modernes jetent à pleines mains dans leurs écrits; de cete délicatesse affectée; de ce stile où tout est recherché, tout est propre à charmer une multitude ignorante. Il y en a qui préfèrent à tout une maniere de parler droite & sensée. D'autres qui ne conoissent pour bon & pour attique, qu'un certain stile serré, léger, & qui ne s'élève en rien au-dessus de la conversation ordinaire. D'autres qui veulent de grandes pensées, de l'impétuosité, du feu; d'autres enfin, & ceux-là sont en plus grand nombre, qui goûtent plus un stile châtié, doux,

& poli. Je traiterai plus au long de ces différents sentimens, lorsqu'il sera question d'examiner quel genre de stile est le plus convenable à l'orateur.

Cependant je vais marquer en gros quels avantages peuvent tirer de leur lecture, ceux qui lisent pour nourrir & fortifier leur éloquence. Et pour cela je parlerai d'un petit nombre d'auteurs choisis, qui ont excélé entre tous les autres. Il sera ensuite aisé au lecteur de juger des autres par ceux-là ; ce que je dis afin qu'il ne se plaigne pas, si par hazard j'en omets quelqu'un dont il fasse cas particulièrement. J'avoue en effet que ceux que je nommerai ne sont pas les seuls qu'on doive lire. Mais il ne s'agit ici que des genres de lecture, qui conviennent principalement à quiconque veut devenir orateur.

Come donc Aratus dans ses phénomènes a cru devoir tourner ses premières pensées vers Jupiter, je crois aussi que nous ne saurions mieux faire ici, que de comencer par Homere (a). Car

(a) Que cela est glorieux pour Homere ! le voilà déclaré le Dieu des poètes, comme Jupiter est le Dieu du Ciel. Et par qui, par le plus judicieux critique de toute l'antiquité ; par un homme qui savoit parfaitement la langue du poète grec, & qui jugeoit de lui avec connoissance de cause.

come il dit lui-même que la rapidité des fleuves, & le cours des fontaines tirent leur origine de l'Océan, nous pouvons dire aussi que ce grand poete a été le pere & le modele de toutes les sortes d'éloquence. Jamais personne ne le surpassera en élévation dans les grands sujets ; en justesse, & en propriété des termes dans les petits. Il est tout à la fois fleuri & fêré, plein de force & de douceur, admirable par son abondance & par sa brièveté ; & il possède en un degré éminent toutes les perfections, non-seulement du poete, mais de l'orateur. Car pour ne rien dire de tant d'endroits où il loue, où il exhorte, où il console, est-ce que cete députation vers Achile, qui est décrite dans son neuvieme livre ; & cete querele entre Agamemnon, & le même Achile, qu'il raconte dans le premier ; & ces différents avis des principaux Chefs qui parlent tour-a-tour dans le second, ne nous dévelopent pas tout l'art, toutes les finesse des délibérations & des plaidoyers.

Quant à ces deux sortes de sentiments que nous avons distingués, dont les uns plus doux ont le nom de mœurs, les autres plus impétueux ont celui de passions, y a-t-il home assez ignorant pour ne pas

voir que cet auteur les a maniés come il a voulu, & en maître ? Considérons maintenant le début de ces deux poemes. N'a-t-il pas dans l'un & dans l'autre en très peu de vers, je ne dis pas seulement observé, mais je dis établi les loix de l'exorde ? Car il gagne l'auditeur par l'invocation des Déesses, que l'on a toujours regardées come les génies tutélaires des poetes : il le rend attentif par l'importance de la matiere ; & docile (a), en lui exposant tout son sujet en peu de mots.

Voyons-le dans la narration. Qui a jamais narré avec plus de briéveté, que celui qui anonce la mort de Patrocle ; & d'une maniere plus vive, que celui qui fait la peinture du combat des Curetes & des Etoliens ? A l'égard des similitudes, des comparaisons, des amplifications, des digressions, des signes, des indices & de toutes les autres choses qui entrent dans ces deux parties du discours, que l'on nome confirmation & réfutation, il en est si rempli, que ceux-mêmes

(a) *Docilis* ne signifie pas proprement *docile*, mais propre à recevoir l'instruction. Cependant come le terme de *docile* est consacré en quelque façon, par la division que l'on fait ordinairement des qualités de l'exorde, je m'en sers dans le sens que j'ai marqué.

qui nous ont doné des préceptes d'éloquence , citent une infinité d'endroits de ce po  te , come autant d'exemples.

Mais quel épilogue   galera jamais cete priere si touchante de Priam , lorsque ce malheureux pere conjure Achille de lui rendre le corps de son fils ? Que si l'on regarde l'expression , les pensées , les figures , la disposition de tout l'ouvrage , ne surpasse-t-il pas en tout cela la portée de l'esprit humain ? jusques-là qu'il faut être un grand home (a) , je ne dis pas pour atteindre à ses divines perfectiones par l'imitation , car je ne le crois guere possible , mais je dis pour les bien con  tre. Cet auteur a donc laissé tous les autres bien loin d  riere lui , & en tout genre d'éloquence ; particulièrement pourtant les po  tes h  ro  iques , pour ne pas sortir de la comparaison qui lui est propre , & qui par-là lui est aussi la plus glorieuse.

H  siodore s'éleve rarement. Il n'est guère occupé que de trouver des noms à des choses , dont on avoit peu parlé avant lui

(a) C'est au lecteur à voir lequel il doit plutôt croire sur le chapitre d'Homère , ou Quintilien dont le bon sens & le discernement sont si sensibles dans cet ouvrage ; ou quelques Critiques modernes qui ont prétendu nous dégoûter d'un poète qui est en possession de plaire , & de charmer depuis deux mille cinq cents ans.

Ses préceptes sont pourtant mêlés d'utiles sentences (a). Ses expressions ont de la douceur, & son stile n'est point à mépriser. On lui donne la palme dans le genre médiocre.

Antimaque (b) au-contraince a de la force & de la solidité. Son élocution loin d'être commune, mérite beaucoup de louanges. Mais quoique du consentement de presque tous les grammairiens, il ait le second rang après Homère, on ne trouvera ni sentiments, ni (c) conduite, ni agrément dans ses ouvrages, & l'art lui a manqué entièrement; ce qui montre visiblement la prodigieuse différence qu'il y a entre être le premier après quelqu'un, & approcher de lui de fort près.

On prétend que Panyasis a quelque chose de ces deux poètes, mais qu'il n'égale le stile ni de l'un ni de l'autre; que cependant il surpasse Hésiode par le choix de sa matière, & Antimaque par l'ordre & la disposition.

(a) C'est pour cela que Cicéron dans une lettre à Lepta, conseille de le faire apprendre par cœur aux enfants.

(b) Il semble que Catulle en ait jugé autrement, quand il a dit, *At populus tumido gaudeat Antimacho.*

(c) L'Antiquité n'imposoit pas à Quintilien sur le mérite d'Homère, puisqu'il condanne des poètes presque aussi anciens.

Apollonius

Apollonius (a) n'est pas marqué parmi les auteurs dont les gramairiens nous ont donné la liste ; parce qu'Aristarque & Aristophane , qui se sont arrogé le droit de juger du mérite des poëtes , n'ont fait mention d'aucun écrivain de leur temps. Nous avons pourtant de lui un ouvrage que je crois digne d'être lu , pour une certaine médiocrité qui se soutient.

Aratus a traité un sujet inanimé d'une maniere assez languissante , n'y ayant mis ni variété , ni sentimens , & ne faisant jamais intervenir personne , qui parle. Du reste ses forces ne sont point au dessous de l'ouvrage qu'il a entrepris.

Théocrite est admirable en son genre ; mais sa muse toute pastorale & rustique n'aime pas le grand jour , & n'est point faite pour la ville , bien moins pour le bareau.

Il me semble que j'entends des gens m'interrompre , pour ajouter ici les noms d'une infinité d'autres poëtes. Quoi donc , diront-ils , est-ce que Pisandre n'a pas dignement chanté les hauts faits d'Her-

(a) Il veut dire Apollonius le Rhodien dont nous avons le poëme sur l'entreprise des Argonautes. Longin cite ce poëme come une exemple parfait dans le genre médiocre , de même que l'Iliade pour le genre sublime.

cule ? Virgile & Macer ont-ils suivi Nicandre sans raison ? pourquoi ne rien dire d'Euphorion ? si Virgile ne l'eût pas estimé, eût-il cité (a) le poëte de Calcis avec honneur, come il fait dans ses Bucoliques ? Et Horace nome-t-il en-vain Tirtée immédiatement après Homere ? Je réponds à cela qu'il n'y a persone, quelque peu de conoissance qu'il ait de ces auteurs, qui ne puisse à l'aide d'un catalogue de bibliothèque, transcrire au moins leurs noms dans un ouvrage. Ce n'est donc pas que je ne conoisse ceux que je passe sous silence, ni que je les condane, puisque j'ai comencé par déclarer qu'ils ont tous leur utilité. Mais nous viendrons à eux quand notre éloquence aura pris des forces, & aquis le point de perfection qui est nécessaire. C'est ainsi que souvent dans un grand repas, après nous être rassasiés des meilleurs mets, les plus comunz ont leur tour, & plaisent au-moins par la diversité.

Alors nous pourons jeter aussi les yeux sur l'élégie. On tient que Callimaque a excélé en ce genre, & je vois que la

(a) *Ibo, & Chalcidico quæ sunt mihi condita versu, carmina Pastoris seculi modulabor avena. Ecl. 10.* Cet Euphorion étoit Bibliothécaire d'Antiochus le grand.

plupart des sçavants donent le second rang à Philétas. Mais pendant que nous tâchons d'acquérir une heureuse facilité, qui, come j'ai dit, soit sûre d'elle-même, il ne faut faire habitude qu'avec les meilleurs auteurs. Ce n'est pas en lisant beaucoup de livres, mais en lisant beaucoup les bons, que notre goût se forme & se fortifie; & que notre stile prend la vraie couleur de l'éloquence.

C'est pourquoi des trois poetes qui ont écrit en vers iambes, & qu'Aristarque a jugés dignes de son aprobation, Archiloque est le seul qui puisse produire en nous l'effet que je dis. Il y a en lui une force d'expression extraordinaire, des pensées hardies, de ces traits qui sont courts, mais vifs & perçants. Vous y trouverez du sang & des nerfs; enforte qu'au jugement de quelques-uns, s'il est au dessous de qui que ce soit, c'est plutôt la faute de sa matiere, que celle de son génie.

Parmi les neuf poetes Liriques, Pindare l'emporte infiniment sur tous les autres par la grandeur de l'entouffiasme, la magnificence des pensées, la beauté des figures; par une merveilleuse abondance de choses & de mots, & par le carac-

tere de son éloquence qui coule avec la rapidité d'un torrent ; ce qui a fait dire justement à Horace que ce poete étoit inimitable.

Stésicore tient la seconde place. Il a une élévation de génie qui paroît jusques dans le choix de son sujet , ayant chanté les guerres les plus fameuses & les plus grands capitaines , de maniere que sa lire a soutenu tout le poids du poeme Epique. Car il fait agir & parler ses Héros avec toute la dignité qui leur appartient ; & s'il eût su garder un juste tempérament , nul autre , ce semble , n'eût aproché plus près d'Homere. Mais il est trop répandu , trop diffus , vice blâmable à la vérité , mais vice d'abondance.

Alcée mérite bien cet archet d'or qu'on lui donne , (a) lorsqu'animé d'un noble courroux , il se déchaîne contre les Tyrans. Il est aussi fort utile pour les mœurs. Son stile est riche , exact & serré. Souvent il égale Homere même. Mais il s'abaisse quelquefois jusqu'à badiner avec les jeux & les amours , & n'y réussit pas come dans les grands sujets.

Simonide est mince , du reste reco-

(a) *Et te sonantem plenius aureo , Alcæe , pleetro ,*
dit Horace dans une de ses odes.

mandable par une certaine diction, dont la douceur & la propriété font tout le mérite. Cependant son principal talent est d'attendrir l'ame, en y excitant la pitié; de sorte que quelques-uns, quant à ce point, le préfèrent à tous ceux qui ont écrit dans le même genre.

L'ancienne comédie conserve presque seule ces graces naïves du langage attique, & d'une certaine liberté pleine d'éloquence. Quoiqu'elle excelle particulièrement à marquer le ridicule des homes, elle est néanmoins très achevée d'ailleurs. Car elle a de la noblesse, de l'agrément, de l'élégance, & je ne fais s'il y a rien, après Homere pourtant qu'il faut toujours excepter, come il excepte lui-même Achile, s'il y a rien, dis-je, qui soit plus propre à former des orateurs, & qui approche plus de leurs manieres. Plusieurs auteurs ont travaillé à sa perfection; mais Aristophane, Cratinus, & Eupolis sont les principaux.

Eschyle est le premier qui ait mis au jour de vraies tragédies. Il a de la force & de l'élévation, il s'exprime avec une grandeur qui va jusqu'à l'excès. Mais il a peu connu l'art du théâtre, & pêche souvent contre les regles. C'est pourquoi les Athéniens ont permis aux poetes qui

font venus après lui , de corriger ses pièces pour les remettre au théâtre , & plusieurs ont remporté le prix par-là.

Sophocle & Euripide ont porté l'honneur de la tragédie infiniment plus loin. Leur caractère est différent. Qui des deux l'emporte sur l'autre dans cete diversité , c'est une question qui est souvent débattue entre les savants , & que pour moi je laisse indécise , parce qu'elle ne fait rien à mon sujet. Mais du-moins faut-il avouer qu'Euripide est beaucoup plus utile à ceux qui se destinent aux fonctions du barreau. Car outre que son stile (& c'est justement ce que blâment les personnes à qui la majesté , le ton , & pour tout dire en un mot , le cothurne de Sophocle semble avoir quelque chose de plus élevé ,) outre que son stile , dis-je , est plus aprochant du nôtre , il est plein de beles sentences , & dans les choses que la philosophie nous enseigne , peu s'en faut qu'il ne soit égal aux philosophes ; & soit qu'il fasse parler ou répliquer ses personages , je le trouve comparable à ce que nous avons eu de plus disert au barreau , sur-tout merveilleux à produire dans l'ame toute sorte de grands sentiments , particulièrement la compassion.

Aussi Ménandre l'a-t-il singulièrement admiré, come il le témoigne souvent, & de plus imité, quoique dans un genre différent ; Ménandre, qui bien lu, peut à mon avis procurer lui seul tout le fruit que se proposent mes préceptes, tant il a bien exprimé l'image de la vie humaine ; tele est la fécondité de son esprit dans l'invention, la facilité, la beauté de son stile dans l'élocution, & son adresse à peindre les choses, les personnes, les passions & les mœurs. Je tiens certainement pour fort éclairés, ceux qui donnent à Ménandre les oraisons que nous avons sous le nom de Charisius ; mais il me paroît bien plus orateur dans ses comédies ; si ce n'est peut-être qu'on veuille dire que son Epiclérus, son Hypololymée, son Nomothete, (a) & tant d'autres pieces que je pourois citer, ne sont pas une peinture naturelle de ce qui se passe dans les jugements, & des pieces d'éloquence achevées.

Cependant je crois que les déclamateurs peuvent tirer encore plus d'avantages de la lecture de Ménandre, parce

(a) Nous n'avons plus que des fragments de ce poete. Quintilien cite ici quelques comédies, dont on peut tout au plus conjecturer le sujet, par l'étimologie du nom.

qu'ils sont obligés de jouer un plus grand nombre de rôles selon le besoin & la nature de leurs sujets. Car ils font le personnage d'un pere, d'un fils, d'un mari, d'un soldat, d'un vilageois, d'un financier, d'un pauvre, d'un furieux, d'un suppliant, d'un home né doux & facile, d'un autre au contraire naturellement rude & brutal ; dans tous ces caracteres ce poète a observé admirablement toutes les convenances. On peut dire qu'il a tellement surpassé tous ceux qui ont écrit dans le même genre, qu'ils se trouvent come effacés par l'éclat de sa réputation & de son nom. Mais il y a pourtant quelques autres poetes comiques, en qui on peut trouver quelque chose de bon, quand on les lit avec un peu d'indulgence ; & entre autres Philémon qui mérite le second rang avec autant de justice, qu'il a été injustement préféré à Ménandre par le mauvais goût de son siècle.

Je passe aux historiens. Plusieurs ont bien écrit. Mais tout le monde convient qu'il y en a deux qui sont fort au dessus des autres, & qui par des qualités différentes, ont aquis une gloire presque égale. L'un serré, concis, ne s'arrêtant jamais en chemin, c'est Thucydide : l'autre étendu, doux & naturel, c'est Hérodote. L'un

exprime mieux la violente d'une passion, l'autre la douceur d'un sentiment : l'un réussit dans les harangues, l'autre dans les entretiens ordinaires : le premier a plus de force, le second fait plus de plaisir.

Théopompus qui les suit de près dans l'ordre des temps, est moindre historien ; mais il tient plus de l'orateur, come en ayant fait long-temps la fonction, avant qu'on l'eût engagé à écrire l'histoire. Philiste mérite aussi qu'on le distingue des autres, quelque bons qu'il puissent être après ces trois. Il a imité Thucydide, beaucoup plus foible que son original, mais un peu plus clair. Ephorus manque de feu, & au jugement d'Isocrate auroit besoin d'épéron pour être excité. Il y a dans Clitarque beaucoup d'esprit, peu d'exactitude.

Long-temps après vint Timagene. Cet auteur, n'eût-il point d'autre mérite, est très estimable en ce que nul, depuis ces grands homes, n'ayant pris le soin d'écrire l'histoire, il en fut come le restaurateur, & lui dona un nouveau lustre. Je n'ai pas oublié Xénophon ; mais il ocupera mieux son rang parmi les philosophes.

Suit maintenant une foule d'orateurs ; car il y en a eu à Athenes, jusqu'à dix en

même temps , à la tête desquels étoit Démosthène , qui les a tous passés de bien loin , & qui depuis a été regardé en quelque façon , come la regle de l'éloquence , tant il y a de force en lui , tant sa maniere d'écrire est vive & serrée , tant tout ce qu'il dit est plein de nerf , tant il a soin d'éviter tout ce qui est inutile ; tant est juste enfin le tempérament qu'il a gardé Eschine est plus abondant , plus diffus , & vous paroîtra d'autant plus grand , qu'il est moins ramassé ; cependant il a plus de chair que de nerfs. Hypéride a sur-tout la douceur de stile , & la délicatesse d'esprit en partage. Mais je le crois plus né , plus propre pour les petites causes que pour les grandes.

Lyfias , plus ancien qu'eux , a le stile élégant & léger. S'il fust à l'orateur d'instruire , il n'en est point de plus parfait. Il va droit à son but , ne disant rien d'étranger à la question , rien d'inutile. Son stile est néanmoins plus semblable à un ruisseau clair & pur , qu'à un grand fleuve.

Isocrate dans un autre genre d'éloquence est poli & orné ; plus propre à enseigner un jeune athlete qu'à combattre lui-même. Il a recherché toutes les graces , toutes les finesse du stile , & avec raison ; car il prétendoit non pas se mêler

des exercices du bareau, mais se doner en spectacle dans une école nombreuse : du reste inventant facilement, grand amateur de tout ce qui est beau & honête, si exact dans sa composition, que ce soin extrême est un défaut qu'on blâme en lui.

Je ne prétends pas que ce soient-là les seules perfections de ceux dont j'ai parlé, & je ne nie pas non plus que ceux dont je n'ai point fait mention, n'aient eu leur mérite. J'avouerai même que Démétrius de Phalère, quoiqu'on dise qu'il a le premier fait pencher l'éloquence, a eu beaucoup d'esprit & de talent. Il est en éset digne de mémoire, du-moins par cete raison, que c'est le dernier des Attiques. Cicéron le préfere à tous les autres dans le genre médiocre.

A l'égard des philosophes, dans la lecture desquels Cicéron reconoit lui-même, qu'il a puisé la meilleure partie de son éloquence, qui peut douter que Platon ne soit fort au dessus d'eux tous, soit par la subtilité de son esprit dans la dispute, soit par sa maniere de s'exprimer, qui est divine & comparable à celle d'Homere ? Car il s'éleve infiniment au dessus de la prose, & même de cete poésie commune, qui n'est poésie que parce qu'elle est renfermée dans un certain nombre de pieds.

De sorte que pour moi quand je le lis, il me semble entendre un Dieu parler come à Delphes, non un home.

Queles louanges ne mérite point cete douceur charmante de Xénophon, si simple, si éloignée de toute affectation, mais que nule affectation ne saura jamais atteindre ! Vous diriez que les graces elles-mêmes ont composé son langage, & que ses levres étoient come le siege de la Déesse de la persuasion. C'est le témoignage que l'ancienne comédie rendoit de Périclès, & que nous pouvons justement appliquer à Xénophon.

Que dirons-nous des autres disciples de Socrate ; mais que dire d'Aristote ? Je ne fais ce qu'il y a de plus admirable en lui, ou de sa vaste & profonde érudition, ou de la prodigieuse multitude d'écrits qu'il nous a laissés, ou de l'agrément de son stile, ou de la pénétration de son esprit, ou de la variété infinie de ses ouvrages. Pour Théophraste, son élocution a quelque chose de si beau, de si divin, qu'on dit même qu'il en a tiré son nom.

Les anciens Stoïciens ne se sont pas mis fort en peine d'être éloquents. Mais outre qu'ils excitent à la vertu, ils ont beaucoup de justesse dans leurs raisonne-

ments, & prouvent fort bien ce qu'ils entreprennent de prouver ; plus curieux de la solidité des raisons, que de la magnificence des termes, qu'ils n'ont point du tout recherchée. Voilà pour les Grecs.

Il nous faut suivre le même ordre pour les Romains. Come donc en parlant de ceux-là nous avons comencé par Homère, de même pour venir à ceux-ci, nous ne pouvons comencer plus heureusement que par Virgile ; de tous les poetes, Grecs & Latins qui ont écrit en ce genre, c'est lui sans doute qui est le plus semblable à Homere même ; car je rapporterai ici les mêmes paroles que j'ai ouï dire à Domitius Afer dans ma jeunesse. Je lui demandois quel poete il croyoit qui approchoit le plus d'Homere : » Virgile est le » second (a), me dit-il, mais plus près » du premier que du troisieme ». Et à dire vrai, come le céleste & immortel génie de l'un l'emporte sur nous, aussi y a-t-il en l'autre plus d'exactitude & de

(a) Les Romains ayant un aussi grand poete que Virgile, il étoit assez naturel qu'ils le missent au-dessus d'Homere. Cependant on voit qu'ils donoient l'avantage au poete Grec. Et nous, qui n'avons pas l'ombre du poeme épique en notre langue, nous condanerons Homere sur la foi de quelques critiques, qui ne jugent de lui que par des traductions, fort inférieures à l'original !

soin, quand ce ne seroit que par la raison qu'il lui a falu prendre plus de peine : & ce que nous perdons du côté de l'éminence des qualités, peut-être le regagnons-nous du côté de la justesse & de l'égalité.

Tous les autres suivent de loin. Car Macer & Lucrece sont véritablement à lire, non pas pourtant par raport à l'élocution, je veux dire, à ce corps d'éloquence dont il s'agit ici. Ils ont tous deux également traité leurs sujets ; mais l'un n'a rien d'élevé, & l'autre est difficile. Varron d'Attace (a) dans les choses qui lui ont aquis de la réputation, & come interprete de l'ouvrage d'autrui, n'est pas à rejeter : mais il est peu riche en expressions, par conséquent peu capable d'enrichir en nous la faculté de parler. Révérons Ennius, come ces bois consacrés par leur propre vieillesse, dans lesquels nous voyons de grands chênes que le temps a respectés, & qui pourtant nous frappent moins par leurs beautés, que par je ne fais quel sentiment de religion qu'ils nous inspirent.

Les autres poetes sont plus près de

(a) Ce Varron vivoit du temps d'Ovide. Il fut ainsi apelé du lieu de sa naissance dans la Gaule Narbonoise. Il avoit traduit en latin le poeme d'Apollonius sur les Argonautes.

notre temps, & plus propres aussi à nous doner cete beauté de stile que nous cherchons. Ovide est badin & fleuri à l'excès jusques dans ses poésies héroïques, trop amoureux de son bel esprit, cependant louable en bien des endroits.

Pour Cornélius Sévérus, encore qu'il soit plutôt versificateur que poete, si néanmoins il avoit décrit la guerre de Sicile sur le modele de son premier livre, nous ne pourions avec justice lui refuser la seconde place. Une mort prématurée ne lui a pas permis de se perfectionner; mais les ouvrages de sa jeunesse font voir beaucoup de génie, & un goût admirable, sur-tout dans un âge si peu avancé. Nous avons fait une grande perte depuis peu en Valérius Flaccus. Saléius Bassus a eu l'esprit véhément & poétique, mais à tel point que la vieillesse ne l'avoit pas encore mûri. Rabirius & Pédon (a) peuvent se lire, si on a le temps. Lucain est plein de feu, impétueux, tout brillant de pensées; mais, pour dire ce que j'en pense, il faut le

(a) Ovide qui étoit leur contemporain, parle de l'un & de l'autre. *Cūique foret Marsus magnique Rabirius oris, Iliacusque Macer, Sideriusque Pêdo.* Ce qui fait juger que Pédon avoit écrit de l'astronomie. nous avons aussi une lettre d'Horace à ce même Pédon.

mettre plutôt au nombre des orateurs ; qu'au nombre des poëtes.

Je n'ai fait mention que de ceux-là , parce que le soin de l'univers a détourné l'Empereur (a) de ses études acoutumées, & que les Dieux ont jugé que c'étoit peu pour lui d'être le plus grand des poëtes. Cependant qu'y a-t-il de plus sublime , de plus docte , de plus achevé en toute maniere , que les poësies qu'il faisoit dans sa jeunesse , lorsqu'on lui dona part au gouvernement. Et quel autre chanteroit mieux les guerres & les combats , que celui qui les entend si bien ? Quel autre feroit écouté des Muses plus favorablement ? Sur qui Minerve verseroit-elle ses graces plus volontiers , que sur un Prince qui a toujours fait de cete Déesse sa divinité favorite ? Les siecles futurs feront un plus ample éloge de ce rare talent. Car présentement la qualité de poëte est obscurcie en lui par mille autres qualités plus brillantes. Souffrez pourtant, César, que nous qui cultivons les lettres , nous ne passions pas sous silence

(a) Le texte dit , *Germanicus Augustus*, & cet endroit a trompé presque tous les comentateurs , qui l'ont entendu de Germanicus fils de Drusus. Cependant Quintilien entend certainement l'Empereur Domitien , qui prenoit les titres de *Germanicus Augustus*, come on le voit par ses médailles.

un don du Ciel, come celui-là, & que nous aprenions à la postérité, du-moins par ce vers de Virgile, que pour couronner votre auguste front,

Le liere ambitieux s'entre-mêle aux lauriers.

Nous le disputons aussi aux Grecs pour l'élogie. Tibule est de tous nos poetes celui qui s'est le plus distingué par son élégance & sa pureté. Il y en a pourtant qui aiment mieux Properce. Ovide est plus fardé, come Gallus est plus dur.

La satire nous appartient toute entiere. Lucilius a l'honneur de s'y être fait le premier un grand nom. Et il a encore aujourd'hui des partisans si passionnés, qu'ils ne font pas difficulté de le préférer, je ne dis pas seulement à tous les auteurs du même genre, mais même à tous les autres. Pour moi, je suis aussi éloigné de leur sentiment, que de celui d'Horace, qui compare Lucilius à un ruisseau bourbeux, avouant pourtant qu'il a quelque chose dont on peut faire son profit. Car je trouve en lui une érudition surprenante & une liberté aimable, d'où naît une raillerie maligne, mais qui a beaucoup de sel.

Horace est beaucoup plus châtié, plus pur. Il conoît mieux les mœurs, & réussit

parfaitement à marquer le ridicule des homes. Perse, bien qu'il n'ait fait qu'un seul livre de Satires, a mérité de grandes louanges. Nous avons encore à présent (a) de célèbres écrivains qui travaillent en ce genre, & dont on citera un jour les noms avec éloge.

Il y a une autre espece de satire plus ancienne (b) & qui n'est seulement pas diversifié par les différentes sortes de vers qui y entrent. Teles sont les Ménippées de Térentius Varron, le plus savant home qu'il y ait eu parmi les Romains. Il a composé plusieurs autres ouvrages, qui sont pleins d'érudition. Car il avoit une profonde conoissance de la langue Latine, & de toute l'antiquité, sur-tout de l'histoire Grecque & de la nôtre. Cependant la lecture de cet auteur nous rendra plus savants qu'éloquents.

Le vers iambe n'a jamais été le principal objet de nos poetes. Quelques-uns l'ont seulement mêlé dans leurs poésies, & même d'une maniere assez mordante; entr'autres Catule, Bibaculus, & Hora-

(a) Il y a bien de l'apparence que c'est sur-tout de Juvénal que cela doit s'entendre.

(b) Monsieur Dacier a parfaitement bien expliqué cet endroit dans la savante dissertation qu'il a faite sur la satire, qui est imprimée dans les mémoires de l'Académie des Beles-lettres.

ce, quoique ce dernier y joigne d'ordinaire une épode (a).

Quant aux poëtes Liriques, Horace est presque le seul qui mérite d'être lu. Pour lui, outre qu'il s'élève quelquefois avec force, il est plein de graces, de douceur, & d'heureuses hardiesses, soit dans les différentes figures qu'il emploie, soit dans sa diction. Si vous en voulez lire quelque autre, ce ne pourra être que Césius Bassus que nous avons connu. Mais il y en a aujourd'hui parmi nous qui sont d'un mérite fort supérieur.

Pour la Tragédie, nous avons deux célèbres écrivains, Accius & Pacuve, tous deux recommandables par la solidité des pensées, par le poids des paroles, & par la dignité des caractères. Du reste leurs ouvrages n'ont ni la politesse, ni une extrême perfection que l'on pourroit désirer; mais il semble que ce n'a pas été tant leur faute, que celle du siècle où ils ont vécu. On donne néanmoins l'avantage de la force à Accius, & ceux qui affectent quelque savoir, trouvent plus d'art & d'habileté dans Pacuve. Mais le Thyeste de Varius est comparable à quel-

(a) Terme de Gramaire, ou plutôt de poésie, qui signifie ici un petit vers, que l'on met à la suite d'un plus grand, & qui finit le sens.

que piece que ce soit des tragiques Grecs ; & la médée d'Ovide montre de quoi ce poete eût été capable , s'il avoit mieux aimé modérer la démangeaison de faire briller par-tout de l'esprit , que de s'y livrer come il fait. Pomponius Sécundus est de tous ceux que j'ai vus , celui qui sans contredit a le mieux réussi dans la tragédie. Les gens de l'ancien temps ne le trouvoient pas assez tragique ; mais ils avouoient que pour l'agrément de la diction & pour l'art du théâtre , il étoit fort au-dessus des autres.

A l'égard de la comédie , il faut convenir que c'est notre endroit foible , malgré le témoignage de Varron , qui dit qu'au jugement d'Elius Stolon , les Muses parleroient le langage de Plaute , si elles vouloient parler Latin : malgré aussi les louanges que les anciens ont données à Cécilius ; malgré enfin la réputation de Térence , dont les pieces ont même été attribuées à Scipion l'Africain. Véritablement ces auteurs sont charmants dans leur genre , & auroient encore plus de grace , s'ils n'avoient employé que des vers trimètres (a). Cependant bien loin d'égaler la beauté des comédies Greques , à peine en avons-nous l'ombre ; & la langue

(a) Ce sont des vers iambes de six pieds.

Latine me paroît si peu susceptible des graces infinies, (a) qui sont particulieres au langage attique, que les Grecs eux-mêmes ne les ont plus, du moment qu'ils parlent un autre idiôme. Afranius a excélé dans ces pieces qui sont purement latines, & où l'on n'emprunte rien des Grecs. Je voudrois seulement qu'il ne les eût pas souillées d'infâmes amours, qui ne font que trop conoître ses mœurs.

Mais nos historiens ne le cèdent point aux Grecs. J'oposerai hardiment Saluste à Thucydide, & je ne ferai point de tort à Hérodote en lui comparant Tite-Live. Car non-seulement celui-ci met une douceur & une nêteté admirables dans ses récits, mais il est éloquent dans ses harangues au-dessus de ce que l'on peut dire; outre que les événements qu'il raconte sont bien amenés, & toujours liés avec les personnes & les choses. Pour ce qui est des passions, particulièrement de celles qui sont moins violentes, aucun

(a) Que diroit donc Quintilien de nos comédies en vers, je dis des meilleures? Je ne prétends pas en diminuer le mérite, dont je suis touché come les autres. Mais il est pourtant vrai que nos vers Alexandrins & nos rimes sont si oposés au génie de la comédie, qu'il n'y a que la force de l'habitude & du préjugé qui puisse nous empêcher de les trouver ridicules.

historien, pour en parler modestement, ne les a mieux maniées. C'est pourquoi les diverses perfections qui sont en lui, se peuvent regarder come un juste équivalent de la merveilleuse briéveté de Saluste, digne de servir de modele à tous les siècles. Car ces deux écrivains sont plus égaux que semblables, come disoit fort bien Servilius Novianus que j'ai connu, & qui est lui-même un historien de beaucoup d'esprit & de réputation, sentencieux, mais plus difus que ne permet le genre historique. Bassus Aufidius en a plus dignement soutenu le caractère, sur-tout dans ses livres de la guerre d'Alemagne, auteur vraiment estimable en tout, mais pourtant au dessous de lui-même en quelques-uns de ses ouvrages.

Il est un historien (a), qui vit encore pour la gloire de notre siècle, & qui mérite de vivre éternellement dans la mémoire des siècles à venir. Son nom sera célèbre un jour. Mais présentement il suffit qu'on le devine. Ce grand home a des admirateurs, & peu d'imitateurs, l'amour

(a) Il n'est pas aisé de deviner quel est cet historien. Quelques-uns veulent que ce soit Pline le Naturaliste, qui avoit décrit la guerre d'Alemagne en vingt livres. D'autres entendent Corneille Tacite. Pour moi, je crois que ce n'est ni l'un ni l'autre.

de la vérité lui ayant été fatal, quoiqu'il ait supprimé une partie de ses écrits. Ce que nous en avons montre encore des pensées hardies & un génie élevé. Je pourois nommer plusieurs autres écrivains qui ont aussi leur prix, si j'avois d'autre dessein que de parcourir les différents genres de lecture, auxquels on doit s'attacher. Car c'est de quoi il s'agit ici, non de passer curieusement en revue les bibliothèques.

Je viens donc à nos orateurs. Ce sont eux principalement qui ont porté si haut l'éloquence latine, qu'elle va de pair avec celle des Grecs. Car nous pouvons mettre Cicéron en parallèle avec quiconque de leurs orateurs. Je n'ignore pas quelle querelle je m'attire sur les bras, en le comparant à Démosthène dans un temps comme celui-ci; d'autant plus qu'absolument parlant, mon sujet ne m'y engage point, & que cela ne sert à rien, sur-tout après avoir dit qu'il faut particulièrement lire Démosthène, ou pour mieux dire, l'apprendre par cœur. Mais

(a) Les savants de nos jours ont fait pour Homère, ce que Quintilien faisoit de son temps pour Cicéron. Le succès sera pareil. Les critiques qui ne sont soutenus que de beaucoup d'esprit, peuvent éblouir quelques moments, Mais elles n'imposent pas long-temps.

je ne laisserai pas d'avancer ici que je les tiens semblables en la plupart des grandes qualités qu'ils ont eues l'un & l'autre, semblables dans le dessein, dans la manière de diviser, de préparer les esprits, de prouver, en un mot, dans tout ce qui est de l'invention.

Quant au stile il y a quelque différence. L'un est plus précis, l'autre plus abondant. L'un sère de plus près son adversaire, l'autre pour le combattre, se donne, s'il faut ainsi-dire, plus de champ. L'un est toujours subtil dans la dispute, l'autre l'est peut-être moins, mais a souvent plus de poids. Il n'y a rien à retrancher en l'un, rien à ajouter en l'autre. On voit en Démosthène plus de soin & d'étude, en Cicéron plus de naturel & de génie. Pour ce qui est de la manière de railler, & d'exciter la comiseration, deux choses infiniment puissantes, nous l'emportons certainement. Peut-être que l'usage est la seule cause, pourquoi nous ne trouvons point en Démosthène le pathétique des épilogues. Mais ces beautés que les Attiques admirent en lui, le génie de notre langue ne nous les permet pas plus. Pour le stile épistolaire, quoique nous ayons des lettres de l'un & de l'autre, il n'y a nule comparaison à faire entre eux.

Mais

Mais il faut céder, par la raison que Démosthène a été avant Cicéron, & que l'orateur Romain, tout grand qu'il est, doit une partie de son mérite à l'Athénien. Car il me paroît que Cicéron, ayant tourné toutes ses pensées vers les Grecs pour se former sur leur modele, a composé son caractère de la force de Démosthène, de l'abondance de Platon, & de la douceur d'Isocrate. Et non-seulement il a extrait par son application ce qu'il y avoit de meilleur dans ces grands originaux ; mais la plupart de ces mêmes perfections, ou pour mieux dire, toutes, il les a ensuite come enfantées de lui-même, par l'heureuse fécondité de son divin génie. Car pour me servir d'une expression de Pindare, il ne ramasse pas les eaux du ciel pour remédier à sa sécheresse naturelle ; mais il trouve dans son propre fond une source d'eau vive, qui coule sans cesse à gros bouillons ; & vous diriez que les Dieux l'ont accordé à la terre, afin que l'éloquence essayât toutes ses forces en la personne de ce grand home.

Qui est-ce en effet, qui peut instruire avec plus d'exactitude, & toucher avec plus de véhémence ? Et quel orateur a jamais eu plus de charmes ? Jusques-là

que ce qu'il vous arache, vous croyez le lui acorder, & que les juges emportés par sa violence, come par un torrent, s'imaginent suivre leur mouvement propre, quand ils sont entraînés. D'ailleurs il parle toujours avec tant d'autorité, que vous avez honte d'être d'un sentiment contraire. Ce n'est pas le zèle d'un avocat que vous trouvez en lui, c'est la foi d'un témoin & d'un juge. Et toutes ces choses dont une seule coûteroit des peines infinies à un autre, coulent en lui naturellement & come d'elles-mêmes; ensorte que ses oraisons, les plus beles & les plus harmonieuses qu'il soit possible d'entendre, ont néanmoins un air si aisé, qu'il semble qu'elles n'aient rien coûté à cet heureux génie. C'est pourquoi ce n'est pas sans fondement que les gens de son temps ont dit qu'il régnoit au barreau, come c'est avec justice que ceux qui sont venus depuis l'ont tellement estimé, que le nom de Cicéron est moins aujourd'hui le nom d'un home, que celui de l'éloquence même. Ayons donc les yeux continuellement sur lui, qu'il soit notre modele, & tenons-nous sûrs d'avoir beaucoup profité, quand nous aurons pris de l'amour & du goût pour Cicéron.

Afinius Pollion a beaucoup d'inven-

tion, toute l'exactitude possible ; mais il est si éloigné de la douceur & de la pureté de Cicéron, qu'il semble avoir été un siècle avant lui. Messala au-contraire est poli & naturel ; la noblesse de son stile annonce en quelque façon celle de son extraction, mais il n'a pas assez de force. Pour C. Jul. César, s'il n'avoit vagué qu'aux seules fonctions du bareau, nul de nos orateurs ne pourroit mieux disputer le prix à Cicéron. Il y a en lui tant de force, tant de subtilité, tant de feu, que vous diriez qu'il parle avec le même courage qu'il combattoit. Et quoiqu'il ait eu bien d'autres soins, il orne ces grands talents par une merveilleuse pureté de langage, dont il a toujours été particulièrement soigneux.

Vous trouvez en Célius beaucoup de naturel. Il a une maniere d'acuser pleine de politesse, & de cete *Urbanité* Romaine dont j'ai parlé. C'étoit un homme digne d'une meilleure conduite, & d'une plus longue vie. J'ai vu des gens qui préféreroient Calvus à tout ce que nous avons d'orateurs ; j'en ai vu d'autres qui, sur la foi de Cicéron, croyoient que la trop grande rigueur qu'il avoit pour lui-même, ruinoit ses forces : mais sa maniere n'est pas moins solide que sévère ; son

stille est extrêmement châtié, & souvent ne laisse pas d'être mâle. Il a écrit dans le goût Attique, & la mort qui nous l'a ravi si-tôt, a fait tort à son éloquence, supposé qu'il l'eût perfectionnée en y ajoutant quelque chose ; car il n'y avoit rien à retrancher.

Servius Sulpitius est très digne de la grande réputation qu'il s'est faite par ses trois plaidoyers. Cassius Sévère est un bon modele en bien des choses, pourvu qu'on le lise avec discernement. Si son stile, outre ce qu'il a déjà de perfections, avoit plus de couleur & plus de corps, cet orateur seroit au rang des meilleurs. Car il a beaucoup d'esprit & de véhémence, qu'il joint à une maniere de railler tantôt infiniment piquante, tantôt fine & délicate. Mais il suit plus sa passion (a) que son jugement ; d'ailleurs come ses plaisanteries sont amères, cete amertume tombe assez souvent dans le ridicule.

Je ne finirois point, si je voulois faire ici mention de tout ce que nous avons eu d'orateurs diserts. Parmi ceux que j'ai

(a) C'est aparament ce qui a donné lieu à Horace de le maltraiter si fort dans une de ses Odes, *Quid immerentes hospites vexas, canis ignavus adversum lupos, &c.*

pu voir, Domitius Afer & Julianus Africanus l'ont de beaucoup emporté sur tous les autres. Le premier mérite la préférence par la justesse de son stile, & par son genre d'éloquence. Je le tiens comparable aux anciens. Le second a plus de feu ; mais il est trop recherché dans le choix des mots, trop long quelquefois dans ses phrases, & peu réservé dans l'usage des métaphores.

Nous avons encore n'aguere de beaux génies. Car Trachallus étoit élevé pour l'ordinaire, & pourtant assez intelligible. Vous eussiez dit que cet orateur aloit en tout à la perfection. Cependant il vous paroissoit encore plus grand, quand vous l'entendiez. Car il avoit un son de voix si heureux, que je n'ai rien entendu d'approchant ; une prononciation & une grace qui se feroient admirer même sur le théâtre. On peut dire enfin qu'il possédoit au suprême degré, tout ce que l'on peut se figurer d'avantages extérieurs. Vibius Crispus étoit nombreux, agréable & né pour plaire ; néanmoins plus propre pour les causes privées, que pour les grandes. Julius Sécundus auroit certainement laissé un grand nom à la postérité, s'il eût vécu plus long-temps. Car il eût ajouté, & ajoutoit même à toutes ses

rare qualités ce qui pouvoit y manquer ; je veux dire, de se rendre plus fort dans la contestation, & d'être moins occupé des mots que des choses. Mais quoiqu'il ait été enlevé prématurément, il ne laisse pas de mériter ici une place considérable, tant il a non-seulement d'éloquence, mais de grace à expliquer tout ce qu'il veut ; tant son stile est clair, doux & brillant ; tant ses expressions, celles même qu'il tire de loin, ont de propriété, & tant il y a d'énergie dans certaines autres qui lui sont particulieres, & qu'il hazarde.

Ceux qui écriront après moi, auront une bele & ample matiere de louer avec justice tant de beaux esprits, tant de célèbres orateurs, qui sont aujourd'hui l'ornement du bareau. Car nous en avons de vieux, qui consumés en mérite sont d'illustres rivaux de ceux que l'antiquité nous vante ; & nous en avons aussi de jeunes, qui laborieux & apliqués, marchent à la perfection du même pas que les premiers.

Il me reste à parler des philosophes Latins. Jusqu'ici nous en avons eu fort peu d'éloquents ; à la tête desquels je mettrai encore Cicéron, qui en ce genre come en tout, a été le digne rival de

Platon. Brutus a fait des traités qui font d'une grande beauté, & fort au dessus de ses plaidoyers. Il soutient admirablement bien tout le poids de sa matiere ; & vous sentez en le lisant qu'il est pénétré de ce qu'il dit. Cornélius Celsus qui étoit philosophe Septique a beaucoup écrit, & son stile n'est pas sans graces & sans politesse. Plancus entre les Stoïciens est utile par la nature des choses dont il traite. Catus Epicurien est un auteur assez mince, mais qui n'est pourtant pas désagréable.

Sénèque s'est distingué en tout genre d'éloquence. J'ai remis exprès à parler de lui, à cause de la prévention où l'on a toujours été contre moi sur son sujet. Car on s'est imaginé non-seulement que je condannois cet auteur, mais que je le haïssois personnellement ; ce qui vient de ce que voyant un déluge de vices inonder l'éloquence, l'amolir & la corrompre, j'ai résisté au torrent, & fait mon possible pour rapeler un goût plus sévère. Or alors Sénèque étoit de tous les auteurs presque le seul que les jeunes-gens lussent avec plaisir. Je ne prétendois pas leur en interdire la lecture. Mais je ne souffrois pas aussi qu'ils le préférassent à tant d'autres qui le valent mieux, & que celui-ci n'a-

voit cessé de décrier ; parce que sentant bien que sa maniere d'écrire étoit différente de la leur , il n'espéroit pas de pouvoir plaire à ceux qui auroient du goût pour ces autres-là. Cependant il arrivoit que ses partisans l'aimoient plus qu'ils ne l'imitoient ; car il feroit à souhaiter qu'ils lui eussent ressemblé. Mais ils n'aimoient en lui que ses défauts ; chacun tâchoit de copier ceux qu'il pouvoit , & se vantant ensuite de parler come Sénèque , ils le déshonoroient ; quoiqu'il eût d'ailleurs grand nombre d'excellentes qualités , un esprit facile & fécond , beaucoup d'études & de grandes connoissances , dans lesquelles néanmoins il s'est glissé quelquefois de l'erreur , par la faute de ceux à qui il donoit le soin de lui faire des extraits.

Il n'y a presque point de genre d'étude que cet auteur n'ait embrassé. Car nous avons de lui & des oraisons , & des poésies , & des dialogues. Il est peu exact en matiere de philosophie , mais admirable pour doner de l'horreur du vice. Il y a dans tous ses ouvrages de fort belles pensées , & en grand nombre ; beaucoup qu'il faut lire par rapport aux mœurs.

Mais pour son stile , il est corrompu presque en toutes ses parties , & d'au-

tant plus dangereux , qu'il est plein de défauts qui ont pourtant leur douceur. Quand vous lisez cet auteur , vous avez regret qu'avec son bel esprit , (a) il n'ait pas plutôt suivi le goût d'un autre , que le sien propre. Car s'il eût méprisé certaines beautés , qui à le bien prendre ne sont pas des beautés ; s'il en eût médiocrement désiré quelques autres ; s'il n'eût pas été amoureux de toutes ses productions ; si par des pensées trop fines & trop déliées , il n'avoit pas afoibli l'importance des choses dont il traite , l'approbation des savants , bien mieux que l'amour des enfants , feroit aujourd'hui son éloge. Mais tel qu'il est , il ne faudra pas laisser de le lire , quand on aura le goût formé , & que l'on sera bien affermi dans un genre d'éloquence plus austere ; n'y eût-il d'autre raison , que cet écrivain est très propre à éprouver le jugement du lecteur. Car come j'ai dit , il y a en lui plusieurs choses dignes de louanges , dignes même d'admiration pour qui a du discernement. Et plût au Ciel qu'il en eût eu lui-même. Car un home come lui , qui est venu à bout de faire tout ce qu'il a voulu , mérite de vouloir faire mieux.

(a) Ne pourroit-on pas apliquer cela à quelques-uns de nos modernes ?



CHAPITRE II.

De l'Imitation.

C'EST donc dans ces auteurs & dans leurs semblables, qu'il faut prendre l'abondance & la richesse des termes, la variété des figures, & la maniere de composer. Ensuite on s'attachera fortement à imiter toutes les perfections que l'on voit en eux ; car on ne peut douter qu'une bonne partie de l'art ne consiste dans l'imitation. De fait, come la premiere démarche a été d'inventer, & que c'est la principale, aussi est-il utile de se conformer aux choses dont l'invention est louable ; & toute la conduite de la vie roule sur ce point, de vouloir faire soi-même, ce que l'on approuve dans les autres. C'est ainsi qu'un enfant pour contracter l'habitude d'écrire, s'étudie à former les caracteres qu'on lui a tracés, qu'une personne qui apprend la musique suit la voix de son maître, qu'un jeune peintre a les yeux attachés sur son modele, & qu'un home de la campagne cultive la terre, come l'expérience d'autrui & la sienne propre lui ont montré qu'il falloit faire. Enfin nous voyons que l'apprentissage

de quelque art que ce soit, ne se fait qu'en suivant un patron, un modele qui nous est doné.

Et véritablement c'est une nécessité que nous soyons ou semblables à ceux qui sont bien, ou dissemblables. Or d'être semblable est rarement l'ésfet de la nature, & souvent le fruit de l'imitation. Mais cete facilité-là même de parvenir à la connoissance de bien des choses, qui est le privilege de notre naissance, & que n'ont point eue les homes des premiers temps, qui n'avoient ni guides, ni exemples à suivre; cete facilité, dis-je, tournera à notre désavantage, si elle n'est conduite avec beaucoup de jugement & de sagesse.

Premièrement donc l'imitation toute seule ne suffit pas, quand ce ne seroit que par cete raison, qu'il est d'un esprit paresseux, de s'en tenir précisément à ce que les autres ont inventé. En éfet, qu'eût-ce été des siecles où l'on ne pouvoit se proposer aucun modele, si les homes de ce temps-là eussent cru ne devoir rien imaginer, rien faire que ce qui leur étoit déjà connu? Assurément on n'auroit jamais rien inventé. Pourquoi donc nous fera-t-il défendu de trouver quelque chose, qui n'ait point été avant nous? Ces anciens, grossiers come ils

étoient, & dénués de toute expérience, auront pu par la seule force de leur génie, doner au-moins la naissance à tant de choses; & nous qui savons certainement que ceux-là ont trouvé, qui ont pris la peine de chercher, nous ne serons pas excités par cela-même à chercher aussi-bien qu'eux? Sans le secours d'aucun maître, ils nous ont laissé plusieurs arts, plusieurs sciences; & nous que l'usage de ces connoissances devoit conduire à d'autres, nous voudrions être redevables à autrui de tout ce que nous possédons; semblables à ces peintres qui ne savent que copier, toujours esclaves des proportions, & des traits qu'ils ont devant les yeux?

Il y a de la honte aussi à se contenter d'égaliser ce que l'on imite. Car que seroit-ce encore une fois, si chacun dans son genre n'eût fait que suivre son modele? Nous n'aurions rien de meilleur que Livius Andronicus en poésie, & rien au dessus des annales de nos pontifes en histoire. On navigueroit encore sur des planches, & toute la peinture consisteroit à tracer les extrémités de l'ombre que font les corps, (a) quand ils sont opo-

(a) Selon quelques auteurs, tel a été le commencement de la peinture, qu'ils disent avoir été inventée par Gygès en Egypte.

sés à la lumiere. Parcourez tous les arts, je suis assuré que vous n'en trouverez pas un, qui soit demeuré tel qu'il a été inventé; pas un qui se tiene renfermé dans les bornes de sa premiere origine. Il faudra donc dire que notre siecle, seul entre tous les autres, a cete malheureuse destinée, de ne pouvoir contribuer au progrès de quoi que ce soit. Car assurément rien ne croît & ne s'éleve par la seule imitation. Que s'il n'est pas possible de rien ajouter à ce qui a été avant nous, coment pouvons-nous espérer qu'aucun orateur soit jamais parfait, vu que de tous ceux que nous conoissons jusqu'ici, quelque excélents qu'ils aient été, il ne s'en trouve pas un seul, en qui il n'y ait quelque chose ou à reprendre, ou à desirer?

Mais ceux mêmes qui n'aspirent point à la perfection, n'en doivent pas moins redoubler leurs efforts, pour surpasser leur modele, par la raison que quiconque a l'ambition d'aler plus loin qu'un autre, s'il ne le passe, peut du-moins l'égaliser, au-lieu qu'il n'est pas possible d'ateindre une personne, quand on croit ne devoir faire que marcher sur ses traces. Car il faut nécessairement que celui qui suit, demeure toujours derriere. Ajoutez que

d'ordinaire il est plus aisé de faire plus ; que de faire précisément la même chose. Car il est si difficile de ressembler parfaitement , que la nature elle même n'a pu encore faire , que les choses qui nous paroissent les plus semblables , ne fussent marquées par quelque différence sensible. D'ailleurs il faut convenir que tout ce qui est la copie d'une autre chose , est toujours moindre qu'elle ; ainsi l'ombre est plus foible que le corps , l'image au dessous de la réalité , & les mines étudiées des comédiens n'aprochent point des vrais sentimens.

Il en est de même des discours oratoires. Ceux que nous nous proposons pour exemple , sont soutenus du naturel. C'est une force véritable & personele qui les anime. Ceux au-contraire qui ne sont qu'imités , ont je ne fais quoi de languissant ou de peiné ; marque du génie servile qui les a produits , en s'assujétissant à la manière d'autrui. C'est pourquoi les déclamations ont moins de sang & de nerfs , s'il faut ainsi-dire , que les oraisons ; parce que le sujet des unes est réel , & que celui des autres est purement imaginé. Ajoutez enfin que ce qu'il y a de plus estimable dans un orateur , ne se peut imiter , l'esprit , l'invention , la véhémence

ce, la facilité, & généralement tout ce que l'art n'enseigne point. Cependant plusieurs pour s'être approprié quelques expressions, quelques tours de composition, qu'ils ont remarqués dans un orateur, s'imaginent avoir égalé leur original. Ils ne font pas même réflexion que la langue change avec le temps, & par conséquent les mots ; que les uns prennent cours, les autres vieillissent, & que l'usage seul en est la regle infailible : car de leur nature ils ne sont ni bons, ni mauvais, n'étant par eux-mêmes que des sons ; mais ils le deviennent selon qu'ils sont employés d'une manière propre & convenable, ou vicieuse. Et quant à l'arrangement, ils ne songent pas qu'il doit quadrer avec les choses, & tirer de la variété son principal agrément.

Il faut donc examiner avec un extrême soin tout ce qui regarde ce genre d'étude : premièrement qui sont ceux que nous imitons ; car beaucoup de gens prennent pour modèles de fort mauvais originaux : en second lieu, ce qui mérite d'être imité dans ceux-là-mêmes dont nous aurons fait choix ; car les meilleurs auteurs ont quelquefois leurs défauts, & certains endroits que les savants critiquent entre eux. Et plutôt au Ciel que l'imitation de ce qui

est bon , nous portât à faire mieux , come l'imitation de ce qui est mauvais nous porte à faire encore plus mal.

Mais que ceux du-moins qui ont assez de jugement pour éviter le vice , ne se contentent pas d'une vertu superficielle , qui n'a , pour ainsi-dire , que l'écorce d'un fantôme d'éloquence , ou plutôt de ces simulacres d'Epicure , qu'il disoit émaner de la surface des corps. C'est ce qui arive à ceux qui n'examinant rien à fond , dès le premier coup d'œil qu'ils ont jeté sur un discours , se le proposent pour exemple. Le plus grand avantage qu'ils tirent de cete imitation précipitée , c'est de n'être pas fort différents quant à l'expression , & à une certaine harmonie ; mais ils n'atteignent ni la force , ni le génie de l'auteur. Ils descendent presque toujours , & au lieu de se revêtir des vraies vertus , ils prennent les vices qui ont quelque ressemblance avec elles. Veulent-ils être sublimes ? ils donent dans l'enflure. Justes & férés ? ce n'est que maigreur. Forts ? c'est pure témérité. Agréables & enjoués ? ce n'est que faux brillant , qu'affectation. Nombreux & périodiques ? ils se répandent en paroles inutiles , & ne gardent nule mesure. S'ils veulent être simples ; ils tombent dans la né-

gligence. Aussi voyons-nous qu'ils s'applaudissent de leurs propres défauts. Durs & barbares, ont-ils fait quelque discours froid & mal soutenu ? ils croient égaler les anciens. Dénués d'ornemens & de pensées, ils s'imaginent écrire dans le goût Attique. Concis jusqu'à n'être pas intelligibles, ils sont aussi fiers que s'ils surpassoient Saluste & Thucydide. Arides & négligés, ils disent qu'ils imitent Pollion. Lâches & remplis d'inutilités, s'ils ont embarrassé une pensée dans un grand circuit de paroles, ils assurent que Cicéron ne parloit pas autrement. J'en ai connu qui croyoient avoir parfaitement atrapé la maniere de ce grand home, lorsqu'ils avoient pu terminer une période par un *esse videatur*.

Il faut donc comencer par bien connoître ce que l'on veut imiter, & par savoir pourquoi il mérite d'être imité. Ensuite on consultera ses forces, pour voir si l'on n'entreprend point plus qu'on ne peut. Car il y a des choses qui sont inimitables, soit par notre foiblesse naturele qui ne sauroit y ateindre, soit par la disposition de notre génie qui y répugne. Un home qui a l'esprit fin & délicat, ne doit point s'opiniâtrer à travailler sur des sujets qui demandent de la force &

de la véhémence. Et celui qui l'a fort, mais fougueux, s'il done dans la finesse & la subtilité des pensées, perdra la véhémence qu'il a, & n'atraperà point la gentillesse qu'il cherche ; car rien n'a si mauvaise grace, que de faire durement une chose qui veut être tendre & délicate.

Cependant j'ai dit dans mon second livre qu'un maître qui instruit des enfans, ne doit pas seulement leur apprendre les sciences, pour lesquelles ils ont de la disposition. Il doit en éfet cultiver ce que la nature a mis de bon en eux, ajouter autant qu'il est possible ce qui leur manque, coriger certaines qualités & en changer d'autres. C'est qu'il a ces jeunes plantes entre les mains pour les façonner come il juge à propos. Il n'est pas si aisé de se plier soi-même ; mais ce maître, quelque desir qu'il ait de voir en ses disciples toute sorte d'avantages & de perfections, n'entreprendra pourtant pas de forcer la nature en eux.

Une autre chose qu'il faut éviter, & à quoi se trompent bien des gens, c'est d'imiter les poetes & les historiens dans un discours en prose, & les orateurs ou les déclamateurs dans un ouvrage d'histoire ou de poésie. Chaque genre d'élo-

quence a ses loix , ses bienséances. La comédie ne chauffe point le cothurne , come la tragédie ne marche point avec des brodequins. Ces différents genres ont tous néanmoins quelque chose de comun entre eux , & c'est cela même qu'il faut imiter.

Mais il y a encore un inconvénient, où tombent d'ordinaire ceux qui affectent une qualité particuliere. Si quelque orateur leur a plu par sa maniere d'appuyer sur un point douteux & controversé , ils porteront ce caractère , jusques dans les causes où il faut plus de modération & de douceur. Si un autre les a charmés par la légèreté de son stile & sa simplicité , ils l'imiteront dans les causes les plus importantes , les plus épineuses , dont par conséquent ils soutiendront mal le poids. Ils ne songent pas que non-seulement ces causes se doivent traiter différemment , mais même les parties dont chacune d'elles est composée ; qu'une chose se dit avec rudesse , une autre avec douceur , une autre lentement , une autre avec feu , une autre pour instruire , & que toutes ces manieres sont différentes.

C'est pourquoi je ne conseillerai même à personne de s'atacher uniquement à un auteur , pour ne suivre que lui en

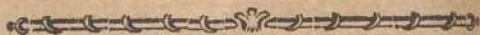
tout. Démosthène est sans doute le plus
 parfait orateur qu'il y ait eu parmi les
 Grecs; cependant d'autres peuvent avoir
 mieux dit quelque chose en quelque ren-
 contre. Il y a en lui mille belles quali-
 tés; mais pour être plus digne qu'un autre
 de notre imitation, il ne s'ensuit pas
 qu'il soit seul à imiter. Quoi donc? ne
 suffiroit-il pas de parler toujours come
 Cicéron? Certainement je serois fort
 content, si je pouvois lui ressembler en
 tout. Mais quel danger y a-t-il que la
 véhémence de César, l'apreté de Cé-
 lius, l'exactitude de Pollion, le bon sens
 de Calvus, nous servent quelquefois de
 modele? Car outre que la prudence veut
 que nous profitons de ce qu'il y a de
 meilleur en chacun; dans une entreprise
 aussi difficile que celle-ci, quiconque ne
 se formera que sur un seul original, en
 exprimera à peine une partie. Puis donc
 qu'il ne faut pas espérer de rendre par-
 faitement celui que nous choifrons, je-
 tons les yeux sur plusieurs, afin de pren-
 dre une perfection d'un côté, une au-
 tre de l'autre, & de les placer ensuite
 selon qu'il conviendra.

Au-reste, car je ne me lasserai point
 de le répéter, que l'imitation ne tom-
 be pas seulement sur les mots. Il faut

élever son esprit bien au-delà, & considérer quelle dignité ces grands homes ont mis dans les personnes & dans les choses, leur dessein, l'ordre & la disposition de tout l'ouvrage : come ce qu'ils semblent n'avoir dit que pour plaire, tend néanmoins au bien de la cause : quel but ils ont dans l'exorde, avec quel art & quelle variété ils ont narré, avec quelle solidité ils prouvent & ils réfutent, avec quelle adresse ils font naître toute sorte de sentiments & de passions ; come enfin ils rapportent même à l'utilité, ce bruit de louanges populaires, qui pour faire honneur à un orateur, doit suivre naturellement & non être recherché. Quand nous aurons bien approfondi tout cela, c'est alors que nous serons véritablement savants dans l'art d'imiter.

Mais quiconque aura le bonheur d'ajouter à ces secours étrangers, des qualités propres & personnelles, pour suppléer ce qui manque à ces grands originaux, ou pour en retrancher ce qu'ils peuvent avoir de superflu, celui-là fera le parfait orateur que nous cherchons ; & qui est aujourd'hui d'autant plus obligé de se perfectionner dans l'éloquence, qu'il a infiniment plus de secours, que n'en ont eu ceux que nous regardons come nos

maîtres. Pour eux , ils auront toujours la gloire d'avoir surpassé tous ceux qui ont été avant eux , & d'avoir laissé de grands exemples à la postérité.



CHAPITRE III.

De quelle maniere il faut écrire.

CES secours, come j'ai dit , sont étrangers. Mais parmi ceux que nous devons tirer de notre propre fond , come d'écrire est ce qui coûte le plus de peine , c'est aussi ce qu'il y a de plus utile. Et ce n'est pas sans raison que Cicéron a dit que le *stille* (a) étoit le véritable artisan , le grand maître de l'éloquence : parole qu'il met dans la bouche de L. Crassus , pour appuyer son jugement de l'autorité de ce grand home.

Il faut donc écrire avec tout le soin possible , & beaucoup écrire. Car de même que la terre profondément creusée devient plus fertile , plus propre à pousser & à nourrir les plantes qui germent dans son sein ; de même notre esprit , si nous ne nous contentons pas de lui donner une

(a) Le mot de *stille* est ici dans le sens propre , & signifie cete aigüille dont les anciens se servoient pour écrire sur des tablettes enduites de cire,

légere culture , répandra ses fruits avec bien plus d'abondance , & les conservera mieux. A dire le vrai , si notre propre conscience ne nous répond de cete précaution , la facilité , même de parler sur-le-champ , ne produira qu'une vaine loquacité , & s'il faut ainsi-dire , des mots qui ne passeront pas le bout des levres. C'est donc par ce soin que nos études jetent de profondes racines ; voilà ce qui en est le fondement solide , & ce que j'apele amasser des richesses , pour s'en servir au besoin dans les occasions imprévues.

Avant toute chose , faisons-nous des forces qui puissent soutenir l'effort des combats , & que l'usage qu'il nous en faudra faire n'épuise point. Car la nature elle-même n'a pas voulu qu'il se fît rien de grand en peu de temps , & elle a ataché de la difficulté à tous les ouvrages considérables ; ayant même établi cete loi que les animaux qui surpassent les autres en grandeur , fussent plus long-temps renfermés dans le ventre de leur mere. Mais come on a coutume d'examiner ici deux choses , coment il faut exercer son stile , & sur quoi il faut l'exercer , je suivrai le même ordre en commençant par la premiere.

Dans les comencements, il est bon que notre composition soit pénible, qu'elle soit même lente, pourvu qu'elle soit exacte. Cherchons toujours ce qu'il y a de meilleur, & ne saisissons pas d'abord ce qui se présente à nous. Pesons ce que nous avons inventé, arrangeons ce que nous avons approuvé ; car il faut choisir non-seulement les choses, mais aussi les mots, & mûrement examiner le poids des uns & des autres. Ensuite on songera à l'arrangement des mots, on les tournera de toutes les manieres pour mieux juger de leur harmonie, & pour ne les pas placer au hazard, & come ils viennent.

Et pour mieux exécuter tout cela, il faudra relire souvent les dernieres lignes que nous aurons écrites. Car outre que par-là, ce qui précède se lie mieux avec ce qui suit, notre esprit, qui étoit échaufé, & qui par le temps que nous mettons à écrire nos pensées, se refroidit, recouvre une nouvele chaleur, & reprend de l'impétuosité en se repliant, pour ainsi dire, sur lui-même. C'est ainsi que dans les combats du saut, les combattants prennent leur secousse de loin, & se portent tout d'une course vers l'espace qu'ils veulent franchir ; c'est ainsi que pour lancer

un javelot, nous ramenons le bras à nous; & que pour décocher un trait, nous tirons la corde de l'arc en ariere.

Quelquefois pourtant si nous avons le vent en poupe, nous pourons forcer de voiles, pourvu que cete fougue ne nous induise pas en erreur. Car toutes nos pensées nous plaisent dans le moment de leur production. Autrement nous ne les mettrions pas sur le papier. Il faut donc revenir à l'examen, & remanier ces choses, dont la facilité nous doit être suspecte. On fait que c'est de la sorte qu'écrivoit Saluste, & la peine qu'il s'est donnée, se fait assez sentir au lecteur. Varus nous apprend aussi que Virgile ne fesoit que fort peu de vers par jour. Mais je n'exige aussi cete lenteur, cete anxiété que dans les commencements. Car nous devons d'abord nous imposer cete loi, & la suivre inviolablement, d'écrire le mieux qu'il nous est possible; avec l'habitude nous aquerrons la vîtesse. Peu-à-peu les choses se découvriront à nous plus aisément: les mots répondront aux choses. L'arrangement suivra de lui-même; toutes les puissances de notre ame seront dociles; tout nous obéira come dans une famille bien réglée. En un mot, on ne parvient point à composer

bien en composant vite ; & l'on parvient à composer vite en composant bien.

Mais c'est particulièrement lorsque nous aurons acquis cete facilité , cete vitesse , qu'il faut faire alte , afin de prévoir le danger , & de réprimer come par un frein cete impétuosité , qui semblable à un cheval fougueux pouroit nous emporter. Cete vigilance , loin de nous retarder , nous donera même de nouvelles forces. Mais du moment que notre stile sera venu à un certain point de maturité , je ne prétends pas qu'on soit encore dans la nécessité de chicaner sans cesse contre soi-même. Et comment pourrions-nous suffire aux devoirs de la société civile , si nous étions obligés de consumer tant de temps sur toutes les parties d'un plaidoyer.

Cependant vous voyez des gens qui ne peuvent jamais se contenter , qui veulent tout changer , tout dire autrement qu'il ne leur est venu à l'esprit ; gens injustes que rien ne peut faire revenir de la mauvaise opinion qu'ils ont d'eux-mêmes , & qui prennent pour exactitude le tourment qu'ils se font. Je ne fais pour moi , lesquels sont le plus à plaindre , de ceux qui trouvent bien tout ce qu'ils font , ou de ceux qui trouvent tout mal. Car

il arive souvent que des jeunes-gens qui ont même de l'esprit, séchent inutilement sur leur travail, & se condanent à un silence honteux, pour vouloir faire trop bien. Cela me fait souvenir de ce que me conta un jour Julius Sécundus, qui a été mon contemporain & mon ami particulier, come on fait ; home qui a porté fort loin le talent de la parole, quoiqu'exaët jusqu'au scrupule. Il avoit pour oncle Julius Florus qui a tenu l'empire de l'éloquence dans les Gaules, où il s'étoit établi : du-reste, comparable aux orateurs les plus diserts, & très dignes d'une tele parenté. Dans le temps que Sécundus étoit encore aux écoles, son oncle l'ayant rencontré par hazard, & le voyant tout mélancolique, lui demanda d'où venoit cete tristesse. Le jeune home ne lui dissimula point que depuis trois jours, il se tourmentoît pour trouver un exorde au discours qu'on lui avoit doné à composer, sans en pouvoir venir à bout ; ce qui non-seulement l'affligeoit pour le présent, mais le désespéroit pour l'avenir. Alors Florus lui souriant, *Hé quoi ! mon fils*, lui dit-il, *voulez-vous faire mieux que vous ne pouvez ?* Voilà aussi ce que j'avois à recomander : il faut tâcher d'écrire le mieux qu'on peut, mais

écrire pourtant come on peut ; car c'est l'étude qui fait que l'on avance , non le dépit & la colere.

Mais ce n'est pas seulement par l'exercice que l'on acquiert la facilité de bien écrire ; c'est aussi par l'ordre & la méthode que l'on y apporte. Je veux dire, si au-lieu de nous tenir dans une posture nonchalante, d'égarer les yeux çà & là, d'exciter nos pensées par une espece de bourdonnement, come gens qui attendent que le hazard leur fasse naître quelque idée, nous examinons d'abord quele est l'affaire dont il s'agit, & ce qu'elle demande ; queles sont les personnes qui y ont intérêt, & les bienséances qu'elles exigent ; quele est la circonstance du temps, & la disposition des juges ; & qu'ensuite nous nous mettions à écrire dans une affiete d'esprit tranquile & ordinaire : de cete sorte, la nature nous suggérera elle-même & le comencement & la suite de notre discours. Car la plupart des choses que nous devons dire sont fixes & déterminées, & nous frapperont les yeux, si nous ne les fermons. C'est pourquoi les personnes les plus ignorantes, les payfans même ne sont pas long-temps en peine pour entrer en matiere. Il seroit bien honteux que la science

nous causât de la difficulté. Ne croyons donc pas que les choses les plus cachées soient toujours les meilleures. Si rien de ce que nous avons imaginé n'est bon à dire, il ne nous reste plus qu'un parti à prendre, qui est celui de nous taire.

Ceux-là tombent dans une autre extrémité, qui font à la hâte ce que nous apelons un canevas, traitent légèrement une matiere d'un bout à l'autre, & ne suivant que les faillies d'une imagination échauffée, écrivent sur-le-champ tout ce qui leur vient à l'esprit; puis reprennent tout ce qu'ils ont ainsi jeté sur le papier, afin de le perfectioner, de le polir. Mais ils corrigent les mots, ils arondissent les périodes: pour les choses, elles demeurent aussi frivoles, aussi superficielles que cete précipitation les avoit fait naître. Il vaut donc mieux travailler d'abord ce que l'on fait, & dès le commencement conduire son ouvrage de maniere qu'il ne faille plus, pour ainsi dire, que le ciseler, & qu'on ne soit pas obligé de le refondre de nouveau. Cependant on pourra quelquefois s'abandonner à un sentiment, parce que d'ordinaire pour le pousser avec succès, il faut plus de chaleur & de feu, que de soin & d'exactitude.

Si je blâme ceux qui écrivent avec tant de négligence, on peut juger que je blâme encore plus ceux qui ne prennent pas même la peine d'écrire, & qui dictent. Car les premiers du moins, quelque hâtés qu'ils soient, donnent un moment à la réflexion, parce que leur main ne va pas si vite que leur pensée. Il n'en est pas de même quand on dicte. Celui qui écrit nos paroles, nous presse continuellement. Cependant nous avons honte d'hésiter, de demeurer court, ou de nous reprendre. Nous craignons que le secrétaire ne s'aperçoive de notre incapacité. D'où il arrive que n'étant occupés que de lier un sens avec un autre, nous laissons échapper beaucoup de choses qui sont non-seulement toutes brutes, mais impropres; telles enfin que le travail peut les produire, & où l'on ne remarque ni le travail d'un homme qui écrit à loisir, ni le beau feu de celui qui parle comme par inspiration & sur-le-champ.

Que si le scribe est trop lent à notre fantaisie, ou qu'en relisant il estropie ce que nous lui avons dicté, notre esprit est tout-à-coup arrêté dans sa course, & son attention distraite par ce retardement, quelquefois même par un mouvement de colère qui est assez naturel dans ces oca-

sions. Joint que le transport & la chaleur de la composition sont pour l'ordinaire accompagnés de certaines démonstrations, qui donent à conoître ce qui se passe en nous, & qui même nous excitent, come de gesticuler, de faire des mines, de se tourner tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, & plusieurs autres que Perse (a) a fort bien remarquées en parlant d'un stile négligé : lesqueles démonstrations sont risibles à moins que nous ne soyons seuls. Mais pour finir par une raison qui est la meilleure de toutes, on ne peut douter que la solitude, que le silence, que le secret enfin qui est incompatible avec cete sujétion, ne conviennent particulièrement aux personnes qui composent.

Toutefois il ne s'ensuit pas qu'il faille aussi-tôt écouter ceux qui nous conseillent les bois & les forêts, sous prétexte que la beauté des ces lieux, & leur aimable liberté sont plus propres à nous élever l'ame, & à nous inspirer d'heureuses idées. J'estime pour moi, que ces retraites sont plus agréables qu'utiles pour l'étude. Car les mêmes choses qui nous font plaisir, nous retirent nécessairement

(a) *Nec pluteum cœdit, nec demorsos sapit ungues.*
Sat. 1.

de notre application. Il n'est pas possible que notre esprit se livre tout entier à plusieurs choses, & si-tôt qu'il tourne ses pensées d'un autre côté, il perd bientôt de vue son principal objet. Ce riant aspect des bois, cet agréable murmure des ruisseaux, ce doux zéphyr qui ne souffle que pour nous rafraîchir, ce gazouillement des oiseaux, cete liberté de promener nos regards au loin, tout cela nous attire à soi : de sorte que ces charmants objets me semblent plutôt faits pour relâcher notre esprit que pour l'appliquer.

Démotthène fesoit mieux. Il s'enfermoit dans un lieu solitaire, d'où il ne pouvoit rien entendre, rien voir qui pût lui donner des distractions. C'est aussi pour cela que les veilles sont si utiles, lorsque le silence de la nuit, une chambre fermée à tout le monde, & une seule lumière tient notre esprit come ramassé sur son sujet. Mais cete maniere d'étudier encore plus que les autres, demande beaucoup de santé, & ce qui y contribue le plus, beaucoup de frugalité ; sans quoi il ne faut pas compter de s'acharner au travail durant un temps que la nature elle-même a destiné au repos, & à la réparation de nos forces. Encore même ne faut-il jamais trop prendre sur

son sommeil, mais seulement ce qui est au-delà du nécessaire. Car un travail accablant & immodéré, est même très opposé à la diligence ; & la journée est plus que suffisante pour quiconque est maître de son temps. C'est la multitude d'affaires qui nous oblige à prendre sur la nuit. D'ailleurs, il n'y a point de meilleure solitude que celle-là, quand on est capable de la soutenir.

Mais come le silence, la retraite, & la liberté d'esprit sont fort à désirer, aussi ne sont-ils pas toujours en notre pouvoir. Il ne faut donc pas au moindre bruit, au moindre embarras abandonner son ouvrage, & déplorer le temps come s'il étoit perdu. Au-contraire il faut lutter contre les incommodités, & se faire une habitude de vaincre tous les obstacles par une forte application. En effet, si portant nos pensées droit à notre objet, nous le saisissons fortement, rien de ce qui frappera nos yeux & nos oreilles n'ira jusqu'à notre ame. Le hazard même ne fait-il pas souvent, qu'en rêvant profondément à une chose, nous ne voyons pas les gens qui sont devant nous, & que nous prenons un chemin pour l'autre ? A plus forte raison parviendrons-nous à cete forte de méditation, quand nous nous y étudierons.

Ne cherchons point de prétexte à notre paresse ; car si nous pensons ne devoir vaquer à l'étude, que dans le temps où nous avons le corps bien reposé, & bien sain, l'esprit gai, & libre de tout embarras, nous ne manquerons jamais de raison pour nous flater. Mais & au milieu du monde, & en marchant, & à table, il faut que rentrés en nous-mêmes, & occupés de nos propres pensées, nous sachions nous faire une espèce de solitude. Autrement, que sera-ce lorsqu'en plein bareau, malgré le tumulte des affaires, malgré les querelles qu'elles engendrent, malgré même les clameurs qui arivent par des accidents inopinés, il nous faudra plaider à l'improviste & sur-le-champ ? que sera-ce, dis-je, alors, si pour reprendre la suite des idées que nous avons mises sur le papier, il nous faut de la solitude & du silence ? C'est pour cela que ce même orateur qui étoit si amoureux du calme & de la retraite, aloit pourtant méditer souvent sur le bord de la mer, afin que le bruit des vagues qui venoient se briser contre le rivage, l'acoutumât à ne se point éfrayer des frémissements de tout un peuple assemblé.

Rien n'est à négliger de ce qui regarde les études. Je ne dois donc pas omet-

tre quelques autres réflexions, quoique moins importantes. Par exemple, que la meilleure maniere d'écrire est sur de la cire, parce qu'on efface plus aisément, si ce n'est peut-être que la foiblesse de nos yeux n'exige que nous nous servions plutôt de papier, qui à la vérité, soulage la vue, mais qui aussi par la fréquente nécessité où l'on est de tremper une plume dans l'encre, retarde la main, & seconde mal la vivacité de l'esprit.

Dans l'une & dans l'autre maniere, il faut laisser du vide, afin de pouvoir librement ajouter tout ce que l'on veut. Car assez souvent le défaut d'espace nous rend paresseux de corriger; ou bien il arrive qu'en insérant de nouvelles lignes au dessus des premières, il se fait une telle confusion, qu'on ne peut plus lire ni les unes ni les autres. Je porterai même l'exactitude jusqu'à ne vouloir pas que l'on se serve de tablettes ou de cahiers d'un trop grand volume, ayant connu un jeune homme qui faisoit toujours des discours trop longs, à cause qu'il en mesuroit la longueur par le nombre des lignes; & ce défaut dont ses amis par des remontrances réitérées n'avoient pu le désaccoutumer, cessa du moment qu'il eût changé la forme de ses cahiers.

Il est à propos aussi de laisser de grandes marges, où l'on puisse marquer les choses qui se présentent hors de leur rang, je veux dire, qui ne conviennent pas aux endroits que nous travaillons actuellement. Car il nous vient quelquefois d'excellentes pensées, come à la traversé. D'un côté nous ne pouvons pas les placer à l'instant, & de l'autre il n'y a pas de de sûreté à les diférer, parce que souvent elles nous échapent; ou si nous nous y atachons, elles font un obstacle à d'autres idées. C'est pourquoi il vaut mieux les mettre en dépôt.



CHAPITRE IV.

Du soin qu'il faut avoir de retoucher ses ouvrages.

SUIT maintenant le soin de coriger ce que l'on a écrit, soin très utile & qui fait une partie considérable de la composition. Car ce n'est pas sans raison qu'on a dit que le stile (a) n'agit pas moins en éfaçant, qu'en écrivant. Or ce que j'appelle coriger, consiste en trois choses, ajouter, retrancher, & changer. Quand il n'est question que de retrancher ou

(a) Ce mot est encore pris ici dans le sens propre.

d'ajouter, cela est plus aisé. Mais lorsqu'il faut rabaisser ce qui est enflé, relever au contraire ce qui est bas & rempant, réprimer la vaine abondance de quelques endroits, arranger ceux qui sont mal en ordre, travailler ce qui est lâche & négligé, réduire à de justes bornes ce qui est excessif & démesuré, alors c'est double peine. Car il faut condamner des choses qui nous plaisoient, & en trouver d'autres qui s'étoient refusées à nous.

Il n'y a pas de doute aussi qu'une très bonne manière de corriger ses écrits, ne soit des les garder quelque temps, & de les reprendre ensuite comme un ouvrage tout nouveau, & composé par un autre; de crainte qu'autrement nous n'ayons pour eux cet amour aveugle, qu'à une mère pour l'enfant qu'elle vient de mettre au monde. Mais on ne peut pas toujours suivre ce conseil; bien moins un orateur, qui pour satisfaire aux devoirs de sa profession, est obligé d'écrire plus souvent qu'un autre. D'ailleurs cette révision doit prendre fin. Car il y a des gens qui ne sont jamais contents de leurs écrits, qui y reviennent sans cesse; qui, comme si rien ne pouvoit être bon de ce qui s'est présenté d'abord à eux, croient que toute

autre chose est meilleure, & en usent ainsi toutes les fois qu'ils reprennent un ouvrage entre les mains ; semblables à ces médecins qui coupent jusques aux chairs les plus vives & les plus saines. Aussi arive-t-il que leurs écrits sont, pour ainsi dire, marqués de cicatrices, & que cet extrême soin les rend plus foibles & pires qu'ils n'étoient. Soufrons donc que ce que nous écrivons parviene enfin à nous plaire, du-moins à nous paroître suffisamment travaillé, afin que la lime ne fasse que polir l'ouvrage, & ne l'use pas. Le temps que nous y mettons doit avoir aussi ses bornes. En éfet, que le poete Cinna ait été neuf ans à faire une piece de théâtre (a) & qu'Isocrate en ait employé au-moins dix, come on le dit, à composer son panégyrique, cela ne tire point à conséquence pour l'orateur, dont le secours sera nul, s'il est si lent.

(a) *Smyrna mei Cinna nonam post denique messes scripta fuit, nonamque edita post hiemem. Catul.*





CHAPITRE V.

*Des matieres dont on peut faire choix
pour écrire.*

IL me reste à dire sur quoi il faut principalement exercer son stile. Il seroit inutile d'expliquer ici queles doivent être les matieres de composition, la premiere, la seconde, ainsi des autres. Car il en a déjà été parlé dans le premier livre de cet ouvrage, & dans le second, lorsque j'ai prescrit un certain ordre pour les études des enfans, & de ceux qui sont plus avancés. Ce que j'entends donc ici, c'est de tous les genres d'exercices celui qui est le plus propre à nous donner cete abondance & cete facilité d'expression que nous cherchons. Aussi nos anciens orateurs en fesoient-ils grand cas, & c'est de traduire du Grec en Latin. Voilà à quoi L. Crassus dans les livres de l'orateur dit qu'il s'étoit souvent exercé. Voilà ce que Cicéron nous recommande expressément en son propre nom. On fait même qu'il publia divers ouvrages de Platon & de Xénophon ainsi traduits. Voilà à quoi Messala se plaisoit tant, qu'il mit en Latin plusieurs oraisons Gré-

ques ; entre autres celle d'Hypéride pour Phryné, où il réussit si-bien, que la version le disputoit à l'original pour la délicatesse du stile, qualité que le génie de notre langue a tant de peine à atraper.

L'avantage qu'on retire delà est manifeste ; car outre que les auteurs Grecs sont pleins d'excellentes choses, ils ont jeté beaucoup d'art dans l'éloquence. En les traduisant, il est en notre pouvoir d'employer de fort bones expressions ; car toutes les nôtres y peuvent servir. Et quant aux figures, qui sont la principale beauté d'un discours, on est dans la nécessité d'en imaginer plusieurs toutes diverses, parce que le génie des deux langues est d'ordinaire très différent.

Mais de tourner même du Latin en d'autres termes est fort utile. Je crois que persone n'en doute à l'égard des vers, & l'on dit que Sulpitius ne s'exerçoit point autrement. En effet, l'entouffiaime de la poésie élève naturellement notre stile ; & cete liberté poétique qui regne dans les mots, nous fait faire un effort pour dire la même chose, sinon avec une égale hardiesse, au-moins d'une maniere plus propre. On peut même en s'attachant à la substance des choses, leur

doner un tour plus éloquent, suppléer ce que le poete a omis, ressérer ce qu'il a trop étendu. Car je veux que cete paraphrase soit, non pas une pure interprétation, mais une imitation libre, ou plutôt une noble émulation d'exprimer différament les mêmes pensées.

C'est pourquoi je ne suis pas du sentiment de ceux qui blâment qu'on s'exerce de la sorte sur des discours latins, par la raison que ce qui se pouvoit dire de mieux étant déjà dit, c'est une nécessité que ce qui se dit ensuite soit au dessous : come s'il falloit toujours désespérer de trouver mieux, que les autres n'ont trouvé avant nous. Mais s'imaginé-t-on que la nature ait fait l'éloquence tellement pauvre & stérile, qu'il soit impossible de parler bien plus d'une fois d'une même chose ? Un comédien, un pantomime, pourra exprimer un récit ou un mot par différents gestes, & l'orateur moins industrieux, moins fécond, ne pourra pas traiter une matiere, parce qu'un autre l'a traitée avant lui ?

Mais je veux que ce que nous trouverons ne soit pas meilleur que ce qui a été dit sur le même sujet, qu'il ne soit pas même d'une égale beauté. Du-moins en peut-il aprocher. Est-ce que nous-mê-

mes nous ne parlons jamais deux fois & plus souvent de la même chose ? Et quand nous en parlons , ne nous vient-il pas quelquefois pensées sur pensées ? Nous pouvons donc disputer le prix avec nous-mêmes ; & nous ne le pourons pas avec d'autres ? S'il n'y avoit qu'une seule maniere de bien dire , on pourroit croire que ceux qui sont venus avant nous l'ont prise. Mais il y en a une infinité encore à présent ; & plusieurs chemins menent au même terme. La brièveté a ses graces , l'abondance a aussi les siennes. Il y a une sorte de beauté pour les mots propres , une autre pour les métaphoriques. Une chose plaît parce qu'elle est dite naturellement , & avec simplicité ; une autre parce qu'elle est exprimée figurément , & d'une maniere détournée. Enfin la difficulté , quand il y en auroit , ne peut rendre cet exercice que plus utile ; outre que par ce moyen-là , on acquiert une connoissance bien plus exacte des bons auteurs. Car alors on ne lit pas superficiellement leurs écrits ; mais on pèse , on approfondit tout ; & de ne pouvoir les imiter , c'est cela même qui nous fait sentir leur excellence.

Nous ferons bien de nous exercer ainsi , non-seulement sur les écrits d'au-

trui, mais quelquefois même sur les nô-
 tres, en prenant à dessein quelques en-
 droits pour les tourner en différentes fa-
 çons, le plus périodiquement qu'il fera
 possible; à-peu-près come nous voyons
 que l'on imprime plusieurs figures sur une
 même cire. Je crois même que les ma-
 tieres les plus simples sont les plus pro-
 pres à former en nous le talent dont je
 parle. Car dans celles qui sont si abon-
 dantes, & si diversifiées par la considé-
 ration des personnes, des motifs, des
 temps, des lieux, des dits, des faits,
 notre foiblesse se cache aisément; & lors-
 qu'il se présente tant de choses à la fois,
 il n'y a pas grand mérite à s'atacher à
 quelqu'une & à la bien traiter. Mais de
 savoir bien étendre celles qui sont natu-
 rélement resserrées, amplifier & grossir
 les plus petites, doner de la variété aux
 plus unies, de l'agrément aux plus co-
 munes, parler bien & long-temps sur un
 sujet, sur lequel il semble qu'il n'y ait
 rien à dire, voilà où paroît le génie de
 l'orateur, & où triomphe son éloquence.
 Pour cela les questions vagues auxquelles
 j'ai dit que l'on done le nom de thèses,
 nous feront d'un grand secours; & Ci-
 céron, quoique déjà orateur consommé,
 & dans les premières charges de la Ré-

publique , daignoit bien en faire son exercice ordinaire.

Il y en a un autre qui n'est pas fort différent , & qui consiste à détruire ou à confirmer les arêts qui ont été rendus sur une affaire. Car ces arêts étant une espece de décret & d'ordonnance , les mêmes questions que l'on a agitées sur le fond d'une affaire , peuvent tomber aussi sur le jugement que l'on en a porté. Ensuite on pourra traiter des lieux comuns. Nous savons même que de grands orateurs en travailloient avec beaucoup de soin. En effet, quiconque se fera bien exercé sur ces sortes de matieres qu'il faut faire directement , & qui n'ont ni biais , ni détour , quand il viendra à traiter celles qui sont riches & spacieuses, je veux dire , fertiles en circonstances , il s'en fera un jeu. Il aura un fond d'éloquence inépuisable , & ne sera jamais embarrassé d'aucune cause. Car il n'en est point qui ne soit composée de questions générales. Qu'importe , par exemple , que l'on examine si Cornélius , tribun du peuple , est coupable (a) , pour avoir lu publiquement son cahier , ou en général , si un magistrat blesse la majesté de l'Empire ,

(a) C'étoit au héraut à lire la loi dont il s'agissoit , & non pas au tribun du peuple.

quand il lit lui-même à l'assemblée du peuple la loi qu'il veut faire passer : si Milon a tué Clodius justement ; ou s'il est permis de tuer un home qui nous dresse des embûches pour nous y faire périr ; ou bien, un mauvais citoyen, quand même il n'en voudroit pas à notre vie ? Si Caton a eu raison de donner Martia à Hortensius ; ou si cete action convient à un home de bien ? Le jugement tombe sur les personnes, mais la question tombe sur les choses.

A l'égard des déclamations teles qu'il s'en fait dans les écoles des rhéteurs, si elles imitent la maniere du bareau & les vraies oraisons, come elles embrassent également l'invention & la disposition, je les crois très utiles non-seulement pour de jeunes orateurs, mais même pour ceux qui ont fait le plus de progrès, & qui sont déjà célèbres. C'est come un mets plus délicat qui nourrit notre éloquence, lui done de l'embonpoint, la rafraîchit, la renouele, & la défend d'une certaine rudesse que l'on contracte dans l'usage continuel de la plaidoierie.

C'est pourquoi je suis d'avis que l'on mette au nombre des essais dont je parle, tantôt l'abondance & la politesse du stile historique, tantôt aussi le badinage & la

liberté des dialogues. Je ne blâme pas même qu'un orateur s'égaye quelquefois à faire des vers. C'est ainsi que les athlètes ont certains temps dans l'année, où ils interrompent leur régime, leurs exercices ordinaires pour se traiter plus délicatement, & pour prendre un peu de relâche. Et je suis persuadé que l'éloquence de Cicéron n'a été si vive & si brillante, que parce que fatigué d'études importantes & sérieuses, il favoit dérober des moments pour les donner à ces autres, dont la légèreté & l'enjouement fesoient son divertissement & son plaisir. Car si nous ne travaillons jamais que sur des procès, il n'est pas possible que notre stile ne se rouille, que cete flexibilité de génie, si nécessaire pour bien écrire sur toutes sortes de sujets, ne se change en dureté; & que la pointe de notre esprit à force de férailler, pour ainsi dire, ne s'émouffe & ne perde ce qu'elle avoit de fin & de perçant.

Mais come un orateur dont l'éloquence est desséchée par les disputes contentieuses du bareau, trouve du rafraîchissement & de la nourriture dans le stile agréable & fleuri des déclamations, aussi ne faut-il pas que des jeunes-gens s'arrêtent trop long-temps sur ces vaines

images, sur ces fantômes de controverses ; de crainte qu'après avoir vieilli dans ces illusions, ils n'aient de la peine à s'accoutumer aux vrais dangers, & qu'exposés au grand jour ils ne le pussent soutenir. C'est ce qui est arrivé à plusieurs, & même, dit-on, à Porcius Latro, le premier professeur célèbre qu'il y ait eu à Rome. Il s'étoit fait une grande réputation dans son école. Cependant un jour qu'il voulut plaider une cause au bareau, il se trouva si déconcerté, qu'il pria l'assemblée de trouver bon que l'on reportât les bancs dans le palais qui étoit tout proche. (a) Le Ciel lui parut si nouveau, que l'on eût dit que toute son éloquence étoit renfermée sous un toit, & entre quatre murailles.

Je veux donc qu'un jeune home, après avoir bien appris tout ce qui regarde l'invention & l'élocution, (chose qui ne demande pas un temps infini, si les maîtres savent enseigner,) si-tôt qu'il aura acquis un peu d'habitude & de facilité, je veux qu'à la maniere de nos anciens,

(a) C'est que la sale du palais ressembloit davan- tage à l'école de ce professeur. Quelques-uns croient que le bareau, du-moins alors, étoit un lieu découvert ; cet endroit de Quintilien semble confirmer leur conjecture.

il fasse choix d'un orateur pour s'attacher à lui, & pour en faire son modele; qu'il fréquente régulièrement le bareau, & qu'il soit spectateur assidu de la sorte de milice à laquelle il se destine; qu'ensuite il travaille les mêmes causes qui se seront plaidées, & les traite pour & contre, ou d'autres si l'on veut; il n'importe, pourvu que ce soient de vraies causes: en un mot, qu'il fasse ce que nous voyons faire aux gladiateurs, c'est-à-dire, qu'il apprene à se servir également de l'épée & du bouclier. C'est de cete maniere que Brutus, come j'ai dit, s'exerçoit dans la cause de Milon; & cela vaut mieux que de répondre aux plaidoyers des anciens, come Sestius, qui entreprit de réfuter l'oraison de Cicéron pour le même Milon, quoiqu'il ne pût conoître l'affaire que par cete oraison-là même.

Mais si un maître veut que de jeunes gens réussissent dans ce genre d'exercice, il faut qu'il les oblige à rendre leurs déclamations les plus aprochantes du vrai qu'il est possible, & de traiter leurs matieres tout entieres, au-lieu qu'ils se contentent aujourd'hui de choisir ce qu'elles ont de plus aisé & de plus spécieux. Plusieurs choses empêchent les maîtres de prendre un soin si nécessaire, le trop grand nombre

bre d'écoliers, come je l'ai dit dans mon second livre, la coutume de les faire déclamer (a) publiquement à certains jours, & un peu aussi l'erreur des peres, qui charmés de voir paroître leurs enfans, comptent plutôt ces actions d'éclat, qu'ils ne les pesent.

Mais, come j'ai dit aussi dans le premier livre, si je ne me trompe, un bon maître ne se chargera pas d'un si grand nombre d'écoliers qu'il en soit acablé, & saura retrancher ce que leurs pieces auront d'inutile, en sorte qu'ils s'en tiennent précisément à leur sujet, & qu'ils n'y fassent pas entrer toute sorte de choses, come il arive. D'ailleurs ou il donnera plus de temps à cete nécessité de les entendre, ou il leur permettra de partager leurs matieres en plusieurs points, & de les traiter les uns après les autres à différents jours. Car un seul point bien travaillé leur sera plus profitable, que plusieurs qu'ils n'auroient fait qu'ébaucher: au-lieu qu'autrement ils ne mettent rien à sa place, & ne comencent jamais par où ils devroient naturellement comencer; parce qu'ils ramassent curieusement toutes les fleurs qui sont répandues sur les

(a) *Déclamer* veut dire ici faire de ces discours que l'on nomoit *Déclamations*.

différentes parties de leur sujet, pour en orner les endroits qu'ils doivent prononcer ; craignant ensuite de perdre ces beaux endroits, ils se hâtent de les amener, & ils confondent tout.



CHAPITRE VI.

De la méditation.

RIEN n'approche tant de ce qui est écrit, que ce qui est bien médité ; & la méditation qui se fortifie elle-même par la composition, peut se définir une sorte d'exercice qui tient le milieu entre le soin d'écrire, & le risque de parler sur-le-champ. Je ne fais au-reste s'il y a rien qui soit d'un usage plus fréquent ; car nous ne pouvons pas toujours écrire, ni par-tout. Mais la méditation est presque de tous les temps, & de tous les lieux. En peu d'heures elle embrasse toute une cause. Notre sommeil est-il interrompu durant la nuit, les ténèbres ne la rendent que plus active ; & durant le jour au milieu de nos occupations, elle fait trouver du temps pour vaquer à son objet, & ne demeure jamais oisive. Non-seulement elle arrange intérieurement les choses, ce qui est déjà beaucoup ; mais

elle lie aussi les mots les uns avec les autres, & bâtit tout un discours, de manière qu'il n'y manque rien que d'être écrit. Car même pour l'ordinaire, les idées qu'elle donne en garde à la mémoire s'y conservent d'autant mieux, que la mémoire ne se relâche point par une certaine sécurité qui accompagne toujours les choses que l'on a une fois mises sur le papier.

Mais on ne parvient pas à cette profonde méditation tout d'un coup, ni en peu de temps. Il faut premièrement à force de composer & d'écrire, donner à notre style une certaine forme, qui se présente d'elle-même au moindre besoin que nous en avons. Il faut en second lieu accoutumer peu-à-peu notre esprit à embrasser un petit nombre de choses, que nous puissions rendre fidèlement, & ensuite un plus grand, mais par degrés & avec tant de ménagement, que cette peine ne se fasse pas sentir. Il faut enfin se fortifier & s'entretenir dans cette pratique par un exercice fréquent, auquel, à dire le vrai, la mémoire a beaucoup de part.

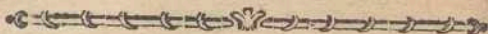
C'est pourquoi je ne dis ici qu'une partie de ce que j'aurois à dire, réservant le reste pour un autre endroit. Cependant ce que j'ai dit suffit pour faire comprendre

qu'un orateur qui ne trouve pas un obstacle invincible dans la foiblesse de son génie , peut avec une forte application en venir au point, d'énoncer d'une manière sûre & fidele , les choses qu'il n'aura fait que concevoir dans son esprit , come celles qu'il aura écrites & apprises. Cicéron du-moins raporte que parmi les Romains Hortensius, & parmi les Grecs Métrodore & Eryphyle récitoient mot pour mot dans la prononciation , tout ce qu'ils avoient médité auparavant.

Mais si par hazard au milieu d'un discours il nous vient quelque nouvele idée , nous pouvons la suivre , sans demeurer superstitieusement atachés à nos premières pensées ; car elles ne doivent pas nous être si cheres , que nous ne donnions aussi quelque chose à la fortune , puisque souvent même après avoir travaillé à loisir une piece d'éloquence , quand nous venons à la réciter , nous ne laissons pas d'y mêler de ces beautés qui font l'ouvrage d'un moment. Il faut donc gouverner tout ce genre d'exercice de tele sorte , que nous puissions nous en écarter & y revenir come il nous plaît : car si d'un côté notre premier soin doit être de nous préparer , avant que de parler en public ; de l'autre

c'est une insigne folie que de rejeter un présent que l'occasion nous offre. Ainsi & nos méditations, & ce fond de pensées dont j'ai parlé, doivent avoir pour but de nous mettre à couvert de la surprise, non d'ôter à la fortune l'avantage de pouvoir nous aider.

Mais c'est à la mémoire à faire que les choses que nous avons conçues, se présentent aisément & coulent avec une pleine liberté, sans nous tenir embarrassés, incertains, & en suspens, come si nous n'avions de ressource qu'en elle; nous laissant au-contraire toujours maîtres de penser à notre sujet, & de profiter habilement de ce que la fortune pourroit faire en notre faveur. Autrement j'aime mieux la témérité d'un discours fait sur-le-champ, que des pensées méditées à loisir, qui sont si désunies & qui ne se produisent qu'avec peine; car il n'y a rien de pire que de chercher ainsi à contre-temps; parce qu'en voulant rapeler des idées qui nous fuient, nous perdons celles qui s'offrent à nous, & notre mémoire nous occupe plus que notre sujet. Or supposé qu'il faille chercher dans l'un ou dans l'autre, j'aimerois encore mieux le dernier, par la raison qu'il y a toujours plus de choses à trouver, qu'il n'y en a de trouvées.



CHAPITRE VII.

Comment s'aquier la faculté de parler sur-le-champ, & en quoi elle consiste.

LE grand fruit de nos études, & la digne récompense du long & pénible travail qu'elles exigent, c'est la faculté de parler sur-le-champ. Quiconque en fera dépourvu, peut selon moi renoncer aux fonctions du bareau; & n'ayant en partage que le seul talent d'écrire, il fera mieux de l'employer à quelque'autre chose. Car j'ai peine à croire qu'un homme d'honneur & de probité, puisse faire profession d'assister ceux qui auront besoin de son secours, pour les abandonner ensuite dans les dangers les plus pressants. C'est, ce me semble, come qui montreroit le port à un vaisseau battu de la tempête, mais où il ne pourroit entrer que par un temps calme.

En éfet il y a une infinité d'ocasions où un orateur est obligé de plaider sur-le-champ, soit devant les magistrats, soit dans la solanité des jugements. Si donc alors il s'agit de sauver, je ne dis pas seulement un bon citoyen, mais un parent, un ami qui implore le secours de

notre ministère, & qui va périr, s'il n'est défendu à l'heure même, demeurerons-nous muets, & demanderons-nous du temps, du silence, & de la solitude pour fabriquer à loisir un plaidoyer, l'apprendre par cœur, & disposer nos voix & nos poumons à soutenir la peine de parler en public ? Quele raison enfin peut jamais autoriser un orateur, à n'être pas préparé à tous les événements ? Que fera-ce donc quand il lui faudra répliquer dans le moment à son adversaire ? Car souvent les choses que nous pensions dire, celles mêmes que nous avions écrites, cessent d'être de saison, & toute une cause change de face en un moment. De même donc qu'un pilote gouverne son vaisseau durant la tempête autrement qu'en plein calme, de même il faut qu'un orateur sache se prêter aux conjonctures & au besoin des affaires. Que serviroit en effet de tant écrire, tant lire, tant étudier, s'il falloit toujours éprouver la même difficulté que dans les commencements ? Celui-là certainement perd bien ses peines, qui à la longue ne les sent pas devenir plus légères.

Mon intention n'est pourtant pas que l'orateur préfère de parler sur-le-champ, mais seulement qu'il le puisse. Or voici

comment nous pouvons nous en rendre capables. Premièrement sachons bien la conduite qu'il faut tenir en parlant ; car on court en aveugle , si l'on ne fait & où l'on doit aller , & par où. Ce n'est pas assez de ne pas ignorer queles sont les parties d'une cause judiciaire , ni de bien ranger toutes les questions selon leur ordre, quoique ce soit-là le principal. Il faut savoir aussi comment chaque chose veut être placée , la premiere , la seconde , & ainsi des autres ; car elles sont naturellement liées de tele sorte , qu'on ne peut les déplacer ou les changer , sans y mettre la confusion. Or quiconque voudra prendre le droit chemin , se laissera d'abord conduire par la suite même des choses. C'est un si bon guide , que plusieurs sans être fort expérimentés en l'art de parler , gardent très-aisément un certain ordre dans les récits qu'ils font. Secondement qu'il sache chercher chaque chose en son lieu , afin de n'être point incertain de ce qu'il doit dire , ni diverti & troublé par des pensées étrangères , ni en danger de confondre sa matiere en sautant çà & là , sans pouvoir trouver de point fixe. Enfin il tâchera de se renfermer dans de justes bornes ; ce qu'il ne faut pas espérer sans le secours de la division. Quand il aura

fatisfait à son sujet, & traité chaque point du mieux qu'il aura pu, il verra bien qu'il est temps de finir. Voilà ce que l'art nous peut apprendre.

Mais c'est à l'étude à faire que nous ayons, come je l'ai déjà recomandé, les meilleures expressions, pour ainsi-dire, à commandement; & qu'à force d'écrire & de bien écrire, notre stile se forme de maniere, que les choses qui nous coûtent le moins, ayent une teinture de celles qui sont le plus travaillées; en un mot, qu'après avoir beaucoup écrit, nous ayons l'esprit si plein qu'il se répande sans peine. Car la facilité naît particulièrement de l'habitude & de l'exercice. Mais pour peu qu'on les interrompe, non-seulement le travail devient plus pénible & plus lent, mais toutes nos facultés se glacent & s'engourdissent au point, que nous ne sommes plus capables de rien.

En effet, quoique nous ayons besoin d'une certaine vivacité naturele, pour dire ce qu'il faut dans le moment, & pour songer en même temps à ce que nous dirons ensuite, de sorte qu'à chaque idée que nous énonçons, il en succede continuellement une autre bien nette & bien distincte; cependant ni la nature, ni l'art ne sauroient par eux-mêmes

doner assez d'étendue à notre esprit , pour l'atacher tout à la fois à l'invention , à la disposition , à l'élocution , à l'arangement des choses & des mots ; à ce que nous disons actuellement ; à ce que nous devons dire immédiatement après ; à ce qui doit suivre encore , outre l'attention particulière que demandent & la voix , & la prononciation , & le geste. Car il faut une vue qui aille bien loin , qui conduise tout , & qui se porte sur les dernières parties du discours , à mesure que nous prononçons les premières ; afin que tout ce que nous disons soit come éclairé par cete prévoyance , si nous ne voulons hésiter à chaque moment , & traîner désagréablement quelques paroles entrecoupées qui ne sortent qu'avec peine.

Il y a donc une certaine habitude , où la réflexion n'a point de part. C'est , par exemple , celle qui fait que la main court en écrivant , que les yeux en lisant voient plusieurs lignes à la fois avec leurs liaisons & leurs interruptions , & qu'ils ont plutôt lu ce qui suit , que nous n'avons articulé ce qui précède. Les prodiges que nous voyons faire à ces joueurs de gobelets sur leur théâtre , n'ont pas même d'autre principe. Mais cete habitude n'est bone qu'autant que l'art dont nous avons

parlé, lui a frayé le chemin; enforte que ce qui de soi n'a ni art, ni méthode, soit pourtant originairement fondé sur les regles. Car j'estime pour moi que ce n'est pas même faire un discours, que de le faire sans ordre, sans ornement, & sans éloquence.

Je n'admirerai jamais non plus ces faillies que causent l'emportement ou le hazard, puisque nous voyons que les femmes, même de la lie du peuple, abondent en paroles, quand elles se querellent l'une l'autre. Il se peut faire néanmoins que le feu de l'esprit & de l'entouffiasme produise un beau discours; car il arive souvent que les pieces les plus travaillées n'ont pas le succès d'un impromptu. Et en ces occasions les anciens disoient, au raport de Cicéron, qu'un Dieu avoit parlé par la bouche d'un home. Mais sans recourir à une Divinité, la raison de cela est évidente; car les passions, quand l'ame est bien émue, & les images que nous nous faisons des choses, quand elles sont récentes, se manifestent naturellement par des expressions vives & rapides: au-lieu que ces passions se refroidissent d'ordinaire par la lenteur de la composition, & que ces images étant gardées, s'effacent & ne reviennent plus.

Mais si une misérable aféterie , un soin trop scrupuleux des mots , nous arêtent à tout moment , il ne faut plus dès-lors espérer cete rapidité d'expressions , ce beau feu. Quand même tous les mots seroient parfaitement bien choisis , le choix en paroîtra toujours pénible. Ils ne couleront point avec cete fougue & cete facilité qui est à désirer. Il faut donc saisir vivement les choses par le moyen de ces images dont j'ai parlé , & se mettre devant les yeux tout ce qui doit faire la matiere de notre discours , les personnes , les questions , les espérances , les craintes , afin d'en être bien plein , bien pénétré ; car c'est la force du sentiment qui nous rend éloquents. C'est pour cela que les personnes , même les plus ignorantes , s'expliquent aisément , lorsque la passion , ou quelque intérêt particulier les fait parler.

Mais ce n'est pas assez de concevoir ainsi les choses. Il faut que notre esprit se porte non sur une seule , mais sur plusieurs à la fois , & tout d'une vue ; comme quand nous portons les yeux directement en quelque endroit. Tout ce qui est sur la même ligne & aux environs se découvre à nous en même temps : nous ne voyons pas seulement ce qui est à

l'extrémité de la ligne , mais toute la ligne jusqu'au bout.

La honte qu'il y auroit à demeurer court , & le desir d'être aplaudi , servent aussi d'aiguillon à l'orateur. Il est même étonnant que pour écrire on cherche la solitude , on ne puisse souffrir de témoin , & qu'au contraire lorsqu'il s'agit de parler sur-le-champ , on se sente animé par la présence d'un grand nombre d'auditeurs , ainsi que le soldat par une multitude d'enseignes déployées. Car alors quelque rétif que soit notre génie , la nécessité de parler nous fait trouver des pensées & des paroles , & l'envie de plaire qui s'y joint , seconde nos efforts. En effet la récompense est un attrait si général & si puissant , que l'éloquence , quoique pleine de charmes par elle-même , regarde pourtant la gloire & la réputation présente , come le fruit de ses peines , le plus estimable & le plus doux.

Mais qu'on ne présume pas de son esprit jusques à croire , qu'on puisse parvenir tout d'un coup à cete heureuse facilité. Ce que j'ai dit de la maniere de penser , je le dis aussi du talent de parler sur-le-champ. Il a de foibles comencements ; ce n'est que peu-à-peu , & par degrés qu'on le porte à la perfection ,

qui ne s'aquiert & ne se maintient que par l'habitude. Mais il faut pouffer ce talent jusqu'au point, que les choses que nous avons méditées, soient seulement plus sûres que celles que nous disons sur-le-champ, & non pas meilleures. A quoi il n'est pas impossible de parvenir, puisque plusieurs ont eu le bonheur de s'expliquer avec cete prodigieuse facilité, non-seulement en prose, mais même en vers, come Antipater Sidonius, & Licinius Archias suivant le témoignage de Cicéron. Ce merveilleux talent de faire toute sorte de vers sur-le-champ s'est vu même de nos jours en quelques-uns, & se voit encore. Du-reste, come il est plus spécieux qu'utile & nécessaire, si j'en parle, ce n'est pas tant pour le cas que j'en fais, que parce que c'est un exemple fort propre à encourager ceux qui se destinent aux fonctions du bareau.

Cependant quelque facilité qu'ait un orateur, je ne veux pas qu'il s'y fie jamais, au point de ne pas prendre du-moins quelque temps, pour songer à ce qu'il doit dire ; & les juges en donnent toujours. Car après tout, il n'y a personne qui puisse plaider une cause qu'il ne conoît pas. On voit néanmoins des déclamateurs assez vains, pour se pi-

quer de faire un discours à la simple exposition du sujet, & sans y réfléchir un moment. Mais ce qui est encore plus puérile & plus comique, ils vous demandent fièrement par quel mot vous voulez qu'ils comencent. S'ils déshonorent l'éloquence, on peut dire que l'éloquence se rit d'eux à son tour. Car en voulant passer pour savants dans l'esprit des ignorants & des fots, ils passent pour des fots & des ignorants dans l'esprit des savants.

Que si par aventure nous nous trouvons obligés de parler en public sans aucune sorte de préparation, nous aurons besoin alors d'une présence d'esprit extraordinaire ; & il faudra donner notre attention principalement aux choses, sans nous embarasser trop des mots, n'étant guere possible que nous songions à l'un & à l'autre tout à la fois. Il y a même une maniere de prononcer, & de tenir nos paroles come en suspens, qui donne le temps à la réflexion, mais enforte pourtant que nous paroissions penser, & non hésiter. Voilà ce que l'on peut faire quand on est contraint de s'embarquer, avant que d'avoir mis son vaisseau en état de résister aux vents & aux tempêtes. Ensuite chemin faisant on apareille, on dispose les cordages, on tend les voiles,

& l'on n'a plus qu'à souhaiter d'avoir le vent en poupe. Cela vaut mieux que de se laisser emporter d'abord à un torrent de paroles inutiles, pour s'égarer & se perdre en étourdi peu de temps après.

Mais il est plus aisé de dire en quoi ce talent consiste, qu'il n'est aisé de l'acquérir. Car pour avoir appris les regles d'un art, il ne s'ensuit pas qu'on le possède; & cela est encore plus vrai de celui-ci que des autres. Que nous soyons du temps sans écrire, nous nous y remettons aisément. Il n'en est pas de même du talent de parler sur-le-champ. Come il consiste dans une grande facilité, il dépend absolument de l'exercice.

Or la meilleure maniere de s'y exercer, c'est de traiter tous les jours quelque sujet en présence de plusieurs personnes, sur-tout de gens dont nous ayons fort à cœur de mériter l'approbation & l'estime; car il est rare que l'on se respecte assez soi-même. Cependant pratiquons cete coutume sans témoin, plutôt que de ne la point pratiquer du tout. Il y a encore une autre maniere, qui est de méditer son sujet, & de le traiter mentalement d'un bout à l'autre, come si l'on parloit en soi-même. Cete seconde maniere peut se pratiquer en tout temps,

en tout lieu, pourvu qu'on n'ait pas l'esprit occupé d'autre chose. Elle est même plus utile que la première, en ce qu'alors on arrange les choses avec plus de soin & d'exactitude ; au-lieu que dans l'autre on ne songe qu'à continuer le fil de son discours.

D'un autre côté la première a aussi ses avantages. Car elle contribue à former la prononciation & la voix ; & ces mouvements du corps qui l'accompagnent, ont, come j'ai dit, beaucoup d'efficacité par eux-mêmes. Car l'orateur s'excite en frappant du pied, en remuant les bras, & par toute sorte de gestes, à-peu-près come l'on dit que le Lion s'anime ; en se batant les flancs avec la queue.

Enfin il faut se faire une habitude d'étudier dans tous les temps, & dans tous les lieux. Il n'y a en effet presque point de jour, où quelque occupation que nous ayons, nous ne puissions dérober du-moins quelques moments pour les employer ou à lire, ou à écrire, ou à parler éloquamment sur quelque matière. C'est ce que faisoit Brutus au rapport de Cicéron. Et Caius Carbon (a) prenoit ce soin jusques dans sa tente. Je ne dois pas ou-

(a) C'est ce C. Carbon qui suivit le parti de Marius contre Sylla.

blier que Cicéron veut aussi que dans la conversation, dans nos entretiens les plus familiers, loin de nous négliger, nous ne disions jamais rien qui n'ait toute la perfection qu'il peut avoir.

Mais il ne faut jamais tant écrire, que lorsqu'on est dans la nécessité de parler souvent sur-le-champ. Car c'est le moyen que nos paroles aient plus de poids, & que cete légèreté d'expression, qui d'ordinaire est fort superficielle, acquiere un peu de solidité. C'est ainsi que les vigneron, pour donner plus de force à la vigne, en retranchent les premières racines, qui s'attacheroient seulement à la surface de la terre; & laissent les dernières, qui prenant plus de profondeur, sont aussi plus fermes.

Je ne fais au-reste, si après nous être acoutumés à écrire & à parler avec soin, nous ne trouverons pas par une assez heureuse expérience, que ces deux exercices se soutiennent l'un l'autre, en sorte qu'à force de s'exercer à parler, on écrit aisément; & qu'à force d'écrire, on parle mieux. Il faut donc écrire toutes les fois qu'on aura le temps. Si cela ne se peut, il faut penser, méditer. Et si ni l'un ni l'autre ne nous est libre, il faut du-moins faire en sorte que ni l'ora-

teur ne paroisse surpris, ni le client abandoné.

Or ce que font d'ordinaire ceux qui sont obligés de parler souvent sur-le-champ, c'est d'écrire les principaux endroits, sur-tout l'exorde & le commencement de chaque point. Pour le reste, ils se contentent de l'avoir dans l'esprit; & quant aux choses qu'ils n'ont pas le temps de prévoir, ils les abandonnent au hazard, & les traitent sur-le-champ come ils peuvent. Il paroît par les fragments que Cicéron a laissés, qu'il en usoit lui-même ainsi. Mais nous en avons d'autres plus achevés, qui peut-être ont été recœuillis & publiés, come chaque orateur avoit dessein de les prononcer. Tels sont ceux de Servius Sulpitius, dont nous avons aussi trois oraisons. Ceux-là en effet sont si exacts, qu'ils semblent avoir été composés en vue de la postérité. A l'égard des fragments de Cicéron, il les avoit faits seulement pour son usage, & Tyron son afranchi les a abrégés en nous les donant. Du reste, si j'en parle ainsi, ce n'est pas que je ne les aprouve; c'est plutôt afin qu'on les admire davantage.

Cependant pour dire ce que je pense de cete maniere, je suis fort d'avis que l'on marque sur des tablettes les princi-

pales choses dont on veut parler ; que l'on ait même ces tablettes à la main, & que l'on y jete les yeux de temps en temps. Mais je ne puis approuver ce que recommande Lénas, de faire un sommaire de tout ce que l'on écrit. Car outre que cela engendre une certaine sécurité qui nous rend l'esprit paresseux durant l'action, notre discours n'a ni grace, ni liaison. Je crois donc pour moi qu'il ne faut rien écrire, quand on a dessein de parler sur-le-champ ; car il arive ici ce que j'ai déjà dit ailleurs, que notre pensée se porte malgré nous sur les choses que nous avons écrites, & ne nous laisse plus la liberté de tenter la fortune présente. Ainsi l'orateur d'un côté n'ayant pas son écrit présent, & de l'autre ne faisant point d'effort pour y suppléer par d'heureuses productions, demeure flottant entre l'un & l'autre. Mais il y aura un chapitre exprès de la mémoire. Je ne le joins pas immédiatement à celui-ci, parce que j'ai quelque chose à dire auparavant.

Fin du dixieme Livre.



LIVRE ONZIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Qu'il faut parler d'une maniere convenable.

APRÈS que nous aurons aquis cete faculté dont il a été parlé dans le livre précédent, d'écrire, de penser, & de plaider même sur-le-champ, s'il en est besoin, notre premier soin sera d'apprendre à parler de chaque chose avec convenance; ce qui est, selon Cicéron, la quatrième perfection que l'élocution doit avoir, & qui, à mon avis, est absolument nécessaire. Car l'oraison étant susceptible de toute sorte d'ornemens, qui sont fort divers, & dont les uns conviennent à un genre, les autres à un autre, il est clair que s'ils ne sont proportionés aux personnes & aux choses, non-seulement ils n'embéliront pas l'oraison, mais ils l'étouferont; & que bien-loin de donner de la force au discours, ils l'affoibliront. Que sert en effet que les mots soient purs, élégants, significatifs, nombreux même & figurés, s'ils ne répondent ni

aux choses que nous voulons persuader aux juges, ni aux sentiments que nous avons dessein de leur inspirer ? si notre stile est pompeux & magnifique dans les petites causes ; exact & poli dans les grandes ; fleuri & enjoué dans celles qui veulent être contestées avec le plus d'opiniâtreté ; menaçant & fier lorsqu'il faudroit recourir aux prières & aux supplications ; humble & soumis quand la fougue & la vivacité s'éroient bien ; violent & emporté où il est besoin d'agrement & de douceur. Come si une robe traînante , un colier de perles , & de piérieres qui sont les ornements des femmes , pouvoient servir de parure à des homes ; & come si nos habits de triomphe qui sont si majestueux pouvoient convenir à des femmes.

Cicéron au troisieme livre de l'orateur passe légèrement sur cet article , & cependant il paroît avoir tout compris en disant qu'un même genre d'oraison , n'est pas propre à toute sorte de causes , ni à toute sorte d'auditeurs ou de personnes , ni en tout temps. Et dans le livre qu'il a intitulé l'Orateur , il dit à-peu-près la même chose sans s'expliquer beaucoup davantage. C'est que dans le premier de ces deux endroits , tout ce que dit L.

Crassus s'adresse à de grands orateurs, à des doctes, & que pour cete raison il se contente de remarquer un point, dont ils avoient assez de conoissance par eux-mêmes. Et dans le second, Cicéron parlant à Brutus, témoigne qu'il ne dit rien qui ne lui soit déjà connu, & que pour cela il abrège autant qu'il peut, quoique la matiere soit assez vaste, & que les philosophes ayent acoutumé de la traiter fort au long. Pour moi qui fais ici profession d'enseigner, j'écris bien moins pour les personnes qui savent déjà ces choses, que pour celles qui les ignorent. C'est pourquoi on doit me pardonner si je ne suis pas tout à-fait si succinct.

Il faut donc que l'orateur tâche sur-tout de bien conoître, quels sont les moyens les plus propres pour plaire aux juges, pour les instruire, & pour les toucher; & qu'il examine quel est le but qu'il se doit proposer dans chaque partie de son discours. Quand il fera ces réflexions, il comprendra aisément qu'il ne doit ni employer dans l'exorde, dans la narration & dans les arguments, aucun de ces mots qui ont vieilli, ou qui frappent par leur nouveauté, ou qui sont tirés d'une métaphore; ni affecter de l'esprit, de l'élégance, & un long circuit de paroles cadencées

dans la division ; ni se servir d'un stile bas & familier, ou mal soutenu & négligé dans les épilogues & la péroraison ; ni réjouir l'auditeur par des plaisanteries, & sécher ses larmes, quand au-contraire il faut les exciter, l'attendrir, & le remplir de comifération. Car tout ornement est moins tel par lui-même, que par raport aux choses à quoi on l'aplique ; & il n'importe pas plus que ce que nous disons, soit ou beau, ou agréable, qu'il importe qu'il soit à sa place. Mais l'art de parler avec convenance ne tient pas moins à l'invention qu'à l'élocution. En éfet si les seuls mots ont tant de force, combien les choses mêmes en doivent-elles avoir davantage ? Or ce qu'il y faut observer, c'est ce que nous avons expliqué dans tout le cours de cet ouvrage, suivant l'ordre des matieres.

Maintenant il faut que je tâche de faire comprendre un point qui mérite beaucoup d'attention. C'est à savoir que celui-là parviendra enfin à parler de tout, d'une maniere propre & convenable, qui aura moins égard à l'utilité qu'à la bienséance. Je n'ignore pas que ces deux sortes de choses se trouvent ordinairement jointes ensemble. Car ce qui est bienséant a presque toujours son utilité ; & rien ne sert plus

plus à nous concilier les juges, que lorsque nous avons soin de garder toutes les bienséances ; come au contraire rien ne les aliène tant, que lorsqu'on les néglige. Mais quelquefois aussi ces deux qualités se combattent, & toutes les fois que cela arrive, l'utilité doit céder à la bienséance.

Qui est-ce en effet qui ne fait pas que rien n'eût tant servi à Socrate, pour éviter d'être condamné, que d'employer le genre de défense qui est en usage dans les causes criminelles ; de gagner les juges par un discours humble & soumis, & de prendre peine à se justifier des crimes qu'on lui imputoit ? Mais un tel moyen ne convenoit pas à Socrate. C'est pourquoi il parla aux juges come un home, qui loin de se sentir coupable, croyoit avoir mérité des prérogatives & des honneurs considérables. Car ne voulant rien faire qui fût indigne de la haute sagesse dont il avoit toujours fait profession, il aimoit mieux sacrifier le peu de temps qui lui restoit à vivre, que de perdre le fruit de tant d'années qu'il avoit vécu. Voyant donc que les homes de son temps lui rendoient si peu de justice, il s'en remit au jugement de la postérité ; & aux dépens de quelques jours d'une vieillesse déjà fort avancée, il acquit une gloire immor-

tele, dont il jouïra dans la mémoire de tous les siècles. Ainsi quoique Lyfias qui étoit le plus célèbre orateur d'alors, lui eût apporté un plaidoyer qu'il avoit fait en fa faveur, il ne voulut pas s'en servir ; non que ce plaidoyer ne fût fort bon, mais parce qu'il ne jugea pas qu'il convînt à un home come lui de doner la moindre atteinte aux loix (a). Et ce seul exemple, pour le dire en passant, nous fait voir que la fin de l'orateur est de bien dire, & non de persuader, puisqu'il ne peut ariver qu'il n'y ait pas même d'honneur à entreprendre de persuader.

Cete conduite de Socrate ne fut donc pas utile à sa cause ; mais ce qui est bien plus estimable, elle fut digne de lui, ou pour mieux dire, & à le bien prendre, elle fut utile à l'home. Aussi quand par une espece de division, je distingue ici ce qui est utile d'avec ce qui est honête, c'est moins par raport à l'exacte vérité que pour parler come tout le monde

(a) A Athènes il étoit alors défendu aux personnes citées en justice d'employer le ministère d'un avocat. Il faloit qu'elles se défendissent elles-mêmes. Lyfias exhortoit Socrate à apprendre son plaidoyer par cœur, & à s'en servir pour défendre sa cause, qui étoit d'ailleurs très-juste. Socrate persuadé que c'étoit éluder la loi, n'en voulut rien faire. Il se laissa condaner, & mourut martyr des loix.

parle. Si ce n'est peut-être qu'on s'imagine que le premier des Scipions qui mérita le surnom d'Africain, n'entendoit pas les véritables intérêts, lorsqu'il aimant mieux s'exiler lui-même, que d'être obligé de se compromettre, en défendant son innocence contre un vil tribun du peuple, qui avoit eu la témérité de l'accuser; ou que P. Rutilius ne savoit pas ce qui lui étoit le plus expédient, soit lorsqu'étant accusé il parla presque du ton de Socrate; soit quand rapelé à Rome par P. Sylla, il méprisa d'y revenir.

Ces grands hommes connoissoient aussi bien que nous ce qui est utile, & ce qui ne l'est pas. Mais au-lieu que des âmes basses regardent ces foibles biens comme les seuls qu'il y ait; eux les comparant avec la vertu, ne les trouvoient dignes que de mépris. Et par-là ils ont rendu leur nom célèbre, & sont devenus l'objet éternel de notre admiration. Ne soyons donc pas non plus si mercenaires & si grossiers, que de traiter d'inutiles des choses que nous ne saurions nous empêcher de louer & d'estimer. Mais quoi qu'il en soit de cette différence, il est très-rare qu'un orateur ait occasion de la faire. Du reste, comme j'ai dit, presque en toutes sortes de causes, tout ce qui sera bien-séant, sera utile aussi.

Or il y a des choses qui sont de telle nature, que sans distinction de temps & de lieu, il sied toujours bien à tout le monde de les conseiller, de les dire, & de les faire; & qu'au-contraire elles ne sont jamais mésséantes ni honteuses à personne. Mais il y en a d'autres d'un moindre prix, qui sont come mitoyenes entre le vice & la vertu. Celles-là se permettent aux uns, & nulement aux autres. On les blâme & on les excuse plus ou moins selon la personne, le temps, le lieu, & le motif. Et come nous parlons toujours de ce qui nous regarde, ou de ce qui regarde les autres, il est bon de faire cete distinction, en considérant ces choses par rapport à autrui & par rapport à nous (a), pourvu que nous sachions que sous l'un & sous l'autre regard, rarement elles sont bienséantes pour la plupart.

Premièrement donc il ne sied jamais à personne de se vanter soi-même. Mais un orateur sur-tout a mauvaise grace de tirer vanité de son éloquence. Rien ne donne tant de dégoût à ceux qui l'entendent, & souvent même tant d'aversion. Car nous avons tous je ne fais quele fierté natu-

(a) Le texte me paroît obscur en cet endroit. J'ai traduit les mots, sans bien comprendre la pensée de Quintilien.

rele, qui fait que nous ne pouvons souffrir de supérieur. C'est pourquoi nous élevons plus volontiers ceux qui sont dans un état abject, ou qui s'abaissent eux-mêmes, parce que cela nous donne un air de grandeur. Et du moment que notre mérite vrai ou prétendu, n'est plus en concurrence, à la jalousie qu'excitoit cete concurrence, succede aussi-tôt un sentiment de bonté. Mais celui qui s'en fait trop accroire, blesse notre orgueil, en ce que nous croyons qu'il nous rabaisse, qu'il nous méprise, & qu'en éfet il semble moins se faire plus grand qu'il n'est, que faire les autres plus petits qu'ils ne sont.

Delà naît l'envie dans les ames foibles. Car c'est le vice de ceux qui ne veulent pas céder l'avantage aux autres, & qui pourtant n'ont pas la force de le disputer. Ils prennent le parti de tourner en ridicule ceux qui sont au-dessus d'eux, & de censurer le mérite qu'ils ne se peuvent donner. Or on remarque que ceux qui sont si pleins de vanité, se trompent d'ordinaire dans la bone opinion qu'ils ont d'eux-mêmes. Mais quand ils ne se tromperoient pas, ils doivent se contenter tout au plus du sentiment intérieur de leur mérite, sans en rien marquer au dehors.

Cicéron n'a pas été peu blâmé de ce côté-là, quoiqu'il ait plus vanté ses actions & ses services, que son éloquence, du-moins dans ses oraisons. Car ou il défendoit ceux qui lui avoient aidé à dissiper cete fameuse conjuration, ou il se défendoit lui-même contre l'envie, sous laquelle néanmoins il succomba, ayant été exilé pour récompense d'avoir sauvé sa patrie. De sorte que s'il parle si souvent des choses qu'il avoit faites durant son consulat, il semble que ce soit moins par un sentiment de vaine gloire, que pour sa justification & par nécessité.

Du côté de l'éloquence, il est le premier à reconnoître que ses adversaires en avoient infiniment; & quelque supériorité qu'il eût sur eux quant à ce point, on n'a jamais vu qu'il s'en fît trop accroire. Témoin ce début de l'oraison pour le poete Archias : *Si j'ai jamais eu, Messieurs, quelque sorte d'esprit & de talent, tout convaincu que je suis de ma médiocrité, &c.* Et cet endroit de l'oraison pour Quintius : *Car plus j'ai senti mon incapacité, plus j'ai tâché de me faire une ressource par mon application.* Lors même qu'il fut question de faire choix d'un accusateur dans le jugement de Verrès, bien que ce choix ne roulât qu'entre Quintus

Cécilius & lui, & que l'important fût de montrer qui des deux étoit le plus propre pour cete acufation, il se contente de faire voir que Cécilius n'avoit ni le talent, ni les qualités nécessaires, fans se les aroger lui-même; disant qu'il ne les avoit pas non plus, mais qu'au moins il avoit travaillé à les aquérir. Seulement donc quelquefois dans ses lettres, écrivant familièrement à ses amis, ou dans ses dialogues s'entretenant avec eux, encore même sous un autre nom, il dit librement ce qu'il pense de son éloquence, & n'en dit après tout que ce qui est vrai.

Mais je ne fais si je n'aimerois point encore mieux un home qui se vante hardiment & sans façon (tant il y a de simplicité à le faire) que celui qui avec une fausse modestie, nous dit qu'il n'est pas tout-à-fait pauvre, quand il a des richesses immenses; qu'il n'est pas de la lie du peuple, quand il est d'un rang & d'une qualité distinguée; qu'il a quelque sorte de crédit, quand on fait qu'il peut tout; ou qui généralement reconnu pour être fort éloquent & fort disert, vous dit qu'il n'est pas absolument ignorant & novice dans l'art de parler. Car il y a une extrême vanité dans cete sorte de dérision.

Laiſſons donc aux autres le ſoin de nous louer. Pour nous, dit Démoſthène, bien-loin d'être nous-mêmes nos panégyriſtes, nous devons rougir quand on nous loue. Non pourtant qu'un orateur ne puiſſe quelquefois parler de ſes actions, come a fait le même Démoſthène dans la déſenſe de Ctéſiphon, ce qu'il rectifie néanmoins en montrant que c'étoit pour lui une néceſſité, & en rejetant ſur Eſchine qui l'y avoit obligé, tout le blâme qu'il pouvoit encourir. Cicéron parle auſſi fort ſouvent de la conjuration de Catilina qu'il avoit étouffée; mais il impute cet heureux ſuccès tantôt à la fermeté du Sénat, & tantôt à la providence des Dieux. Il eſt vrai que quand il s'agit de répondre à ſes ennemis & à ſes envieux, il n'eſt pas toujours ſi modeſte. Mais come ils le vouloient noircir, il étoit bien juſte qu'il ſe défendit en étalant les grands ſervices qu'il avoit rendus à l'État. Je voudrois ſeulement qu'il eût été plus retenu dans ſes vers, & plus en garde contre la malignité de certaines gens qui n'ont ceſſé de lui reprocher ſon *Cedant arma togæ, concedat laurea linguæ*, & ſon *O fortunatam natam me Conſule Romam*; & ſon Jupiter qui lui ouvre l'Olympe, & le reçoit dans

l'assemblée des Dieux ; & sa Minerve qui se plaît à lui enseigner elle-même toutes les sciences & tous les beaux arts : ce sont autant de traits de vanité qu'il avoit cru se pouvoir permettre à l'imitation de quelques auteurs Grecs.

Mais come il sied toujours mal à un orateur de se targuer de son éloquence , aussi lui est-il quelquefois permis de témoigner une confiance raisonnable. Car qui peut trouver à redire à ceci ? (a) *Quoi donc, Messieurs, me croirai-je méprisé ? mais ni dans ma vie, ni dans ma conduite, ni dans ce que je puis avoir de considération & de crédit, ni dans cete médiocrité d'esprit que je me conois, je ne vois rien de si méprisable pour Antoine.* Et à ce qu'il ajoute peu-à-près avec encore plus de liberté : *Est ce qu'il a voulu éprouver ses forces contre les mienes ? Certainement c'est une obligation que je lui ai : car quele matiere plus abondante, & quel plus beau champ pouvois-je souhaiter que d'avoir moi-même à parler pour moi contre Marc-Antoine ?*

C'est une autre sorte d'arogance à un orateur, que d'avancer que sa cause est indubitable, qu'il ne la sauroit perdre, & qu'autrement il ne l'auroit pas entre-

(a) 2. Philip.

prise. Car les juges n'aiment pas qu'un avocat présume de lui, jusqu'à leur prescrire ainsi leur devoir, & à exercer en quelque façon leur ministère. Et nul orateur ne doit se flater qu'il en soit de lui parmi ses adversaires, come de Pythagore parmi ses disciples, quand ils aléguoient pour toute raison, *il l'a dit*.

Mais cete hardiesse est plus ou moins blâmable, selon le caractère des personnes qui se la permettent. Car on la pardonne quelquefois à l'âge, à la dignité, à l'autorité : considérations que je ne crois pourtant pas pouvoir jamais être d'un si grand poids en qui que ce soit, que ce ton affirmatif n'ait besoin de quelque adoucissement ; de même que toutes les choses où l'orateur se cite pour exemple, & tire des preuves de sa propre personne. Ainsi quand Cicéron a parlé de sa naissance, il auroit peut-être passé pour vain, s'il n'eût eu à dire qu'on ne devoit pas faire un crime à un home, d'être fils d'un chevalier Romain. Et cela même tourna à son avantage, par l'adresse qu'il eut de ne point séparer sa dignité d'avec celle des juges mêmes. *Certainement*, dit-il, *ces accusateurs n'y pensent pas, de reprocher à quelqu'un d'être fils d'un chevalier Romain, lorsqu'ils nous ont, vous Messieurs,*

pour juges, & moi pour adversaire.

Une prononciation trop hardie, bruyante, & emportée sied mal encore à tout le monde. Mais plus un orateur a d'âge, d'expérience, & d'autorité, plus il se rend méprisable en s'oubliant de la sorte. Cependant on en voit qui sont tellement pointilleux & queréleurs, que rien n'est capable de les retenir, ni le respect qu'ils doivent aux juges, ni la considération du lieu où ils sont, ni la bienséance que les autres ont acoutumé de garder ; donant à conoître par cete disposition d'esprit, que l'honneur ne leur est de rien, soit quand ils entreprennent une cause, soit quand ils la plaident. Car d'ordinaire un orateur dans sa maniere de plaider, se peint lui-même sans y penser, & découvre le fond de son ame. Et ce n'est pas sans raison que les Grecs disent par maniere de proverbe, que comme on vit, de même on parle.

Voici d'autres vices qui sont encore plus messéants ; une adulation basse, une bouffonnerie affectée, nule retenue, nule pudeur, nule soin de l'honêteté & de la modestie ni dans les mots, ni dans les choses ; un avilissement de sa personne & de son autorité en toute occasion : tous vices où l'on tombe ordinairement.

rement à force de vouloir complaire aux autres, ou les rejouir.

Mais il faut aussi que le genre d'éloquence dont on se sert, ait sa bienséance. Car tel genre sied bien à l'un, qui siéra mal à l'autre. Un stile abondant, plein d'audace & de véhémence, ou extrêmement élégant & poli conviendra moins à un home d'âge, qu'un stile séré, doux, & exact, tel enfin que celui dont Cicéron nous a voulu doner l'idée, quand il a dit que son éloquence començoit à blanchir avec ses cheveux : de la même maniere que des habits trop éclatants, qui brillent de pourpre & d'écarlate, ne sont pas fort convenables à cet âge.

Mais qu'un jeune home s'égaye dans sa composition, qu'il pêche même par trop d'abondance, par des pensées hardies & presque outrées, on ne le trouvera pas mauvais. Au-contraire un stile sec, peiné, circonspect & trop châtié, ne manquera pas de déplaire en lui, quand ce ne seroit que par l'affectation d'une sévérité prématurée, & sans doute avec raison, puisque le sérieux & l'austérité de mœurs des personnes avancées en âge, sont même regardés come une chose qui n'est pas de saison dans la jeunesse.

Un stile simple est le stile qui convient

à un homme de guerre. Et ceux qui se donnent pour philosophes, comme font quelques-uns, n'auront pas de grace à rechercher les ornements qui naissent des grands mouvements & des passions, puisque ce sont autant de vices dans leur opinion. On n'attend pas même d'eux ni des mots choisis, ni un stile nombreux & périodique. Ainsi non seulement ces traits de gaieté, tels qu'il y en a dans Cicéron, (a) par exemple, quand il dit : *Les bois, les rochers mêmes répondent à la voix* ; Mais ces autres, quoique plus mâles, *Tombeaux & monuments des Albains, sacrés Autels que ce monstre d'impiété a renversés & détruits, c'est vous maintenant que j'ateste & que j'implore*. Ainsi, dis je, nul de ces traits ne convient à cete barbe & à cete gravité de philosophe.

Au-contre l'air cet homme d'Etat, ce vrai sage que j'instruis ici, & qui s'adonne non à des disputes oisives, mais au gouvernement de la république, dont ceux-ci ne se veulent mêler en aucune manière, emploiera généralement tout ce qui pourra servir à rendre son discours plus persuasif & plus touchant, afin de venir à bout de son dessein : bien résolu pour-

(a) Dans l'oraison pour Milon.

tant de ne jamais rien persuader que de juste & d'honête.

Enfin il y a une sorte d'éloquence pour les princes, & pour les personnes constituées en dignité, laquelle ne convient point à d'autres. Il en est même une toute particuliere pour un général d'armée, & pour un home illustre par ses victoires & ses triomphes. Aussi dit-on que Pompée étoit raisonnablement disert quand il racontoit ses actions; & Caton celui qui s'est tué dans la guerre civile, a été un sénateur éloquent.

Mais souvent un même mot est pris différemment selon les personnes dont il vient. Ce sera franchise en l'un, folie en l'autre, & orgueil en l'autre. Par exemple, ce que dit Thersite à Agamemnon est ridicule. Métez les mêmes paroles dans la bouche de Diomède, ou de quelqu'un de ses pareils, elles marqueront seulement un grand courage. *Moi, que je vous traite come un consul, quand vous ne me traitez pas come un sénateur ?* disoit L. Crassus à Philippe. Voilà un beau mot, & plein d'une liberté fort louable. Cependant il ne seroit pas bien reçu de tout le monde. Un poete * a dit qu'il ne se sou-

* *Nil nimium, Cesar, studeo tibi velle placere.
Nec scire utrum sis albus, an alter homo.*

Catull.

ciôit guere que César fût blanc ou noir, c'est une folie. Supposons que César l'eût dit du poete, ce seroit arrogance.

La comédie & la tragédie ont encore plus de bienféances à garder, parce qu'elles metent un plus grand nombre de personnes sur la scène, & des caracteres plus divers. Pareillement ceux qui autrefois composoient des oraisons, pour être prononcées par d'autres, étoient obligés aux mêmes égards, & nos déclamateurs les doivent avoir aujourd'hui. Car ils ne parlent pas toujours come avocats, mais le plus souvent come parties.

Mais nous-mêmes dans les causes dont on nous charge, nous devons avoir soin d'observer la même différence. Come par le moyen de la fiction nous introduisons des personages que nous faisons parler, ou plutôt, par la bouche de qui nous parlons, c'est une nécessité que nous donions à chacun ses mœurs & son caractere. Nous ne représenterons pas Clo dius, come nous ferions Appius ce vénérable aveugle, ni le pere de la comédie de Cécilius, come le pere de la comédie de Térence. Quele dureté dans cet officier de Verrès ! *Voulez-vous le voir ? donnez tant.* Quel courage dans ce malheureux, qui au milieu des coups de fouet ne disoit

autre chose, sinon, *Je suis citoyen Romain !* Quelle fermeté le même orateur ne done-t-il pas à Milon jusques dans la péroration ? Et tout ce qu'il lui fait dire, n'est il pas digne d'un home qui pour l'amour de la république, avoit tant de fois réprimé un séditieux, & rendu par sa valeur tous ses pieges inutiles ? En un mot, non-seulement il y a autant de variété dans ces fictions, que dans la cause même ; mais il y en a d'autant plus, que nous y prêtons des paroles & des sentiments à des enfants, à des femmes, à des nations entieres, & même à des choses inanimées. Or tout cela demande certaines convenances.

D'un autre côté, ceux dont nous défendons les intérêts n'en demandent pas moins. Car nous parlerons d'une maniere pour les uns, & d'une autre maniere pour les autres, suivant que chacun d'eux sera plus ou moins connu, plus ou moins agréable au public ; suivant aussi la différence de leur état, & la conduite qu'ils auront tenue par le passé.

Quant à l'orateur, il ne sauroit manquer de plaire, s'il a soin de se montrer humain, doux, bon, facile, & modéré. Mais il est encore des moyens qui, quoique d'une autre nature, sont néanmoins

fort séants à un home de bien , come de témoigner de la haine pour les méchants, de l'amour pour le bien public , du zèle à poursuivre le crime & l'injustice ; enfin tous les autres sentiments de vertu , come j'ai dit au commencement.

Il faut regarder non-seulement qui vous êtes , & pour qui vous plaidez ; mais aussi devant qui vous plaidez. Car la fortune & le pouvoir font une grande différence d'un juge à un juge ; on ne plaide pas devant le prince , come devant un magistrat , ni devant un sénateur , come devant un particulier qui n'est point juge de rigueur ; & les jugements publics veulent un autre ton qu'une contestation qui se regle devant des arbitres. En éfet come dans un procès criminel , où il ne s'agit pas de moins que de la vie , il sied bien de marquer de la crainte , de la précaution , & de mettre en œuvre , s'il faut ainsi-dire , toutes les machines qui peuvent doner plus de force au discours ; de même en de petites choses , en des jugements de peu de conséquence , tout ce grand appareil est vain & inutile ; & l'on se moqueroit avec raison d'un orateur qui ayant à parler assis devant un juge particulier sur une affaire de rien , diroit avec Cicéron que non-seulement il a l'es-

prit éperdu & troublé, mais qu'il tremble de tout son corps.

Qui ne fait pas aussi que la gravité du sénat demande un genre d'éloquence, & que la légèreté du peuple en demande un autre ? Il ne faut pas s'en étonner, puisque si nous érignons chaque particulier en juge, ce qui conviendrait à un homme grave & sérieux, ne conviendrait point à un autre qui serait ou plus superficiel, ou plus gai ; & ce qui serait bon pour un savant, ne le serait ni pour un homme de la campagne, ni pour un homme de guerre. Et quelquefois même nous serions obligés d'abaisser, d'abrégier même notre discours, de crainte qu'il n'y eût tel juge qui ne pût ou nous comprendre, ou nous suivre.

Le temps & le lieu ont aussi besoin d'une observation particulière. A l'égard du temps, il est tantôt gai, tantôt triste, tantôt libre, tantôt limité ; & il faut que l'orateur s'accommode à tout cela. Il n'est pas indifférent non plus que le lieu où nous parlons soit un lieu public ou particulier, fréquenté ou solitaire ; que ce soit dans notre ville, ou dans une ville étrangère ; dans un camp, ou au barreau. Il est aisé de voir que chacune de ces circonstances veulent une forme d'élo-

quence, & un stile tout particulier ; puisque même les autres actions de la vie ne se font pas de la même manière indifféremment par-tout, dans un marché, au sénat, au champ de Mars, sur le théâtre, au logis ; & que plusieurs choses qui ne sont point mauvaises de leur nature, qui même quelquefois sont nécessaires, deviennent néanmoins honteuses, quand on les fait ailleurs que là où l'usage les autorise.

J'ai déjà dit quelque part que les matières du genre démonstratif, ayant en vue le plaisir & la satisfaction de l'auditeur, comportent beaucoup plus de pompe & d'éclat que les délibérations & que les causes judiciaires, qui sont ordinairement fort contentieuses. J'ajouterai encore ici, que par l'état & la condition de certaines causes, il y a des beautés, & même de grandes beautés qu'il ne convient point de rechercher. En effet, qui pourroit souffrir qu'un homme qui peut-être va se voir condamné à perdre la vie, & qui a sa cause à plaider devant son prince (a) & son vainqueur, affectât des métaphores, des mots nouveaux ou tirés de nos vieux auteurs ; un stile éloi-

(a) Quintilien semble désigner Ligarius, lorsqu'il plaidoit devant César.

gné de l'usage ordinaire, des périodes bien arondies, des pensées ingénieuses, & des lieux comuns tout brillants de fleurs ?

Un tel discours aura-t-il cet air de compoñction & de modestie qui sied si bien à un criminel, & le croit-on fort propre à exciter la pitié, secours dont l'innocence même a besoin ? Prendra-t-on beaucoup d'intérêt au sort d'un home que l'on verra, jusques dans une situation si triste & si fâcheuse, enflé d'orgueil & plein de complaisance pour lui-même, faire un vain étalage de son éloquence ? Et ne fera-t-on pas indigné au-contraire, de voir un criminel qui se met en peine d'avoir de l'esprit, qui est à l'afût, pour ainsi dire, d'une bele expression, & qui a le loisir de songer à être éloquent ? C'est ce que Célius a fait admirablement bien entendre, & en peu de mots dans le plaidoyer que nous avons de lui, & qu'il fit pour sa propre défense, lorsqu'il fut aculé d'avoir usé de violence. *De peur, dit-il, qu'aucun de vous, Messieurs, & de ceux qui se portent pour mes accusateurs, ne trouvent quelque chose d'offensant dans la disposition de mon esprit, & dans ma contenance ; ou de violent & d'emporté dans mes paroles, ou de fier & d'au-*

adacieux dans mon geste, ce qui est en vérité porter la critique aussi loin qu'elle peut aler, &c.

Il y a même des plaidoyers où les parties n'ont recours qu'à la satisfaction, aux supplications, & à un humble aveu de leur faute. Alors tirera-t-on des larmes des yeux par des pointes d'esprit, & par de petites gentilleses ? Fléchira-t-on son juge par des épiphonèmes & des enthymèmes ? Tout ce qui sera ajouté à la passion & aux sentiments n'en diminuera-t-il pas la force ; & la sécurité du coupable, ne fera-t-elle pas évanouir la compassion que l'on avoit pour lui.

Qu'un pere ait à demander justice de la mort de son fils, ou d'un outrage qui lui aura été fait, plus insupportable que la mort même, s'embarassera-t-il du soin de plaire dans la narration, par l'élégance & la pureté du langage ? Content d'avoir exposé le fait en peu de mots, mais pourtant avec énergie, le verra-t-on ensuite compter ses preuves sur ses doigts, chercher à surprendre des applaudissements par une proposition bien tournée, par une division ingénieuse ; & come il n'arrive que trop, parlera-t-il de son malheur sans émotion & de sang froid ? Que

deviendra donc sa douleur pendant ce temps-là ? Que fera-t-il de ses larmes ? Et d'où lui viendra cete paisible attention à toutes les regles de l'art ? Quoi ? son discours ne sera-t-il pas plutôt un gémissement continuel depuis le commencement jusqu'à la fin , & n'aura t-il pas toujours la même tristesse peinte sur le visage , puisqu'il veut la faire passer jusques dans l'ame de ceux qui l'écoutent ? Car s'il la discontinue un moment, envain voudra-t-il y ramener les juges.

C'est à quoi nos déclamateurs particulièrement doivent bien prendre garde. Je le dis , parce que je suis bien aise de songer aussi à eux dans cet ouvrage , & de ne rien négliger de ce qui est utile à la jeunesse , puisque je me suis chargé de son instruction. En éfet les sujets que l'on feint aux écoles sont beaucoup plus susceptibles de sentiments , que ne sont les véritables causes ; & nous y parlons plutôt come parties , que come avocats. On feindra , par exemple , qu'un malheureux vient demander au sénat la permission de se doner la mort , soit pour expier ses crimes , soit parce que la vie lui est trop à charge. Dans un sujet , de cete nature , certainement il ne convient point , je ne dis pas seu-

lement de prendre un ton musical, vice pourtant fort ordinaire, ni de semer des graces & des ornemens; mais je dis même de pousser le raisonnement, à moins que d'y mêler de grands sentimens, & de faire enforte qu'ils regnent encore plus dans les arguments, que dans pas un autre endroit; par la raison que qui peut suspendre sa douleur pendant qu'il plaide sa propre cause, donne lieu de croire qu'il n'est pas si affligé, qu'il ne se puisse aisément consoler.

Mais je ne fais si les bienséances dont je parle, ne doivent point sur-tout s'examiner par raport aux personnes contre qui nous plaidons. Car il est hors de doute que dans toutes les acufations, nous devons premièrement nous conduire de maniere, que nous ne semblions pas nous y porter de gaieté de cœur. C'est pourquoi je ne puis souffrir cete parole de Cassius Sévère, *Grands Dieux, je vis, & je vois la chose du monde qui pouvoit me faire le plus de plaisir, Aspernas coupable!* Il ne paroît pas en effet que ce soit une raison fort juste ou fort nécessaire, qui le détermine à se rendre acufateur, mais seulement la satisfaction qu'il y trouve.

Outre cet égard qui est général pour

tout le monde, il y a des causes qui demandent encore plus de modération par elles-mêmes. Ainsi un fils qui veut faire interdire son pere, doit marquer un déplaisir extrême du dérangement que l'âge ou la maladie a fait en lui. Et un pere qui plaide contre son fils, quelque sujet qu'il en ait, ne doit pas manquer de déplorer la triste nécessité où il est; non pas foiblement & en passant, mais de maniere qu'il done cete couleur à tout son discours, & que l'on sente que ce n'est pas du bout des levres qu'il parle, mais du fond du cœur. Et un tuteur, à quelque extrémité que son pupile en viene avec lui, se souviendra pourtant que c'est son pupile; & la mémoire du pere lui sera toujours chere, toujours sacrée. J'ai dit, ce me semble, dans mon septieme livre, coment un fils doit plaider sa cause contre son pere qui le renonce, un mari contre sa femme qui porte ses plaintes en justice; & dans mon quatrieme livre qui contient les loix de l'exorde, j'ai même marqué quand il est à propos que ces personnes parlent elles-mêmes, & quand il est plus décent qu'elles ayent recours au ministere d'un avocat.

Qu'il y ait aussi de la décence & de l'indécence

l'indécence dans les mots, c'est ce que personne n'ignore. Il ne me reste donc plus pour achever l'article que nous traitons, qu'à y ajouter un point qui a beaucoup de difficulté; je veux dire, par quel moyen certaines choses qui ne sont pas agréables de leur nature, & que nous aimerions mieux taire, s'il nous étoit libre, peuvent néanmoins se dire avec quelque sorte de bienséance. Par exemple, que peut-il y avoir qui choque plus d'abord, & qui fasse tant de peine aux honêtes gens, que de voir un fils plaider contre sa mere, soit lui-même en personne, soit par la bouche des avocats? Cependant c'est quelquefois une nécessité, come il est arrivé dans la cause de Cluentius Avitus. Et l'on ne s'y prend pas toujours de la même maniere que Cicéron s'y est pris contre Sallia: non qu'il n'ait parfaitement bien fait, mais parce qu'il faut prendre garde coment & par quel endroit on offense une mere. Celle-ci qui vouloit faire périr son fils, & qui n'étoit retenue par aucune considération, méritoit qu'on lui résistât fortement.

Il y avoit seulement deux choses à ménager, en quoi Cicéron s'est conduit divinement bien: l'une de ne jamais manquer au respect qu'un fils doit à sa

mere ; l'autre de reprendre l'affaire dès son origine , & de bien convaincre les juges par ce moyen , que si dans la suite il révéloit des myſteres d'iniquité , qui fiſſent rougir cete mere , non-ſeulement il le devoit , mais qu'il y étoit indiffenſablement obligé. Et il comence par cete premiere expoſition , quoiqu'elle ne fût rien à la queſtion dont il ſ'agiſſoit alors ; tant il étoit perſuadé que même dans une cauſe difficile & embarraſſée , il devoit donner ſes premiers ſoins à ce que demande la bienſéance. De la ſorte , il détourne de deſſus le fils toute l'indignation que cauſoit ce nom de mere , & il en acable la mere elle-même.

Cependant une mere peut bien quelquefois avoir un procès contre ſon fils , pour quelque ſujet de moindre conſéquence & moins odieux. Alors en nous défendant contre elle , une maniere douce & ſoumiſe eſt ce qui nous conviendra le mieux. Car en nous montrant prêts à lui faire ſatisfaction , ou nous diminuerons la haine dont elle nous avoit chargés , ou nous la ferons retomber ſur elle ; & ſi le fils ſait bien marquer ſon déplaiſir , on croira aiſément qu'il n'a pas de tort , & on le trouvera digne de compaſſion. Il ſiera bien auſſi de rejeter ſur

les autres toute la malignité de l'accusation, & de supposer que cete mere ne s'y est portée que par l'artifice & à l'instigation de gens mal intentionés. Sur quoi nous protesterons que nous souffrirons tout, & que jamais rien ne nous fera sortir de notre devoir ; afin que lors même que nous n'avons nuls sujets de plainte, nuls reproches à opposer aux siens, nous ne laissions pas d'avoir devant les juges tout le mérite de la modération.

Mais supposé que nous ayons quelque grief, alors c'est à l'avocat de persuader aux juges, que s'il en done connoissance au public, c'est à regret, c'est contre la volonté du fils, & seulement pour ne pas trahir son ministère. Par ces ménagements, ils s'atireront des louanges l'un & l'autre.

Tele est la conduite qu'un fils doit tenir en ces fortes d'ocasions avec une mere, & de même avec un pere : ce qui est pour l'un est aussi pour l'autre. Car je sais que des enfants n'ont pas plutôt été émancipés, qu'ils ont plaidé contre leur pere. A l'égard des autres parents, la maxime qu'il faut suivre, c'est de mériter toujours ce témoignage, que si nous avons dit quelque chose contre eux, ce n'a été que malgré nous, que par nécessité, & qu'avec toute la discrétion possible : de-

voir qu'il faut s'imposer avec plus ou moins de rigueur, selon le degré de respect qui est dû à chacun d'eux. Un afranchi aura les mêmes égards pour son patron. Et pour dire en un mot, il ne nous fiéra jamais de nous comporter envers toutes ces personnes d'une manière, dont nous serions fâchés qu'elles se comportassent envers nous.

Nous devons aussi quelquefois cete considération au rang & à la dignité, de rendre compte au public pourquoi nous osons les heurter ; de crainte qu'on ne nous regarde come des étourdis qui ne ménagent personne, ou come enflés d'une mauvaise gloire, qui nous fait morguer ce qu'il y a de plus distingué. C'est pourquoi Cicéron ayant à parler fortement contre Cotta, & ne pouvant même défendre la cause de P. Oppius autrement, usa pourtant d'un grand préambule pour excuser la nécessité où il étoit.

Quelquefois aussi nous avons bone grace à épargner un peu ceux qui nous sont fort inférieurs, particulièrement des jeunes gens ; ou si nous leur faisons sentir l'effort de nos coups, il nous sied bien d'y apporter le remede aussi-tôt. C'est ainsi que Cicéron dans son plaidoyer pour Célius contre Atratinus, remontre à ces

lui-ci son devoir avec tant de douceur, qu'il semble bien moins le traiter en ennemi, que l'avertir charitablement & presque avec une bonté de pere. Aussi étoit-ce un jeune home qui avoit de la naissance, & qui s'étoit porté pour acufateur par un ressentiment assez raisonnable.

Mais la difficulté n'est pas de doner des marques de notre modération soit aux juges, soit même à l'auditeur. L'embaras est plus grand, lorsque ceux contre qui nous plaidons sont tels, que nous devons appréhender de les blesser. Cicéron plaidant pour Muréna eut deux personnes de ce caractère sur les bras tout à la fois, M. Caton, & Servius Sulpitius. Cependant avec quelle grace, après avoir acordé à Sulpitius toute sorte d'avantages & de vertus, lui refuse-t-il l'art de réussir dans la demande du consulat ? Car quelle autre chose pouvoit-il y avoir, en quoi un home de sa naissance & de sa réputation dans la science du droit, pût souffrir avec moins de regret d'être vaincu ? Mais avec quelle dignité justifie-t-il son plaidoyer, quand il dit qu'il a lui-même apuyé la demande de Sulpitius contre l'honneur de Muréna, mais qu'il ne doit pas avoir les mêmes égards dans une acufation, où il y va de sa tête.

Et pour ce qui regarde Caton, quelle dextérité, quelle finesse ne met-il point dans la maniere dont il en parle, lorsqu'après avoir beaucoup admiré sa vertu, & lui avoir donné de grandes louanges, il le représente come un home un peu trop dur, moins pourtant par un défaut de son naturel, que par la faute de la secte Stoïcienne, dont il étoit partisan rigide. Vous diriez que ce n'étoit pas un procès qu'ils eussent ensemble, mais une dispute sur quelque opinion particuliere.

La bone maniere & le précepte le plus sûr, c'est donc de s'en tenir à la pratique de ce grand home. Voulons-nous refuser un avantage à quelqu'un, & ne lui pas déplaire ? Acordons-lui tous les autres. Disons qu'en ce point-là seul il est moins éclairé qu'en tout le reste, ajoutant même, s'il est possible, la raison pourquoi cela est ; ou bien nous lui donnerons quelque léger défaut, que nous dirons être le principe de tout le mal, dont nous nous plaignons : par exemple, qu'il est trop opiniâtre, ou trop crédule, ou trop prompt ; ou qu'il s'est porté à cete action, non de lui-même, mais par le mouvement d'autrui.

Il y a encore un remede général pour toutes ces sortes de causes. C'est de faire

enforte premièrement qu'il regne dans tout notre plaidoyer, je ne dis pas seulement un caractère d'honête homme, mais je dis même un esprit de bonté. En second lieu, que si nous disons quelque chose d'offensant contre quelqu'un, il paroisse du-moins que cete personne nous en a donné un sujet légitime; & qu'enfin nous le fassions non-seulement avec retenue, mais encore par une raison de nécessité.

C'est un inconvénient d'une autre espece, mais plus aisé à vaincre, quand nous avons à louer quelque bele action en des gens qui sont déshonorés d'ailleurs, ou que nous haïssons. Car pour la chose même, il convient de la louer dans quelque personne que ce soit. Cicéron a défendu deux homes qui avoient été ses ennemis mortels, & contre qui même il avoit fait des plaidoyers. Mais il donne d'abord bone opinion de leurs causes; en avouant qu'ils ont moins besoin de son esprit que de sa fidélité. Il se trouva plus embarrassé dans le jugement de Cluentius, étant obligé de faire passer Scamandre pour coupable, quoiqu'il eût autrefois pris sa défense. Mais il traite cela même avec beaucoup de grace, en excusant son premier plaidoyer sur sa gran-

de jeunesse, & sur l'importunité de ceux qui l'avoient engagé à se charger de cete cause. En éfet, il se feroit fait bien plus de tort, s'il se fût doné pour un home capable d'entreprendre légèrement la défense d'un criminel, sur-tout dans une afaire aussi suspecte.

La cause que nous défendons peut aussi être tele, que le juge ait intérêt à prononcer contre nous. Alors s'il nous est difficile de persuader ce juge, il nous est du-moins aisé de dire ce qu'il faut. Car nous ferons semblant de ne rien craindre, par la confiance que nous avons en sa justice bien plus qu'en notre cause. Nous le piquerons d'honneur, & lui ferons entendre que sa religion & son intégrité éclateront d'autant plus, qu'il aura moins doné à son ressentiment ou à son intérêt particulier. Nous en userons de même, s'il arive qu'en ayant apelé à un autre tribunal, nous soyons renvoyés par devant les mêmes juges, & nous prétexterons ou la nécessité, ou notre erreur, ou du-moins quelque soupçon. Ainsi le plus sûr sera de confesser notre faute, d'en marquer du repentir, d'en faire satisfaction, & de mettre tout en œuvre pour faire que ces juges aient honte de nous sacrifier à leur vengeance.

Il peut ariver aussi qu'ils conoissent pour la seconde fois d'une affaire, sur laquelle ils ont déjà prononcé. Alors nous dirons premièrement en général, que nous nous en tiendrions à leur arêt, si c'étoit devant d'autres juges ; & qu'en éfet il n'appartient qu'à eux de réformer leurs propres jugements. Ensuite nous chercherons des raisons qui nous soient particulieres, come par exemple, que lorsque le premier arêt a été rendu, on ignoroit certaines choses que l'on a sues depuis, qu'il ne s'étoit pas trouvé de témoins, enfin que les avocats n'ont pas fait leur devoir ; raison pourtant qu'il ne faut aléguer qu'à l'extrémité, & au cas que nous n'en ayions point d'autre.

Mais quand même on nous doneroit d'autres juges, come il se pratique dans le second jugement qui intervient sur la liberté d'une persone, ou lorsqu'on apele de la premiere chambre des Centumvirs à la seconde, il est toujours plus convenable de respecter le caractère de juge, & de ne rien dire qui le puisse blesser, s'il est possible. C'est de quoi je me suis déjà expliqué plus amplement dans mon cinquieme livre au chapitre des preuves.

Il se peut faire enfin que nous ayons à blâmer en autrui les mêmes choses

qui se peuvent blâmer en nous. Ainsi Tubéron fesoit un crime à Ligarius d'avoir été en Afrique. Ainsi quelquefois ceux qui sont condanés pour avoir brigué les charges, aculent d'autres personnes du même crime, pour être rétablis dans leur première dignité suivant la loi. Et aux écoles un pere dissipateur & débauché, est aculé par son fils qui est lui-même coupable de ces vices-là. A dire le vrai, je ne vois pas trop avec quelle bienséance cela se peut faire, à moins que l'on ne trouve quelque différence prise de la personne, de l'âge, du temps, du lieu, ou du motif. Par exemple, Tubéron dit qu'il étoit attaché auprès de son pere, qui avoit été envoyé par le sénat en Afrique, non pour faire la guerre, mais pour acheter des blés : qu'il s'étoit retiré du moment qu'il l'avoit pu; qu'au-contraire Ligarius y étoit resté : que César & Pompée ayant une querelle d'honneur entre eux, sans que ni l'un ni l'autre eussent aucun mauvais dessein contre la République, Ligarius qui pouvoit honêtement embrasser le parti de Pompée, ne l'avoit pas fait, ayant mieux aimé prendre celui de Juba & des Africains qui étoient ennemis du peuple Romain, &c.

Il est néanmoins aisé d'acuser les autres d'une faute que nous avons comise nous-mêmes ; quand nous prenons le parti d'avouer notre tort. Mais alors cela devient l'affaire du juge, ce n'est plus la nôtre. Que si nous n'avons nulle excuse à alléguer en notre faveur, le repentir est le seul moyen qui puisse donner une bonne couleur à notre discours. Et véritablement rien ne peut mieux marquer notre changement, que de nous voir prendre en haine les choses mêmes dans lesquelles nous avons failli.

C'est pourquoi quelques-uns ne trouvent aucune incongruité dans la conduite d'un pere, qui ayant eu un fils d'une courtisane, déshérite ce fils, parce qu'il aime une courtisane, jusqu'à la vouloir épouser. C'est une matiere scolastique, mais qui n'est pas si absurde, qu'elle ne puisse devenir très-réelle. Ce pere pourra donc apporter plusieurs raisons assez honnêtes : que c'est une ambition naturelle à tous les peres, de souhaiter que leurs enfants soient meilleurs qu'eux ; que pour cela une femme qui se fera prostituée, & qui viendra à avoir une fille, voudra que cete fille soit sage ; que pour lui, la bassesse de son extraction, car il peut bien dire cela, le rend excusable, & qu'il

n'avoit pas un pere qui l'avertît de son devoir ; que l'action que son fils médite est d'autant moins à souffrir, qu'elle renouvelle l'opprobre de sa famille, & reproche tout à la fois à son pere le malheureux mariage qu'il a fait, & à sa mere la nécessité de son premier état ; qu'enfin c'est donner un exemple d'une dangereuse conséquence à ses descendants. Il est même à croire qu'il y aura dans la courtisane dont il s'agit, une ignominie particuliere que le pere ait raison de ne pouvoir pas supporter présentement. Je passe beaucoup d'autres choses que l'on peut dire encore. Car il ne s'agit pas ici de faire une déclamation, mais seulement de montrer que l'orateur peut tourner à son avantage les choses mêmes qui paroissent le plus contre lui.

Mais ce qui est véritablement pénible & embarrassant, c'est quand on a à se plaindre de ces sortes d'outrages qui déshonorent, & qu'on ne peut même exprimer sans rougir, un rapt, un viol, quelque chose de pire encore. Je ne dis pas seulement lorsque c'est la personne outragée qui se plaint ; car que lui convient-il de faire, sinon de pousser des cris, des gémissements, de verser des torrents de larmes, & de détester sa

vie ? Mais l'avocat lui-même ne doit pas être moins touché, moins ému ; parce qu'un affront de cete nature demande plus d'humiliation, plus de pudeur dans celui qui l'a reçu, que dans celui qui l'a fait.

Il y a des occasions où un orateur prend le parti d'une extrême rigueur. Alors il doit au-moins doner quelque couleur à sa sévérité, come fait Cicéron en parlant des enfans de ceux qui avoient été pros-crits. *Quoi de plus cruel, dit-il, que d'ex-clure des charges & du gouvernement de la République, des personnes qui ont une nais-sance si honête, & dont les Ancêtres ont même tenu un rang considérable dans l'E-tat ?* Ce grand orateur, maître qu'il étoit en l'art de manier les esprits, confesse que cete conduite est dure ; mais il ajoute que la sûreté de l'Etat dépend télement des loix & de la constitution que Sylla lui a donées, qu'il ne peut subsister qu'au-tant qu'on les maintiendra. De la sorte, il vient à bout de faire croire à ceux-là mêmes contre qui il parle, qu'il vou-droit faire quelque chose pour l'amour d'eux.

J'ai déjà dit dans le chapitre où il est parlé de la raillerie, combien il est hon-teux de reprocher à qui que ce soit sa for-

tune ou sa naissance. J'ai averti aussi qu'on ne devoit jamais insulter toute une nation, tout un corps. Cependant le devoir de notre ministere nous oblige quelquefois à parler contre toute une espece de gens, par exemple, contre les afranchis, les soldats, les traitants, &c. A cela il y a un remede général. C'est de marquer du-moins que l'on ne prend pas plaisir à choquer ces personnes; c'est de les épargner en ne disant pas d'elles tout le mal qui s'en peut dire, mais précisément ce qu'il en faut dire pour le bien de notre cause; c'est en les blâmant sur un point, de les louer, de les flater sur d'autres. Si vous représentez le soldat avide, vous direz qu'il ne faut pas s'en étonner, parce qu'exposé à de continuels dangers, & prodiguant si souvent sa vie pour la défense de l'Etat, il se croit peu récompensé de ses services. Voulez-vous le peindre insolent? dites que cela est naturel à des gens qui sont plus acoutumés à la guerre qu'à la paix. S'agit-il d'affoiblir le témoignage que rendent des afranchis? Vous pouvez les louer de leur industrie, qui les a tirés de l'esclavage où ils étoient.

A l'égard des nations étrangères, c'est un point que Cicéron a traité tantôt d'une

maniere, & tantôt de l'autre. Dans une occasion où il vouloit décréditer le témoignage que des Grecs portoient contre sa partie, il comence par faire l'éloge de la nation, il lui donne les lettres & les sciences en partage, il fait profession de l'aimer singulièrement. Au contraire il témoigne du mépris pour les Sardiens, il maltraite les Allobroges comme ennemis du peuple Romain. Mais dans la circonstance du temps où il parloit, il ne disoit rien qui ne fût à sa place, rien contre la bienfiance.

On peut même adoucir les choses par la modération des termes. Vous direz d'un homme dur, qu'il est trop sévère; d'un homme injuste, qu'il croit avoir raison; d'un opiniâtre, qu'il est trop attaché à son sentiment; & vous ferez comme si vous vouliez ramener ces personnes à la raison par la raison même; qui est une maniere fort gracieuse & fort adroite.

Enfin tout ce qui est excessif meslé encore. C'est pour cela que ce qui de soi est bien, perd toute sa grace dès qu'il n'a pas un certain tempérament, & de certaines bornes. Je parle d'une chose qu'il est plus aisé de sentir que d'expliquer, & dont l'observation dépend

plus de je ne fais quel goût, que de tous les préceptes. Car pour déterminer ce point de justesse, passé lequel l'oreille se lasse & se rebute, nous n'avons ni regle ni mesure; parce qu'il en est de ceci come des viandes, dont les unes sont plus rassasiantes que les autres.

J'ajouterai en peu de mots que l'éloquence a des perfections très-diverses, qui non-seulement ont toutes leurs partisans, mais qui souvent même sont approuvées des mêmes personnes. Par exemple, Cicéron a écrit quelque part, que la perfection consiste à dire des choses qu'il semble que tout le monde pourroit aisément dire de même, à quoi néanmoins on trouve plus de difficulté qu'on ne pensoit, quand on vient à le tenter. Et dans un autre endroit il dit qu'il ne s'est point étudié à parler, come chacun s'imaginerait pouvoir faire; mais come personne n'oseroit l'espérer; en quoi il semble se contredire. Cependant l'un & l'autre est fort juste. Car de l'un à l'autre il n'y a de distance que le sujet que l'on traite. En effet cete simplicité, ou pour mieux dire, cet air négligé d'un stile naturel, où il n'y a rien d'affecté, sied admirablement bien aux petites causes; & le grand, le merveilleux convient fort

aux grandes. Cicéron excelle en ces deux qualités, dont l'une, à ce qui semble aux ignorants, est fort aisée à atraper, mais au jugement des conoisseurs, ni l'une ni l'autre ne l'est.



CHAPITRE II.

De la Mémoire.

QUELQUES-UNS ont cru que la mémoire étoit un pur don de la nature, & constamment la nature y a bone part. Mais cela n'empêche pas qu'en la cultivant, on ne puisse l'augmenter, de même que tous les autres avantages naturels. Or tout ce que nous avons fait jusqu'ici n'est rien, si les autres parties de l'orateur ne sont conservées & maintenues par le moyen de celle-ci, qui leur donne l'ame & la vie. Car tout art, toute discipline dépend de la mémoire, & en vain sommes-nous enseignés, si tout ce que nous aprenons coule & s'échappe. C'est en effet à la mémoire qu'il appartient de nous rendre toujours présent cet amas d'exemples, de lois, de réponses, de dits, de faits mémorables dont j'ai parlé, & qui sont come autant de richesses que l'orateur doit continuéle-

ment avoir à sa disposition. Ce n'est donc pas sans raison qu'elle est apelée le trésor de l'éloquence.

Mais come un orateur est obligé de parler souvent en public, ce n'est pas assez qu'il ait la mémoire sûre & fidele ; c'est encore une nécessité qu'il aprene aisément : que non-seulement à relire deux ou trois fois ce qu'il a composé, il le retiene ; mais que même il retrouve ce qu'il n'a fait que penser, que méditer ; les mêmes choses, les mêmes mots, le même arrangement ; & qu'il se ressouvienne de tout ce qui a été dit par la partie adverse, non pas toujours pour le réfuter dans le même ordre, mais pour doner à chaque chose la place qui lui convient.

Il me paroît même que c'est à cete puissance de l'ame plus qu'à toute autre, que nous sommes redevables du talent de parler sur-le-champ. Car durant que nous disons une chose, il nous faut songer à celle qui lui doit succéder. Ainsi notre pensée se porte toujours au-delà de ce qui se dit actuellement, & tout ce qu'elle trouve dans son chemin, elle le done come en dépôt à la mémoire, qui l'ayant reçu de l'invention, fait en quelque maniere l'office de séquestre, & le

garde pour le transmettre à l'élocution.

D'expliquer maintenant ce que c'est qui fait la mémoire, c'est à quoi je ne crois pas devoir beaucoup m'arrêter. La plus commune opinion est qu'elle se forme, sur-tout par le moyen de certaines traces qui demeurent imprimées dans le cerveau, à-peu-près come la figure de nos bagues s'imprime sur de la cire. Quoi qu'il en soit, on ne me persuadera jamais que ce soit une qualité habituelle, come ils l'appellent, qui rende la mémoire bonne ou mauvaise.

Mais j'admire bien davantage sa nature par rapport à l'ame. Car n'est-il pas étonnant que de vieilles idées presque effacées, se réveillent & se représentent à nous tout-à-coup ? Non pas seulement quand nous prenons peine à les rappeler, mais quelquefois aussi d'elles-mêmes ; non pas seulement en veillant, mais beaucoup plus encore durant le sommeil. C'est pourquoi les animaux mêmes, quoiqu'ils soient privés d'intelligence, ne laissent pas de se souvenir, de reconnoître ; & nous voyons que, quelque éloignés qu'ils soient des lieux où ils ont acoutumé de se retirer, ils savent les retrouver.

N'est-ce pas aussi une variété, pour

ne pas dire une bizarerie bien surprenante, que nos idées les plus récentes s'effacent, & que nous conservions les plus anciennes ? Que nous oublions ce que nous avons fait hier, & que nous nous souvenions de ce qui nous est arrivé dans notre enfance ; que nous tâchions envain de nous souvenir de certaines choses, & que ces mêmes choses viennent s'offrir à notre esprit, quand nous y pensons le moins ; que la mémoire ne soit pas toujours présente, mais qu'elle se perde, & qu'elle revienne aussi quelquefois ?

Cependant on ne connoîtroit pas la force & le pouvoir de cete divine faculté, si l'éloquence ne les avoit mis dans tout leur jour ; car c'est dans un discours oratoire que la mémoire brille particulièrement, conservant l'ordre, je ne dis pas seulement des choses, mais même des mots. Et ce n'est pas un petit nombre de choses & de mots qu'elle nous fournit, mais une si grande abondance, que dans les actions de la plus longue durée, la patience manque plutôt à celui qui écoute, que la mémoire à celui qui parle ; & cela même, si je ne me trompe, est une preuve qu'il y entre de l'art, & que l'on peut seconder la nature ;

puisque avec des préceptes & de la pratique, nous faisons ce que nous ne ferions pas, si nous n'avions ni l'un ni l'autre. J'ai pourtant lu dans Platon que l'usage des lettres (a) nuisoit à la mémoire, sans doute parce que quand nous avons mis les choses par écrit, nous nous reposons là dessus, & que cete sécurité nous les fait oublier. Il est constant que nous ne nous en souvenons jamais mieux, que lorsque nous y avons l'esprit fortement appliqué, & que notre ame ne perd point de vue son objet. C'est pour cela que ce que nous prenons la peine d'écrire plusieurs fois de suite, s'imprime à la fin, & que nous le retenons par la seule habitude d'y penser.

On peut donc dire qu'il y a un art pour aider la mémoire, & l'on tient que c'est Simonide qui l'a montré le premier. Sur quoi on fait un conte qui mérite d'être rapporté. On dit que Simonide ayant fait une ode en l'honneur de celui qui avoit remporté le prix du Pugilat aux jeux Olympiques, quand il fut question de lui payer la somme dont on étoit convenu, on ne voulut plus lui en donner que la moitié, par la raison qu'il s'étoit écarté de son sujet, come il arrive ordinairement

(a) Dans la Phédrus,

aux poëtes, & s'étoit jeté sur les louanges de Castor & de Pollux ; ainsi pour l'autre moitié, qu'il pouvoit la demander à ceux dont il avoit chanté les actions ; & ils la lui payerent, à ce que dit l'histoire. Car le vainqueur ayant donné un grand repas pour célébrer sa victoire, Simonide fut du nombre des conviés, & dans le temps qu'il étoit à table, on vint lui dire que deux jeunes Cavaliers le demandoient, & qu'ils vouloient absolument lui parler. Etant descendu il ne trouva persone ; mais l'événement fit voir qu'il n'avoit pas à faire à des ingrats. Car à peine fut-il hors de la salle à manger, que le plancher tomba. Et tous les conviés furent non-seulement écrasés, mais tellement défigurés, que leurs parents étant venus pour leur donner au-moins la sépulture, il ne leur fut jamais possible de les reconnoître. Alors on dit que Simonide se souvenant distinctement de l'ordre dans lequel on s'étoit mis à table, rendit chacun d'eux à ses proches.

Les auteurs qui raportent ce fait ne sont pas d'accord sur le nom de celui pour qui l'ode avoit été faite. Les uns veulent que ce fut pour Glaucôn Carystius, les autres pour Léocrate, d'autres pour Aga-

tharque, & d'autres pour Scopas. Ils ne savent pas plus si c'est à Pharsale que cete aventure est arivée, come Simonide lui-même semble le faire entendre en quelque endroit de ses ouvrages, & come Apollodore, Erathostène, Euphotion, & Eurypyle de Larisse l'ont écrit; ou bien à Cranon, (a) come le dit Apollas Callimachus, dont le sentiment a été suivi par Cicéron (b) qui a donné cours à cete histoire. On tient pour certain que Scopas qui étoit un Theffalien distingué, périt à ce banquet. Quelques-uns disent que son neveu, fils de sa sœur, y périt aussi. On croit que la plupart de ceux qui depuis ont porté ce nom, descendoient de celui dont je parle, qui est en éfet le plus ancien. Pour moi, je tiens que tout ce conte des Tyndarides est fabuleux; le poete n'en fait mention nule part, & quele aparence qu'il eût tû un événement qui lui fesoit tant d'honneur?

Quoi qu'il en soit, cete action de Simonide a donné lieu de remarquer que la mémoire pouvoit être aidée par certaines images; & chacun peut en croire sa propre expérience. Car lorsqu'au bout

(a) Plinè parle d'une ville de ce nom dans la Theffalie.

(b) Dans le second livre de l'Orateur,

de quelque temps nous nous retrouvons en des lieux où nous avons été autrefois, non-seulement nous les reconnoissons, mais nous nous ressouvenons de ce que nous y avons fait. Les personnes que nous y avons vues, les pensées mêmes qui nous occupoient alors, & les plus secrets mouvements de notre cœur se représentent encore à nous. Ainsi l'art dont je traite ici, est venu de l'expérience, come la plupart des autres. Or voici come on le pratique.

Ils choisissent un lieu extrêmement spacieux, & remarquable par une grande variété; come, par exemple, une grande maison distribuée en plusieurs appartements. Ils en observent tous les endroits, particulièrement ceux qui frappent le plus les yeux, ils les étudient, & se les mettent bien dans l'esprit, afin que la pensée puisse les parcourir sans peine, & en un moment. Le premier point est donc de n'hésiter en aucune manière, quand on vient à se rapeler tous ces différents endroits. Car ces idées-là doivent être plus que fortement imprimées dans l'esprit, qui sont faites pour y en conserver d'autres. Ensuite pour se souvenir de ce qu'ils ont ou mis sur le papier, ou arrangé dans leur tête, ils se font eux-mêmes

eux-mêmes un autre signal, qui sert à les en avertir. Ce signal est ou une chose prise de la matiere qu'ils ont à traiter come de la navigation, de la guerre, &c. ou bien seulement un mot, qui lorsque les choses leur échapent, les y fait revenir aussi-tôt. Par exemple, veulent-ils parler de la navigation ? ils prendront pour signal une ancre. De la guerre ? ils prendront pour signal une épée ou quelque autre arme.

Ils disposent donc ainsi leurs lieux & leurs signaux, affectant le premier point de leur discours, si vous voulez, au vestibule de la maison, le second au salon, & ainsi du reste. Car ils parcourent la galerie, les croisées, tous les endroits qui donent du jour, & ne laissent non-seulement ni sale, ni chambre, mais même ni meubles de ceux qui sont exposés en vue, auxquels ils n'attachent quelque idée, en suivant toujours un certain ordre. Cela fait, quand ils veulent rappeler leur mémoire, ils passent en revue tous ces lieux, ils reprenent en chacun ce qu'ils y ont placé. L'image du lieu même, ou celle qu'ils s'y sont faite, est un signal qui les avertit. Ensorte que quelque quantité de choses qu'ils aient à réciter, ils ne sont point embarrassés,

parce que toutes leurs idées se suivent, & sont come enchainées les unes aux autres; ce qui empêche qu'ils ne se trompent en liant ce qui doit suivre avec ce qui précède; car ils n'ont précisément qu'à se bien imprimer ces lieux dans l'esprit. Ce que j'ai dit qui se fait dans une maison, peut se faire également dans une place publique, ou sur des tableaux, ou dans une promenade, par exemple, en faisant le tour d'une ville. Que si les lieux où l'on est, ne présentent point d'images, chacun peut s'en faire à sa maniere.

Il est donc question d'avoir un nombre de lieux, soit qu'ils soient réels, ou purement imaginés, & un nombre d'images, ou de signaux que l'on peut imaginer aussi à sa fantaisie. Par images ou signaux, j'entends des enseignes qui servent à marquer les choses que nous voulons retenir. De sorte que les lieux, selon Cicéron, peuvent se comparer à la cire sur laquelle on écrit, & les images aux lettres que l'on imprime sur cete cire. Mais je ferai mieux de rapporter ses propres termes. *Il faut, dit-il, se servir de lieux qui soient en grand nombre, tous bien en vue, bien remarquables, & à une médiocre distance les uns des autres; d'images qui non-seulement expriment quel-*

que action, mais qui soient fortes, bien marquées, telles enfin qu'elles puissent aisément s'offrir à l'esprit, & le fraper dans le moment. C'est pourquoi j'admire d'autant plus comment Métrodore pouvoit trouver trois cent soixante lieux dans les douze signes du Zodiaque. C'étoit assurément une pure forfanterie d'un homme, qui en se glorifiant de sa mémoire, vouloit en faire honneur à son industrie, plutôt qu'à la nature.

Pour dire maintenant ce que je pense de cete méthode, je ne nierai pas qu'elle ne puisse être bonne quelquefois, come, lorsqu'on nous dit plusieurs noms de suite, & que nous voulons les rendre dans le même ordre. Car alors nous plaçons tous ces noms dans les lieux que nous avons remarqués, par exemple, le mot de table dans le vestibule, celui de lit dans le salon, & ainsi des autres. Puis reprenant chaque mot où nous l'avons mis, nous les retrouvons tous. Et si ce que l'on dit d'Hortensius est vrai, qu'après avoir été toute une journée à un inventaire, il redisoit de mémoire le prix de chaque chose, & tous les noms des acheteurs, aussi fidèlement que l'huisier eût pu faire avec son registre, je croirois qu'il se pouvoit bien servir de ce moyen. Mais

on n'y trouvera plus la même facilité, quand il s'agira d'apprendre tout un discours par cœur. Car les choses n'ont pas la même image que les pensées, celles-ci en ayant une purement arbitraire ; & cependant les images des unes & des autres nous avertissent également.

D'ailleurs coment est-il possible que ce moyen serve à nous faire retenir l'arrangement des mots ? Je ne dirai point, si l'on veut, qu'il y en a qui ne se peuvent figurer par aucune image, come certaines conjonctions. Ayons à la bonne heure, de même que ceux qui se servent de marques pour écrire, ayons des images sûres & des lieux inombrables, pour représenter tous les mots qui sont dans les cinq plaidoyers de la seconde action contre Verrès. Je veux même que nous nous souvenions de ce que nous aurons mis come en dépôt en chaque lieu. Quand nous viendrons à réciter tous ces mots, n'est-ce pas une nécessité du-moins que le fil en soit interrompu par le double effort que fait notre mémoire ? Car coment veut-on qu'ils coulent continuellement & sans interruption, si à chaque parole il nous faut consulter chaque image & chaque lieu ? C'est pour-quoi laissons-là Carnéade & Métrodore ;

quoique Cicéron nous assure qu'ils ont usé de cete méthode avec succès ; pour nous, donons des préceptes qui soient plus pratiquables & plus simples.

A-t-on un discours un peu long à apprendre par cœur ? Il sera bon de l'apprendre par morceaux, cela soulage la mémoire, pourvu que ces morceaux ne soient pas d'une petitesse excessive. Autrement il y en auroit trop, & leur nombre partageant trop la mémoire, l'embarasseroit, & la fatigueroit. Je n'en puis gueres déterminer l'étendue, qu'en disant que ce doit être ordinairement celle de l'endroit où l'on est ; à moins que cet endroit-là ne soit si long, qu'il doive lui-même être partagé. Il faut de plus entre-mêler quelque repos, afin de se bien imprimer la suite des mots, qui est ce qui coûte le plus à retenir ; & qu'à force de passer d'un point à l'autre, ces divers points s'enchaînent tous dans notre esprit par l'ordre même & la liaison qu'ils ont entre eux.

De crainte même qu'ils ne nous échappent, il ne sera pas inutile de faire à côté sur le papier quelques marques, qui venant à frapper notre imagination durant le récit, nous avertissent, & réveillent, pour ainsi-dire, notre souvenir. Car di-

facilement un home peut-il avoir la mémoire assez ingrate, pour oublier qu'il a fait une marque, & à quel dessein il l'a faite. Et quelque lourd que nous le supposions, encore trouvera-t-il en ces marques mêmes, une sorte de remede à sa pesanteur naturele. C'est à quoi se rapporte cete autre pratique, dont j'ai déjà parlé au sujet de la mémoire locale, & qui est aussi fort utile, d'atacher des images aux endroits qui sont sujets à nous échapper; par exemple, de se figurer, comme j'ai dit, une ancre, si nous avons à parler de la navigation, un javelot, s'il faut parler d'un combat, &c. Ces images sont d'un grand secours, parce qu'une idée en excite une autre. C'est ainsi qu'un nœud fait à l'aneau que nous portons, ou cet anneau changé de doigt, nous avertit de la raison pourquoi nous avons fait ce nœud, ou ce changement.

Nous aurons la mémoire encore plus sûre, si l'idée que nous voulons retenir est rapelée par une autre idée semblable, qui soit fortement imprimée dans notre esprit, come il arive à l'égard des noms. Vous voulez vous souvenir de Fabius. Songez à ce fameux Temporisateur (a) qu'il n'est pas possible d'oublier,

(a) Fabius, qui fut surnomé *Cunctator*.

ou à quelqu'un de vos amis , qui s'apele de même. Cela est encore plus aisé en certains noms , tels que sont *Aper*, *Urfus*, *Naso*, *Crispus*, &c. parce qu'il ne faut que penser aux choses d'où ils sont tirés. L'origine sert aussi à nous rapeler les dérivés. Ainsi nous retiendrons aisément les noms de *Cicéron*, de *Verrius*, d'*Aurelius*, s'il arive que nous en ayons besoin.

Mais rien ne facilitera tant la mémoire, que d'apprendre sur le même papier sur lequel on a écrit. Car lorsqu'on vient ensuite à réciter, on suit come à la trace les choses qu'on a apprises. On s'imagine lire son papier, & parcourir des yeux non-seulement les pages, mais même les lignes. Que s'il survient quelque rature, quelque chose de changé ou d'ajouté, il y a de certaines marques qui nous guident, & qui étant présentes à notre esprit nous empêchent de nous méprendre.

Un autre moyen qui est assez semblable à ce que l'on observe dans la mémoire artificiele, mais qui est pourtant plus efficace & plus facile, si mon expérience ne me trompe point, c'est d'apprendre tacitement. Car c'est en éfet ce qui se pratique dans la mémoire artificiele, & ce qui seroit fort bon sans un

inconvenient, qui est qu'en aprenant de la sorte, notre esprit se trouve come oisif & desocupé, & par-là sujet à beaucoup de distractions. C'est pourquoi il vaut encore mieux le tenir atentif par le secours de la voix, afin que la mémoire soit excitée par une double impression, celle de la parole, celle de l'ouïe. Mais il faut que le ton de la voix soit modéré, ou plutôt ce ne doit être qu'un murmure.

Il y en a qui aprenent par cœur à mesure qu'un autre lit. En quoi je trouve d'un côté un mal, & de l'autre un avantage. Un mal en ce que la vue est un sens bien plus vif & plus subtil que l'ouïe. Un avantage, en ce qu'après avoir entendu les choses une fois ou deux, on peut aussi-tôt éprouver sa mémoire, & défier en quelque façon celui qui lit. En éfet il est bon de s'essayer de temps en temps, & de voir si l'on retient les choses, parce qu'en ne faisant que lire, celles que nous savons le moins passent come celles que nous savons le mieux. En s'éprouvant ainsi, outre que l'esprit s'applique davantage, il n'y a point de temps perdu; au lieu que l'on en perd en répétant continuellement toute une piece. Car de la maniere que je l'entends, nous repassons

seulement les endroits qui nous avoient échapé, afin qu'à force d'y revenir ils s'impriment. Et pour l'ordinaire il arive que ce sont ceux que nous retenons le mieux, par cete raison-là même qu'ils nous avoient échapé. J'ajoute que pour le travail d'apprendre par cœur, come pour celui de composer, il est besoin d'une forte santé, d'une tête saine qui ne soit point troublée par les fumées de la digestion, & enfin d'un esprit libre de tout autre soin.

Mais & pour apprendre aisément ce que nous avons écrit, & pour bien retenir ce que nous avons seulement médité, je ne fais rien de meilleur que la division, & qu'une composition exacte, après néamoins une grande habitude, qui est sans contredit un moyen encore plus sûr. Quiconque en éfet saura bien diviser son discours, ne pourra jamais se tromper dans l'arangement des questions, mais même pour la maniere de les traiter, laquelle consiste à dire en premier lieu, ce qu'il faut dire ; puis en second lieu, puis en troisieme, & ainsi du reste. Et toutes les parties qui composent un discours ont une tele union entre elles que vous ne pouvez ni en rien ôter, ni y rien ajouter, sans que vous vous

en aperceviez aussi-tôt. Ne dit-on pas que Scévola ayant perdu une partie au jeu de *cailloux* (a), & ensuite étant parti pour aler à la campagne, il se rapela durant tout le chemin toute la disposition du jeu, & se la remit si bien, qu'étant revenu trouver celui avec qui il avoit joué, il lui reedit de mémoire toutes les différentes marches des pieces, tous les coups, au grand étonnement de celui-ci, qui demeura d'acord que tout s'étoit passé come il le disoit. Si donc l'ordre a tant de force, quand même il est l'effet de la volonté d'autrui autant que de la nôtre, que ne pourra-t-il pas dans une piece d'éloquence, où nous sommes les maîtres de le faire tel qu'il nous plait ?

Une composition exacte peut aussi beaucoup. Car les choses qui sont bien écrites, guident la mémoire par leur enchaînement. Come les vers s'apprenent plus facilement que la prose, de même on apprend mieux la prose, lorsqu'elle est bien liée, bien coulante, que lorsqu'elle est découfue & négligée. Delà vient que des endroits qui semblent même être dits

(a) Il y a dans le texte, *in lusu duodecim scruporum*. C'étoit un jeu auquel ils jouoient avec de petites pierres plates, & qui étoit assez semblable à notre jeu de dames, mais pourtant plus difficile.

sur-le-champ , se répètent fort bien mot pour mot ; & ma mémoire , toute médiocre qu'elle est , en venoit à bout , lorsque dans le temps que je parlois en public , il survenoit quelque personne de considération , & que pour lui faire honneur , j'étois obligé de reprendre les choses d'un peu plus haut. Je n'impose point au lecteur ; plusieurs l'ont vu , ils peuvent encore le témoigner.

Cependant le grand art pour la mémoire , & le vrai secret , si on me le demande , c'est le travail & l'exercice. Beaucoup apprendre , beaucoup méditer , & tous les jours s'il est possible ; voilà ce qui fait incomparablement plus que tout le reste. Rien n'augmente , & ne se fortifie tant par le soin ; rien ne diminue , & ne s'affoiblit tant aussi par la négligence. C'est pourquoi , come j'ai déjà dit , qu'on acoutume de bone heure les enfants à apprendre une infinité de choses par cœur. Et à quelque âge que ce soit , quiconque voudra cultiver sa mémoire , doit se résoudre à dévorer le dégoût & la peine de repasser sans cesse ce qu'il a lu , ce qu'il a écrit. Car il en est come des viandes qu'il faut mâcher & remâcher pour en rendre la digestion plus aisée.

Ce travail pourra néanmoins devenir plus léger, si l'on ne se propose d'abord qu'une tâche médiocre, & que l'on choisisse même quelque chose qui plaise à l'esprit. Ensuite on entreprendra un peu davantage, en ajoutant chaque jour quelques vers, ou quelques lignes, afin de nous dérober à nous-mêmes le sentiment de la peine, par un progrès imperceptible ; jusqu'à ce que l'habitude nous ait rendus capables des plus grands efforts. On comencera par des poésies, puis on viendra à quelques endroits tirés de nos orateurs, & enfin on s'essaiera sur d'autres qui sont moins liés, moins nombreux, & par-là plus éloignés du stile oratoire, tels que sont les écrits des jurisconsultes. Car plus les choses qui servent à nous exercer sont difficiles, plus celles en vue desquelles nous nous exerçons deviennent aisées. C'est ainsi que les athlètes, pour apesantir leurs mains, les acoutument à tenir de grosses masses de plomb dont le poids les tire en bas, quoique dans le combat ils ne doivent pas faire usage de ces masses de plomb, mais de leurs seuls bras.

Je dois avertir aussi d'une chose que l'expérience nous fait remarquer tous les jours ; c'est que chez les personnes qui

n'ont pas l'esprit extrêmement vif, les idées les plus fraîches ne font pas celles qui se retiennent le mieux. Il est étonnant & je n'en fais pas bien la raison, combien une nuit d'intervale affermit ces mêmes idées ; soit que la mémoire se repose durant ce temps, & que de la presser, de la fatiguer, cela retarde son opération ; soit qu'elle acquiere un degré de maturité & de perfection qui lui manquoit ; soit enfin qu'elle consiste pour la plus grande partie dans la réminiscence. Quoiqu'il en soit, ces idées qui nous avoient suivis d'abord, se trouvent arangées, & se présentent d'elles-mêmes le lendemain : de sorte que le temps fortifie la mémoire en cete occasion, come il engendre l'oubli en d'autres.

Ceux au-contraire qui ont l'esprit fort vif, aprenent aisément, mais d'ordinaire ils oublient de même. Vous diriez que leur mémoire contente de les avoir servis sur-le-champ, se tient quite envers eux, & come si elle ne leur devoit rien davantage, elle prend son congé & les abandonne. Après tout, il n'est pas surprenant que ce qui nous a le plus coûté à apprendre, & qui n'est entré qu'à force dans notre esprit, s'y imprime aussi plus avant, & y demeure plus long-temps.

Cete diversité d'esprits done lieu à une question, savoir, si un orateur qui a à parler en public, doit apprendre mot pour mot ce qu'il a écrit, ou s'il suffit qu'il possède la substance & l'ordre des choses. C'est ce qu'il n'est certainement pas possible de décider par une réponse générale. Car si j'ai la mémoire assez bone pour cela, & que le temps ne me manque pas, je veux que rien ne m'échappe de ce que j'aurai écrit, pas même une syllabe : autrement il seroit inutile d'écrire. Et ce qu'il faut particulièrement gagner sur nous dès nos jeunes ans, c'est de tellement assujétir notre mémoire par le moyen de l'exercice, qu'elle ne suive point la peine, & que nous ne contractions pas la malheureuse habitude d'écouter une certaine paresse, qui fait que l'on se contente de savoir les choses à demi.

Ainsi je ne puis souffrir ni que l'on ait besoin de soufleur, ni que l'on regarde dans son papier en récitant. C'est une mauvaise coutume qui autorise la négligence, étant naturel qu'on s'imagine savoir suffisamment son discours, quand on compte pour rien de manquer. Et come cependant on ne le fait pas, il arive que l'action en souffre. Ce n'est plus ce feu, cete rapidité que l'auditeur attend. On

hésite, on cherche ; il semble que l'orateur étudie sa piece au-lieu de la réciter, & les choses les mieux écrites perdent toute leur grâce, par cete raison-là même qu'en les cherchant, on done trop à conoître qu'elles sont écrites.

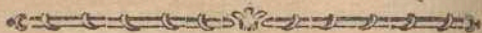
Au contraire une mémoire qui ne chancelle point, passe pour vivacité, pour présence d'esprit. Il semble qu'un orateur parle sur-le champ, quand il est bien maître de ce qu'il dit ; & son plaidoyer, quelque médité qu'il soit, acquiert un air de facilité qui est infiniment avantageux & à l'avocat & à sa cause. Car quand un juge peut croire qu'un discours, loin d'être fait pour le surprendre, n'est nulement étudié, il l'admire davantage, & s'en défie moins. Cela est si vrai, qu'une des principales atentions que l'orateur doit avoir, c'est de prononcer de maniere que son discours ne paroisse pas avoir rien de médité, s'énonçant même en certains endroits, come si les choses qu'il dit n'avoient point de liaison, bien qu'en éfet elles en ayent ; & quelquefois faisant semblant de chercher ce qu'il fait le mieux, ce qu'il a le plus présent à l'esprit. Il n'y a donc persone qui ne voie qu'il est mieux d'apprendre par cœur mot pour mot, ce que l'on doit réciter.

Mais si la mémoire se refuse absolument, ou que le temps nous manque, il est inutile de se rendre esclave des mots, dont le moindre qui viendrait à nous échaper, nous feroit ou hésiter désagréablement, ou même demeurer tout court. Il sera beaucoup plus sûr de bien méditer son sujet, de s'en remplir l'esprit, & de se réserver la liberté de s'enoncer come on pourra. Car on ne perd point sans peine le mot dont on avoit fait choix, & il n'est pas aisé d'en mettre un autre à la place, pendant qu'on ne songe qu'à trouver celui que l'on a écrit. Encore même ce remede n'est-il pas fort bon pour les personnes qui ont peu de mémoire, à moins qu'elles ne se soient fait quelque habitude de parler sur-le-champ. Que si un orateur n'a pas plus de ressource d'un côté que de l'autre, le meilleur conseil que je puisse lui donner, c'est de renoncer aux fonctions du bareau, & s'il a quelque talent pour les lettres, de l'employer plutôt à écrire. Mais un naturel ingrat & disgracié jusqu'à ce point, est une chose fort rare.

Au-reste si l'on veut une preuve sensible de ce que peut la mémoire, quand la nature & le soin concourent à sa perfection, il ne faut que se souvenir de

Thémistocle qui aprit la langue Persane en moins d'un an ; ou de Mithridate qui parloit vingt-deux langues ; autant qu'il y avoit de nations soumises à son empire ; ou de Crassus, ce riche Romain, qui possédoit si bien les cinq dialectes de la langue Greque, qu'étant Préteur en Asie, & obligé par sa charge de recevoir les plaintes d'une infinité de gens, il répondoit à tous dans leur propre idiome ; ou de Cyrus, dont on raconte comme une chose constante, qu'il savoit les noms de tous ses soldats. On dit aussi que Théodecte récitoit autant de vers qu'on lui en vouloit dire, après les avoir entendus seulement une fois. Et l'on m'a assuré qu'il y avoit encore à présent des personnes, qui faisoient la même chose ; mais il ne m'est jamais arivé d'en être témoin. Il le faut croire pourtant, quand ce ne seroit que par la raison, que qui le croira, pourra aussi espérer de s'en rendre capable.





CHAPITRE III.

De la prononciation.

LA prononciation s'apele aussi communément action. Mais il me semble que le premier nom se prend de la voix, & que le second est tiré du geste. Car Cicéron en parlant de l'action, l'apele tantôt une espece de langage, & tantôt une certaine éloquence du corps. Cependant il lui done deux parties, qui sont les mêmes que celles de la prononciation, à savoir la voix, & le mouvement du corps. Ainsi on peut user indifféramment de l'une ou de l'autre apellation.

Quant à la chose même on peut dire qu'elle est d'une force merveilleuse dans le discours. Car il n'importe pas tant que ce que nous avons ou écrit, ou médité soit bien, qu'il importe de le bien prononcer, parce qu'il ne fait impression sur l'esprit de l'auditeur, que selon qu'il l'entend. C'est pourquoi de toutes les preuves que l'orateur tire de son propre fond, il n'y en a pas une, si forte qu'elle soit, qui ne paroisse foible, si elle n'est soutenue d'un certain ton afirmatif. Et c'est une nécessité que les sentiments & les

passions languissent, si la voix, le visage, & tout l'extérieur de celui qui parle, ne les embrasse, pour ainsi dire. Encore avec cela serons-nous bien heureux, si ce feu, cete ardeur passe jusqu'aux juges: bien-loin qu'ils soient émus, quand nous demeurerons froids, & qu'ils se défendent de l'assoupissement, où notre nonchalance les doit jeter.

Que la prononciation ait des charmes si puissants, nous en avons une preuve, même dans les comédiens, qui ajoutent tant de grâces aux pieces les plus excellentes, que nous aimons encore mieux les entendre réciter ces pieces, que d'en faire nous-mêmes la lecture; & qui savent attirer de l'attention aux plus mauvaises, & à des riens; en sorte que telle piece à qui nous ne daignerions pas donner place dans nos bibliothèques, souvent ne laisse pas de réussir sur le Théâtre. Que si en des sujets que nous regardons come de pures fictions, l'action peut nous intéresser au point de nous causer du trouble & de l'inquiétude, de nous tirer les larmes des yeux, ou de nous enflamer de passion, que ne doit-elle point faire en des choses qui non-seulement sont réeles & vraies, mais auxquelles nous ajoutons foi?

Pour moi, je ne fais pas difficulté d'avancer qu'un discours médiocre, qui sera soutenu de toutes les forces, de tous les agréments de l'action, fera plus d'effet que le plus beau discours, qui en seroit dénué. Aussi Démosthène interrogé quelle étoit la premiere partie de l'orateur, répondit que c'étoit la prononciation; & come on lui demandoit quelle étoit la seconde & la troisieme, il répondit toujours, la prononciation, jusqu'à ce qu'on eût cessé de le questionner; donnant, ce semble, à entendre que selon lui ce n'étoit pas seulement la partie la plus considérable, mais que c'étoit tout. C'est pour cela que s'étant mis sous la conduite du fameux comédien Andronicus, pour apprendre à bien prononcer, il profita si bien à son école, qu'un jour que les Rhodiens admiroient son oraison pour Ctésiphon, Eschine qui la leur récitoit, eut raison de leur dire, *Que seroit-ce donc, si vous l'aviez entendu?*

Cicéron croit aussi que l'action est ce qui domine particulièrement dans les personnes qui parlent en public; que c'est par elle que Lentulus a été si estimé, plutôt que par son éloquence; par elle que C. Gracchus en déplorant la mort de son frere, fit verser des larmes au peu-

ple Romain ; par elle qu'Antonius & Crassus eurent de si grands succès , mais sur-tout Hortensius. Et ce qui me le persuade à l'égard de celui-ci , c'est que ses écrits ne répondent pas tout-à-fait à sa haute réputation ; bien qu'on l'ait regardé long-temps come le premier orateur de son siècle , qu'ensuite il ait été le rival de Cicéron , & que sur la fin de ses jours il ait du-moins occupé le second rang. Ainsi il faut bien qu'il y ait eu dans sa maniere de prononcer , des charmes que nous ne trouvons point dans la lecture de ses ouvrages. Supposé en effet , come on n'en peut douter , que les mots ayent une force considérable par eux-mêmes , que la voix ait aussi une vertu particuliere qu'elle communique aux choses , & qu'il y ait pareillement dans le geste & dans les mouvements du corps une certaine expression , ne faut-il pas convenir que quand tout cela conspire ensemble , il doit s'en former quelque chose d'admirable & de parfait ?

Cependant vous voyez des gens qui s'imaginent qu'une action , où il n'entre point d'art , & tele que l'impétuosité naturelle d'un orateur la peut produire , est plus forte , plus mâle , & la seule qui convienne à un home. Mais ces gens

sont d'ordinaire ceux-là mêmes, qui voudroient banir de l'éloquence tout soin, tout art, toute élégance, enfin tout ce qui s'aquiert par l'aplication & par l'étude, traitant tout cela d'affectation; ou c'en sont d'autres qui par une manière de parler barbare, & par une prononciation encore plus grossière, affectent de ressembler aux anciens, come fesoit L. Cotta au raport de Cicéron. Qu'ils jouissent à la bone heure des avantages d'un sentiment si comode, eux qui croient qu'il ne faut qu'être né home pour être orateur; & qu'ils excusent la peine que nous prenons ici nous autres, qui ne croyons pas qu'on puisse rien faire d'excélent, qu'autant que l'on cultive les dispositions natureles.

Je conviendrai pourtant volontiers qu'il faut avant tout, que la nature nous favorise de ses dons. Car certainement il est impossible qu'un orateur prononce bien s'il n'a ni mémoire pour retenir ce qu'il écrit, ni facilité pour parler sur-le-champ quand il en sera besoin; ou s'il a dans la conformation de la bouche & de la langue, des obstacles insurmontables. Le corps peut aussi être contrefait & disgracié à tel point, qu'il n'y ait pas moyen d'y remédier. La voix enfin si elle n'est avan-

tageuse, ne fera jamais une bele prononciation. Car si nous l'avons bone & ferme, nous la manierons come nous voudrons; au-lieu que foible & mauvaise, elle nous interdira bien des choses, come d'élever le ton, & de faire des exclamations à propos: en même temps elle nous forcera à d'autres, come, à prendre un ton plus bas qu'il ne faut, à faire de fausses inflexions, & à soulager l'éfort de nos poumons par un fausset désagréable. Mais nous supposons ici un orateur, qui a tout ce qui est nécessaire pour profiter de nos enseignements.

Or l'action étant composée, come j'ai dit, de deux parties, qui sont la voix & le geste, dont l'une frappe l'oreille, & l'autre les yeux, deux sens par lesquels nous faisons passer les sentiments & les passions dans l'ame des juges; il s'ensuit qu'il nous faut en premier lieu traiter de la voix, d'autant plus que le geste s'y rapporte naturellement, & doit s'y conformer. Il y a deux choses à observer touchant la voix; savoir, sa nature & son usage. On juge de la nature de la voix par sa quantité & sa qualité. Sa quantité est fort simple; car on peut dire en général que la voix est grande

ou petite. Mais entre ces deux extrémités, il y a plusieurs especes mitoyenes, & plusieurs degrés depuis le plus bas jusqu'au plus haut, & de même en descendant. Sa qualité est plus diverse. Car la voix est nete ou embarrassée, pleine, moëlleuse, ou foible & grêle ; douce ou rude ; retrécie, s'il faut ainsi dire, ou étendue ; dure ou flexible ; claire, argentine, ou sourde & étouffée. Les intervalles de la respiration sont aussi plus longs & plus courts.

De dire maintenant comment & pourquoi tout cela arive, c'est ce qui n'est nullement nécessaire à mon sujet. Ainsi je n'en rechercherai point la cause ; si c'est la différence des organes, où se reçoit cete portion d'air qui sert à former la voix, ou bien la différence des conduits par lesquels elle sort, come par des tuyaux d'orgue ; ou si c'est une qualité qui lui soit propre, ou enfin si elle se diversifie selon que la poitrine, les poumons & même la tête font plus ou moins d'effort. En éfet, il faut que toutes ces choses concourent ensemble, & de plus, que la langue & la bouche y ajoutent une certaine douceur, come aussi le nez, par où sort encore une partie de la voix. En un mot il faut que
de

de cet assemblage il résulte un son aimable, qui n'ait rien de grandeur, rien de rude.

L'usage que l'on peut faire de la voix est encore plus divers. Car outre les trois sortes de sons que l'on distingue ordinairement, le grave, l'aigu, & le mixte qui est composé de l'un & de l'autre, & qui sert pour les inflexions, nous avons besoin de plusieurs tons, les uns plus forts, les autres plus doux; les uns plus élevés, les autres plus bas, come aussi de mesures tantôt plus lentes, & tantôt plus vîtes. Mais entre ces différences-là même, il y en a une infinité d'autres moins sensibles, qui tiennent le milieu : & come le visage, bien qu'il soit composé de peu de parties, se diversifie pourtant à l'infini; de même la voix, quoiqu'elle ait peu d'especes qui se puissent nomer, ne laisse pas de se partager en tant de modifications, que chaque personne a la siene propre, & tellement remarquable, que l'oreille la distingue aussi aisément, que les yeux distinguent les traits du visage.

Or il en est de la voix come de tous les autres avantages naturels, je veux dire que le soin l'entretient, la fortifie, & que faute d'exercice elle diminue, elle se perd. Mais ce soin n'est pas le même

pour un orateur, que pour un musicien ; toutefois il y a plusieurs choses qui sont communes à l'un & à l'autre, come en premier lieu, la force du corps, afin d'avoir une voix mâle, & non pas grêle, ni délicate ou trop claire, qui est proprement une voix d'eunuque, ou de femme, ou de malade. A quoi la promenade, l'usage du bain, la continence, & une nourriture légère, ou pour mieux dire, une grande frugalité peuvent beaucoup contribuer. Secondement, un gosier bien disposé, c'est-à-dire, net, flexible & coulant ; sans quoi la voix se rompt, ou s'étouffe, ou sort come par éclat ; car come une flûte du même vent rend un son, quand vous en bouchiez les trous, un autre quand vous ne les bouchiez pas, un autre quand elle n'est point bien nete, un autre encore quand elle est cassée ; de même le gosier communique à la voix sa propre disposition. Enflé il l'étrangle, épais il l'obscurcit, maigre il l'écorche, inégal il la coupe, semblable à ces orgues qui sont en désordre.

Tout corps qui se trouve directement opposé à la voix, en rompt aussi l'effort. Il en est come de ces petites veines d'eau, qui à la rencontre de la moindre pierre,

sont forcées d'intérompre leur cours. Car encore que bientôt après elles le reprennent, & que leurs eaux se réunissent, nous voyons néanmoins qu'il se fait un vide immédiatement au-dessous de l'endroit, où elles ont trouvé de la résistance.

C'est encore un défaut que d'avoir la bouche trop humide, come c'en est un de l'avoir trop sèche. Le premier embarrasse la voix, & le second l'éteint absolument. Il est inutile de dire que tout exercice violent est contraire à la voix; étant certain que le corps, quand il est outré de fatigue, s'en ressent non seulement sur-le-champ, mais encore dans la suite.

Mais come les orateurs & les musiciens sont également obligés de cultiver leur voix, par la raison que c'est le soin qui maintient tout en vigueur, aussi diffèrent-ils dans la maniere. Car il n'est guere possible qu'un home public, qui a tant d'occupations, tant de devoirs à remplir, done tous les jours un certain temps à la promenade, ni qu'il ait le loisir d'étudier tous ses tons depuis le plus bas jusqu'au plus haut, ni qu'il s'épargne dans l'exercice de ses fonctions, ayant souvent plus d'une cause à plaider.

Il ne doit pas non plus observer le même régime pour la nourriture, parce qu'il n'a pas tant besoin d'une voix tendre & délicate, que d'une voix forte, & qui résiste.

En éfet, dans un musicien tous les sons, même les plus hauts, sont adoucis par le chant ; au-lieu que nous autres orateurs, nous sommes souvent obligés de parler avec violence, avec chaleur ; qu'il nous faut passer les nuits sur nos livres, avaler la fumée de nos lampes, & le jour avoir sur le corps nos habits tout trempés de sueur. N'acoutumons donc point notre voix à des délicatesses qui la puissent amolir : ne lui laissons point contracter des habitudes, dont nous soyons obligés de nous défaire. Exerçons-la, mais conformément à l'usage que nous en devons faire ; ne souffrons point qu'elle se perde ou s'afoiblisse dans un indigne repos : fortifions-la au-contraire par l'exercice & le travail, à quoi il n'y a point de difficulté qui ne cède.

Ce que l'on peut faire de mieux, c'est, à mon avis, d'apprendre des endroits choisis & propres pour la prononciation ; car en déclamant sur-le-champ, & sans être préparé, l'attention qu'il faut avoir à prendre les tons qui conviennent, est

un obstacle aux mouvements que demandent les choses mêmes. Or j'entends par endroits choisis, des endroits extrêmement variés, qui demandent & des clameurs & de la contention, & un ton libre & familier, & des inflexions ; afin que nous puissions nous exercer sur tout cela en même temps. Voilà ce qu'il faut réciter. Autrement cete voix si délicate, si choisie ne soutiendra pas une forte épreuve. De même que ces corps d'athletes qui sont acoutumés aux exercices de leur Palestre, & à être frotés d'huile, quelque robustes qu'ils nous paroissent, s'il leur falloit effuyer les fatigues de la guerre, faire de longues marches, porter des fascines, être toute une nuit en sentinele, vous les verriez bientôt découragés, soupirer après leurs onctions & leurs sueurs acoutumées.

Quant à ces précautions, d'éviter le Soleil, le vent, le brouillard, l'humidité, la sécheresse, qui pourroit souffrir que dans un ouvrage come celui-ci, je les conseillasse à l'orateur ? Quoi donc ! si par aventure il est obligé de parler dans un lieu découvert, par un temps ou froid, ou chaud, ou humide, ou venteux, faudra-t-il qu'il se condane au silence & qu'il abandone lâchement ses clients ?

Car pour ces avis que quelques-uns donnent, de ne pas risquer de parler en public, quand on sort de table, qu'on s'est gorgé de viandes, ou que l'on est pris de vin ; je les crois fort inutiles, parce qu'il n'y a point d'homme à qui cela arrive, s'il n'a perdu le sens.

Mais une chose qui est recommandée généralement & avec raison, c'est de ménager extrêmement la voix des enfants, dans le temps qu'ils comencent à passer de l'enfance à l'adolescence ; parce qu'alors ils l'ont naturellement empêchée. Ce qui vient, selon moi, non de chaleur, come quelques-uns ont cru (car il est un âge où le sang est encore plus chaud,) mais plutôt d'humidité. C'est en éfet ce qui domine en eux. Delà vient que les narines leur enflent, que leur estomac s'étend, que tout se dilate, tout pousse, s'il faut ainsi-dire, à cet âge ; & par cete raison aussi tout est plus tendre, & plus aisé à blesser.

Pour revenir à mon sujet, quand nous aurons la voix bien affermie, la meilleure maniere de l'exercer, sera celle qui aura le plus de raport à nos fonctions, je veux dire, de déclamer tous les jours quelque chose, come nous ferions au baireau. Par-là non-seulement la voix &

les poumons se fortifient, mais le geste se forme en même temps, & le corps s'accoutume à mettre dans ses mouvements la grâce & la convenance que demandent les paroles.

Car la prononciation doit avoir toutes les mêmes qualités, que l'oraison. Et come celle-ci veut être régulière, claire, ornée, convenable, celle-là de même en premier lieu veut être correcte, c'est-à-dire, exempte de défauts. Et pour cela il faut avoir un parler léger, facile, net, doux & poli, j'entends qui n'ait rien d'étranger, ni de rustique. Car ce n'est pas sans raison que l'on demande d'un homme qui parle mal, s'il est Grec ou barbare; les personnes se faisant connoître à leur manière de parler, come une pièce de monnaie au son qu'elle rend. De-là naîtra ce qu'Ennius loue tant en Céthégus, quand il dit qu'il avoit un parler charmant, qui est tout le contraire de ce que Cicéron blâme en quelques orateurs, qui aboient, dit-il, au lieu de plaider. Car on peut avoir un parler désagréable & vicieux en bien des manières, come je l'ai remarqué quelque part dans mon premier livre, lorsque je travaillois à former le langage des enfants; m'ayant paru que je ne pou-

vois faire mention de ces vices plus propos, que dans l'âge où il est plus aisé de les corriger.

Il faut donc premièrement que la voix parte d'un organe qui soit sain, s'il est permis de s'exprimer ainsi, je veux dire, qui n'ait aucun des défauts dont j'ai parlé ci-dessus. En second lieu, qu'elle ne soit ni sourde, ni grossière, ni effrayante, ni dure, ni roide, ni fautive, ni épaisse, ni trop déliée, ni mal articulée, ni aigre, ni foible, ni mole ou effeminée. Troisièmement, que la respiration soit libre & aisée, que les intervalles en soient raisonnablement longs, & qu'elle puisse continuer de même un temps considérable.

Il ne suffit pas que la prononciation soit correcte, il faut qu'elle soit claire; à quoi deux choses contribueront. La première, c'est de bien articuler tous les mots; car souvent on mange les uns, & l'on ne fait que glisser sur les autres; plusieurs même ne prononçant pas les dernières syllabes, pendant qu'ils se plaisent à appuyer sur les premières. Mais comme il est nécessaire de faire sonner chaque mot, aussi rien n'est plus désagréable que d'appeler toutes les lettres, comme si on les comptoit les unes après les

autres : d'autant plus que fort souvent les voyelles souffrent élision, & qu'il y a des consonnes, qui suivies d'une voyelle perdent leur propre son (a). J'ai déjà donné des exemples de l'un & de l'autre. De plus, il faut éviter le concours de certaines lettres qui ont une prononciation rude & difficile ; ce qui fait qu'on les change en d'autres (b), come j'ai dit ailleurs. C'est pourquoi on louoit particulièrement Catulus, de ce qu'il savoit choisir des locutions infiniment douces, & aisées à prononcer.

La seconde chose, c'est de bien distinguer toutes les parties de l'oraison, enforte que celui qui parle, done à chacune tout ce qui lui appartient, commençant & finissant précisément où il faut. On doit observer aussi quand il faut soutenir, ou pour mieux dire, suspendre le sens, & quand il faut le terminer. Par exemple, dans ces vers :

*Je chante les combats, & passe aux champs de
Mars,*

*En faveur du Troyen, qui par mille hazards,
Généreux fugitif aborda l'Aufonie,
Et vainqueur éleva les murs de Lavinie. (c)*

En faveur du Troyen il faut soutenir,

(a) *Multum ille & terris.*

(b) *Pellexit, collegit.*

(c) *En. l. 1. de la traduction de M. de Segrais.*

parce que ces mots se raportent à ce qui suit, *Qui par mille hazards* ; il faut soutenir encore , & par la même raison, *Généreux fugitif*, le sens est encore suspendu. *Et vainqueur éleva*, autre suspension. *Les murs de Lavinie*, ici finit le premier sens ; il faut donc le distinguer de celui qui va suivre. Or ces distinctions se font par le moyen des pauses , qui sont plus ou moins longues , suivant qu'elles terminent le sens, ou le discours. Ainsi après la distinction du premier sens qui finit avec ce vers :

Et vainqueur éleva les murs de Lavinie.

je reprendrai mon haleine , & je passerai incontinent au sens qui suit. Mais quand je serai parvenu à la fin de ces deux vers :

*Par qui la gloire d'Albe est encore brillante ;
Le Tybre redoutable , & Rome triomphante.*

alors je rabaisserai ma voix , & je me reposerai , pour ensuite recommencer tout de nouveau.

Quelquefois on s'arrête sans prendre sa respiration , je dis même dans les périodes , come dans celle-ci , *Mais aux yeux du peuple Romain , un home public , un home constitué en dignité , un*

mestre de camp général de la cavalerie, &c. Car ces membres qui sont ainsi coupés renferment un sens ; & come cependant ils ne font qu'une seule période, il faut s'arrêter fort peu à chaque article, pour ne pas interrompre le fil de la période par des pauses trop sensibles. D'autres fois au-contraire on reprend sa respiration, mais si subtilement que l'auditeur ne s'en aperçoit pas ; on la dérobe en quelque façon, parce que si on la reprenoit librement, cela causeroit autant d'obscurité, qu'une distinction vicieuse, & faite mal-à-propos. Or de savoir ainsi distinguer ce que l'on récite, c'est ce que l'on regardera peut-être come une bagatele, & j'y consens, pourvu que l'on m'acorde que c'est pourtant une qualité, sans laquelle nule autre ne peut subsister.

J'apele une prononciation ornée ; celle qui est secondée d'un heureux organe, d'une voix aisée, grande, flexible, ferme, durable, claire, pure, sonore, douce & entrante. Car il y a une sorte de voix qui est faite pour l'oreille, non pas tant par son étendue, que par sa propriété, & qui pour cela se laisse manier come on veut, étant susceptible de tous les sons, depuis le

plus fort jusqu'au plus doux, depuis le plus haut jusqu'au plus bas ; semblables à un instrument monté de toutes ses cordes, qui rend tel son qu'il plaît à la main d'en tirer. Mais ce n'est pas tout. Il faut de plus une grande force de poitrine, & des poumons capables de fournir aux plus longues périodes, & d'y fournir long-temps.

Un ton extrêmement grave, ou extrêmement aigu peut bien convenir à la musique, mais jamais à un discours oratoire ; parce que le premier peu clair & trop plein n'est nullement propre à toucher l'auditeur ; & le second trop délié, & d'une clarté excessive, outre qu'il va au-delà du naturel, ne peut recevoir les diverses inflexions que demande la prononciation, ni même durer long-temps de même force. Car il en est de la voix come des cordes d'un instrument. Plus elle est lâche, plus le son en est grave & plein. Au-contraire plus elle est tendue, plus le son en est mince & aigre. Ainsi trop basse elle n'a point de force, trop haute elle est en danger de rompre sous l'effort. C'est pourquoi les tons moyens sont les plus convenables, parce qu'il est aisé de les élever & de les pousser, ou de les adoucir & de les rabatre suivant le besoin.

En éfet, pour bien prononcer, il faut premièrement de l'égalité, fans quoi on ne fera que sautiller. Les temps, les mesures, les longues & les breves, les tons graves & les aigus, l'élévation de la voix, & le rabaisfement, tout fera confondu; & n'y ayant ni ordre, ni proportion dans toutes ces choses, qui font come les pieds du discours, loin de cheminer avec grâce, le discours paroîtra come boiteux & estropié.

Il faut auffi de la variété, & c'est en quoi confifte toute la prononciation. Quelqu'un pourra croire que ces deux qualités font incompatibles. Mais il se trompe. Car l'une a pour fon contraire l'inégalité; & le contraire de l'autre est une ennuyeuse uniformité, qui fait que les choses semblent avoir toujours le même air, & nous présenter continuélement le même aspect.

Mais outre que le fecret de varier la prononciation est une source d'agrément, & qu'il produit à chaque moment un renouvellement d'attention dans l'auditeur, il foulage encore celui qui parle, en aportant du changement à fa peine: de la même maniere que le corps se délasse en changeant de posture, & que pour cela nous fomes tantôt debout, tantôt

assis, & tantôt penchés, que quelquefois aussi nous nous promenons ; la même attitude étant insupportable quand elle est continuée long-temps. Cependant un point qui est encore plus important, plus difficile, & dont je traiterai ci-après c'est de conformer notre voix à la nature des choses que nous disons, & à la situation présente de notre esprit, afin que l'un & l'autre s'accordent ensemble.

Ayons donc grand soin d'éviter ce que les Grecs appellent Monotonie, qui consiste à prononcer tout un discours comme d'une haleine, & sur un même ton. Non-seulement ne plaidons pas toujours avec clameur, ce qui est d'un insensé, d'un furieux ; ni d'un ton de conversation, ce qui est froid & languissant ; ni à voix basse & come en bourdonnant, ce qui ôte à l'action toute sa vivacité, tout son feu : mais prononçons de manière, qu'un même endroit, un même mouvement soit mêlé de certaines inflexions délicates, selon que le demande ou la dignité des paroles, ou la beauté des pensées, ou le commencement d'une période, ou la chute de cette même période, ou enfin le passage d'une chose à une autre. Imitons ces anciens peintres, qui bien qu'ils ne se servissent que

d'une seule couleur, ne laissoient pas de doner plus de relief à certaines parties de leur tableau, à d'autres moins; sans quoi ils n'eussent pas même doné à chacune ses justes proportions.

En éfet, remettons-nous devant les yeux le comencement de cete bele oraison de Cicéron pour Milon. Qui ne voit que presqu'à chaque mot, du-moins à chaque sens, quoique dans la même période, il faut changer de ton, & en quelque façon de visage? Quoique j'appréhende, Messieurs, qu'il ne vous paroisse honteux de marquer de la crainte, en vous parlant pour l'home du monde le plus courageux, & qu'il n'y ait nule bien-séance à moi, pendant que Milon tremble bien plus pour la République que pour lui-même, de ne pouvoir aporter une pareille grandeur d'ame à la défense de sa cause; je vous avouerai pourtant que le spectacle nouveau qui acompagne ce nouveau jugement, épouvante mes yeux, qui de quelque côté qu'ils se tournent, ne retrouvent plus ici l'usage ordinaire du bareau, ni la forme acoutumée de vos jugements.

Voilà des paroles qui dans le dessein même de l'orateur, sont modestes & timides. Car c'est un exorde, & l'exorde d'un home qui étoit véritablement

embarassé. Cependant n'est-il pas vrai qu'en prononçant ces mots *pour l'homme du monde le plus courageux*, Cicéron a bien autrement appuyé, qu'en disant ceux-ci, *quoique j'appréhende, Messieurs; ou ceux-ci, qu'il ne vous paroisse honteux*; ou ceux-ci encore, *de remarquer la crainte*. Maintenant au second membre, & en reprenant haleine, n'a-t-il pas dû hauffer le ton par un certain effort qui est naturel, & qui fait que l'on s'ehardit, que l'on se met en train; & aussi pour marquer la fermeté de Milon: *Et qu'il n'y ait nule bienséance à moi, pendant que Milon tremble bien plus pour la République, que pour lui-même.*

Ensuite il prend un ton de plainte & de mécontentement contre sa propre personne, *De ne pouvoir apporter une pareille grandeur d'ame à la défense de sa cause*; ce qu'il ajoute est un reproche qu'il fait aux juges, & il a dû par conséquent le faire sentir; *J'avouerai pourtant que le spectacle nouveau qui acompagne ce nouveau jugement, épouvante mes yeux.* Le voici maintenant qui parle avec assurance, & qui vogue, come on dit, à pleines voiles, *Qui de quelque côté qu'ils se tournent, ne retrouvent plus l'usage ordinaire du bareau, ni la forme acou-*

tumée de vos jugements. Dans la suite il se donne plus cariere ; Car votre audience n'est point environée d'une foule de peuple , come à l'ordinaire , &c.

J'ai voulu faire cete observation, pour montrer que non-seulement dans les différentes parties d'un discours, ou dans les membres d'une période, mais même dans chaque article, la prononciation doit être variée ; sans quoi il n'est pas même possible de marquer la différence du plus & du moins.

Mais ne poussons jamais notre voix au-delà de ses forces. Car outre que cela pourroit entièrement la suffoquer, forcée elle devient moins claire ; souvent même elle succombe & dégénere en un certain glapissement, que les Grecs apelent du même nom (*κλωμός*) que le chant de ces jeunes coqs, qui veulent chanter avant que d'en avoir la force. Ne confondons point non plus ce que nous disons, par une certaine volubilité fongueuse, qui ne conoît ni pause, ni distinction de sens ; qui ne laisse point à l'auditeur le temps d'être touché, & qui quelquefois dévore plutôt les mots, qu'elle ne les prononce. Ne donons point non plus dans une autre extrémité, je veux dire, une trop grande lenteur, qui découvre la pei-

ne que nous avons à trouver ce que nous voulons dire, & fait bâiller ceux qui nous entendent. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que pendant ce temps-là l'eau (a) s'écoule, & l'audience finit. En évitant ces deux excès, la prononciation fera come elle doit être, aisée, rapide même sans précipitation, & modérée sans lenteur.

Quant à la respiration, il ne faut pas qu'elle soit ni si fréquemment réitérée que le sens de l'oraison en soit coupé; ni si rare aussi que l'orateur paroisse essoufflé, & poussé à bout. Car un tel épuisement se fait apercevoir d'une manière désagréable; & quand ensuite l'orateur reprend son haleine, il est come ces plongeurs qui ont été long-temps sous l'eau; il la reprend difficilement, longuement, & à contretemps, parce qu'il le fait, non par un mouvement de sa volonté, mais par nécessité. C'est pourquoi lorsqu'il aura une longue période à prononcer, qu'il s'y dispose en prenant haleine auparavant: pourvu néanmoins que cela se fasse sans beaucoup s'arrêter, sans faire éclater aucun bruit, & sans aucune démonstration. Aux au-

(a) Le temps de l'audience étoit réglé par des horloges d'eau, *clepsydrae*, & c'est ce qu'ils apeloient, *dicere ad clepsydrum*.

tres endroits il pourra respirer librement entre les liaisons du discours.

Mais s'il m'en croit, il travaillera à se faire une respiration qui soit de durée. Démosthène pour y parvenir, avoit coutume de réciter d'une haleine, & en montant, le plus de vers qu'il pouvoit. Le même orateur, afin de prononcer plus librement, plus corectement toute sorte de mots, récitoit chez lui ses pieces en roulant de petits cailloux dans sa bouche.

Quelquefois la respiration est assez longue, assez pleine ; mais peu ferme & tremblante ; come ces corps que vous diriez être fort sains à les voir, & qui ne peuvent se soutenir, parce que les nerfs sont ataqués. Il y en a qui en reprenant leur haleine, tirent l'air à eux par les ouvertures des dents, avec un sifflement très désagréable. D'autres qui haletant sans cesse, & poussant de profonds soupirs, sont come ces bêtes de somme qui succombent sous le faix ; ce qu'ils affectent même pour faire croire qu'ils sont acablés d'une foule de pensées, & que leur bouche ne sauroit suffire au torrent de leur éloquence. D'autres enfin, que l'on voit luter, pour ainsi dire, contre les mots, tant ils ont de

peine à s'énoncer. Que dirai-je maintenant de ceux qui toussent & crachent à tout moment ; qui tirent avec éfort une fâle pituite du fond de leur estomac ; qui font patir de l'humidité de leur bouche les personnes qui ont le malheur de se trouver auprès d'eux, ou qui obscurcissent l'air come les chevaux, d'un tourbillon de fumée qui leur sort par les narines. Ce sont autant de vices, non de la prononciation, mais qui sont pourtant causés par la prononciation, & que je puis par conséquent remarquer ici fort à propos.

Mais il n'en est point que je ne supporte plus patiaement, que l'abus qui règne aujourd'hui, & dans les écoles & au bareau, de chanter en prononçant un discours. A quoi je ne fais s'il y a plus d'inutilité que d'indécence. Car qu'y a-t-il de moins convenable à un orateur que de mettre ses paroles en chant, come un comédien sur la scène, ou même come des ivrognes & de jeunes fous dans la chaleur d'un repas ? Et n'est-ce pas bien s'entendre à toucher les cœurs, quand il faut inspirer de la tristesse, de la colere, de l'indignation, ou de la pitié, non-seulement que de s'éloigner de ces sentiments, au lieu d'y porter les

juges ; mais que de violer la sainteté, la majesté du bareau, par une licence (a) digne de ces rhéteurs de Lycie & de Carie, dont parle Cicéron, qui chantent, dit-il, jusques dans leurs épilogues ?

On ne s'en tient pas même à un chant sévère. Quele extravagance ! Car est-il naturel qu'un home, lorsqu'il s'agit, je ne dis pas seulement d'un meurtre, d'un sacrilege, mais d'un compte de tutele, ou de recete, en un mot est-il naturel qu'un home chante en plaidant sa cause quele qu'elle soit ? S'il faut absolument suivre cete coutume, je ne vois pas pour moi, ce qui peut nous empêcher de mêler aux acords de notre voix, le son des flûtes & des instruments, ou même des cymbales qui ont encore plus de conformité avec ce ridicule abus. Cependant nous nous y laissons volontiers entraîner, parce qu'il n'y a persone qui ne trouve agréable ce qu'il chante lui-même, & qu'il est plus aisé de chanter, que de prononcer come il faut.

Quant aux auditeurs, il en est tou-

(a) Il y a dans le texte, *ludorum talarium licentia*. Mais j'ai mieux aimé lire avec un comentateur *Lyciorum & Carum* ; à quoi ce qui suit semble déterminer.

jours qui cherchant le plaisir en tout, par une dépravation de mœurs assez ordinaire, sont charmés d'entendre ici quelque chose qui flatte agréablement leur oreille. Quoi donc, dira-t-on, Cicéron ne témoigne-t-il pas lui-même qu'il y a dans la prononciation un certain chant obscur ; ainsi l'a-pele-t-il. Il est vrai, & cela vient d'un défaut qui est naturel. Aussi vais-je bientôt dire où, & à quel point il faut admettre cete inflexion, cete sorte de chant, si l'on veut, mais de chant obscur, ce que la plupart ne veulent pas comprendre. Car il est temps d'expliquer ce que c'est qu'une prononciation convenable.

Sans doute c'est celle qui fait se conformer aux choses dont on parle. A quoi certainement rien ne contribue tant que les mouvements intérieurs de l'ame ; par la raison que la voix se modifie suivant la détermination de la volonté. Or il y a deux sortes de mouvements, les uns vrais, les autres feints, & purement imités. Les vrais éclatent naturellement. Tels sont les mouvements de douleur, de colere, d'indignation, &c. mais ils ne dépendent point de l'art, & n'ont nullement besoin de préceptes. Ceux au contraire qui ne sont que copiés, dépendent de

l'art, mais la nature ne s'y trouve point. C'est pourquoi quant à ceux-ci, pour les bien exprimer, il faut comencer par les ressentir, par se représenter vivement les choses, & en être touché, come si elles se passioient sous nos yeux. De cete sorte, la voix come interprète de nos sentiments, portera sans peine dans l'esprit des juges la même disposition, qu'elle aura prise dans le fond de notre intérieur; car fidele image de notre ame, elle reçoit toutes les impressions, tous les changements dont notre ame est susceptible elle-même.

Ainsi dans la joie la voix est pleine, simple, légère, & coule gaiment elle-même. Dans le combat elle est fiere & hardie, elle fait éfort de tous ses organes, & ramasse, pour ainsi-dire, toutes ses forces. La colere la rend rude, terrible, impétueuse, & entrecoupée; parce que dans le transport de cete passion, l'air sortant des poumons avec violence, il faut de nécessité que celui qui parle, soit à tout moment hors d'haleine. Veut-on inspirer de l'aversion pour quelqu'un? aussi-tôt la voix s'acomode à cete disposition du cœur, & devient un peu lente, par la raison que c'est un sentiment qui ne tombe d'ordinaire, que dans l'ame

de ceux qui sont inférieurs aux autres.

Mais veut-on flater, confesser la faute, faire satisfaction, prier, supplier ? la voix est douce & soumise. Dans les personnes qui conseillent, qui promettent, qui consolent, elle est grave. Dans celles qui sont retenues par la crainte ou par la pudeur, elle est foible & timide. S'agit-il d'exhorter ? elle est véhémence ; de disputer ? elle est ferme ; de témoigner de la compassion ? elle est tendre & touchante, elle se fait même obscure à dessein. Mais dans les digressions elle roule avec étendue, elle est claire & assurée. Enfin dans les récits & dans le discours familier, elle est unie, tenant un certain milieu entre le ton grave & l'aigu. Ajoutez que dans les grands mouvements elle s'élève, que dans ceux qui sont doux elle s'abaisse, & tantôt plus haut, tantôt plus bas, selon le degré de passion qu'elle doit exprimer. Je dirai dans la suite quel ton il faut donner à chaque endroit en particulier. Mais il me faut auparavant parler du geste, qui lui-même suit naturellement la voix, & obéit à l'ame conjointement avec elle.

Pour voir de quelle importance est le geste, il ne faut que considérer combien de choses il exprime, même indépendamment

clament de la parole. Car non-seulement les mains, mais les moindres signes de tête suffisent pour déclarer notre volonté, & tiennent même dans les muets lieu de langage. Souvent un simple salut se fait entendre, & nous touche sans être accompagné d'un seul mot. Et à la manière dont on voit entrer une personne, à l'air de son visage, on conoît ce qu'elle a dans l'ame; & les animaux, tout animaux qu'ils sont, nous flatent, nous caressent, ou nous menacent; en un mot, nous marquent de la joie, de la tristesse, ou de la colere, par le langage des yeux, & par d'autres mouvements du corps. Et à dire le vrai, il n'est pas étonnant que ces signes, qui après tout sont animés, fassent tant d'impression sur nous; puisque la peinture, ouvrage muet, & qui ne varie point, excite de tels sentiments en nous, qu'elle semble avoir quelquefois plus de force & d'expression, que la parole même.

Au-contre, si le geste & le visage démentent le discours, si nous parlons d'une chose triste avec gaieté, si nous disons oui de l'air dont on dit non, nous faisons perdre à nos paroles non-seulement toute autorité, mais même toute créance. Cete grace si nécessaire

à un orateur vient aussi des mouvements du corps. C'est pourquoi Démosthène avoit coutume de composer son action devant un grand miroir. Tant il étoit persuadé que malgré le défaut de ces images, qui ont toujours quelque chose de gauche par rapport à nous, il ne devoit pourtant se fier qu'à ses yeux de l'effet qu'il vouloit produire.

Or come la tête tient le premier rang entre les parties du corps, aussi le tient-elle dans l'action, contribuant plus qu'aucune autre & à la grace dont j'ai parlé, & aux autres agréments de la prononciation. Ce qu'il faut donc observer, c'est en premier lieu d'avoir toujours la tête droite, & dans une assiette naturelle. Car de la tenir baissée nous donne un air bas : au-contraire de la tenir haute nous donne un air d'orgueil & de suffisance ; de la tenir penchée nous donne un air d'indolence ; & de la tenir roide & immobile sur les épaules, marque je ne fais quoi de féroce.

C'est en second lieu de conformer ses mouvements à la prononciation même, afin qu'elle s'acorde avec le geste, avec la main, avec toute l'action de l'orateur. Car elle doit toujours se tourner du côté du geste, excepté dans les choses qu'il

faut ou refuser, ou rejeter, ou que nous avons en horreur & en exécration. Alors, en même temps que nous repoussons de la main, nous détournons la tête pour marque d'aversion, come en prononçant ce vers,

*Détournez, justes Dieux, ce malheur loin de nous,
ou celui-ci,*

Non, je ne fus jamais digne d'un tel honneur ;

Un signe de tête peut faire entendre bien des choses. Car outre que c'est une maniere d'aquiescer, de refuser, d'affirmer, de nier ; par-là on témoigne encore de la pudeur, de l'incertitude, de l'admiration, de l'indignation ; & cete maniere est comune à tous les homes. Cependant le geste de la tête a toujours été regardé come un défaut, même par ceux qui ont un peu entendu l'art du théâtre. On peut dire même que tout branlement de tête est vicieux, quand il est trop fréquent. D'où l'on peut juger si de la jeter en l'air, ou de la renverser en la tirant par les cheveux, est d'un home sage, ou plutôt d'un fanatique & d'un furieux.

Mais ce qui domine principalement dans cete partie, c'est le visage. Il n'y

a sorte de mouvement & de passion qu'il n'exprime. Il menace, il caresse, il supplie, il est triste, il est gai, il est fier, il est humble, il témoigne aux uns de l'amitié, aux autres de l'averfion. Il fait entendre une infinité de choses, & souvent il en dit plus que n'en pourroit dire le discours le plus éloquent. Aussi est-ce notre visage que consulte d'abord l'auditeur, qu'il regarde, qu'il examine curieusement, dès que nous venons à paroître. C'est pour cela qu'au théâtre les acteurs peignent leurs sentiments jusques sur leurs masques. Ensorte que dans la tragédie, Niobé nous frappe à l'instant par sa tristesse, Médée par sa fureur, Ajax par son étonement, Hercule par son emportement & sa rage.

Et dans la comédie, outre que chaque personnage est ainsi distingué par son masque, l'esclave, le parasite, le vilageois, le capitain, la vieille, la courtisane, le vieillard austere & celui qui est né doux; le jeune home débauché, prodigue, & celui qui est sage & réglé; la jeune persone, la matrone: outre ces différents caracteres, ce pere qui joue le principal rôle, parce qu'il est tantôt colere, tantôt bon & facile, nous est représenté sur la scène ayant

un sourcil impérieusement élevé, l'autre composé modestement & rabaislé (a). En un mot c'est l'usage des acteurs, & particulièrement sur notre théâtre, de prévenir toujours le spectateur, par un certain extérieur conforme au personnage qu'ils ont à jouer.

Mais le visage a lui-même une partie dominante, qui sont les yeux. C'est par eux sur-tout que notre ame se manifeste, jusques-là que sans même qu'on les remue, la joie les rend plus vifs, & la tristesse les couvre come d'un nuage. Joint que la nature elle-même leur a donné les larmes, ces fideles interpretes de nos sentimens, qui s'ouvrent impétueusement un passage dans la douleur, & coulent doucement dans la joie. Que si les yeux ont tant de pouvoir, lors même qu'ils sont immobiles, on peut juger qu'ils en ont bien davantage, quand ils sont en mouvement. C'est alors que vous les voyez tantôt animés, tantôt froids; tantôt fiers, tantôt doux; tantôt rudes, & tantôt terribles; & l'orateur prendra

(a) Quelques-uns ont cru que ce pere changeoit de masque, pour exprimer les différentes affections de son ame. Mais Quintilien fait entendre le contraire. Il y a donc aparence que ce pere se tournoit tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, suivant qu'il vouloit paroître doux ou sévere.

toutes ces formes suivant le besoin & l'occasion.

Mais d'avoir des yeux éfarés, ou contrains, ou languissans, ou endormis, ou immodestes & lascifs, ou amoureux, ou qui semblent promettre, ou demander quelque chose ; ce sont autant de défauts qu'il faut éviter soigneusement. Car de les tenir couverts ou fermés en parlant, c'est une faute si grossière, qu'elle ne mérite pas d'être remarquée.

Il n'est pas besoin non plus de dire que les paupieres doivent concourir à ces divers mouvements. Mais les sourcils demandent une attention particulière. Car outre qu'ils contribuent aussi à donner une certaine forme à l'œil, ils gouvernent le front absolument. C'est par eux qu'il s'ouvre & qu'il se resserre ; qu'il paroît tantôt fier & audacieux, tantôt bas & timide. Et come si la nature eût voulu qu'une même chose fît en lui plusieurs effets, le sang qui est destiné à son entretien, semble s'acomoder aux différentes affections de l'ame. C'est pourquoy quand il est échauffé par un sentiment de honte, il couvre le front d'une certaine rougeur. Au-contraire dans la crainte il se retire, d'où s'ensuit la pâleur ; & lorsqu'il est dans un juste tem-

pérament, il produit cete aimable sérénité qui est tant à desirer.

Pour revenir aux sourcils, leur défaut le plus ordinaire, c'est d'être absolument immobiles, ou trop en mouvement, ou inégaux, enforte que l'un monte, & que l'autre descende, come je disois tout à l'heure d'un masque de théâtre ; ou enfin dans une action qui s'accorde mal avec les choses dont on parle. Car dans la colere ils se fèrent & se rapprochent naturellement ; dans la tristesse ils s'abaissent ; dans la joie ils s'ouvrent & s'éloignent. Il y a aussi une maniere de refuser & d'accorder, qui fait qu'ils se haussent, & qu'ils se baissent.

L'action qui vient du nez & des lèvres réussit rarement, je veux dire qu'il y a peu de choses qu'ils puissent exprimer avec grace, quoiqu'ils servent d'ordinaire à doner des signes de dérision, de mépris & de dédain. Car de faire des grimaces du nez, ou de le rider, ou de l'enfler, ou d'y porter sans cesse les doigts, ou de se le tirer, ou de le retrousser avec la paume de la main, ou de rendre avec impétuosité par les narines l'air que l'on y a respiré, come font les chevaux quand ils soufflent, rien de tout cela ne siéra jamais ; jusques-

là-même que de se moucher souvent, passe avec raison pour une indécence.

A l'égard des levres, elles péchent lorsqu'elles sont ou fendues, ou trop avancées, ou trop sèrées ou tellement ouvertes qu'elles découvrent toutes les dents, ou repliées dédaigneusement l'une sur l'autre, ou nonchalamment pendantes, come si elles ne daignoient pas se prêter à l'articulation des mots. Il est de mauvaise grace aussi de se les lécher, de se les mordre, & de les alonger soit en devant, soit devers l'oreille. Leur mouvement doit même avoir peu de part à la prononciation, parce qu'il faut parler de la bouche plutôt que des levres.

Le cou doit être droit, mais de manière qu'il ne soit ni contraint, ni renversé. Je ne fais lequel est le plus mal de l'avoir ou trop alongé, ou baissé. Mais alongé il se trouve tendu ; ce qui ajoute à la mauvaise grace un état pénible & violent qui fatigue la voix & la diminue. Au-contraire si vous avez le menton dans l'estomac, le gosier étant pressé, la voix devient trop grosse & moins claire.

Il sied rarement de hauffer & de sèrer les épaules, parce qu'alors le cou se raccourcit, d'où naît une posture qui a je

ne fais quoi de bas, de servile, & si je l'ose dire, de frauduleux. Aussi est-elle affectée particulièrement à l'adulation, à l'admiration & à la crainte.

Le bras a beaucoup de grace, lorsque sans remuer les épaules, on lui donne une étendue raisonnable, & qu'en avançant la main, on étend aussi les doigts. Ce geste convient particulièrement aux endroits qui veulent être prononcés tout de suite & avec rapidité. Mais s'il faut exprimer quelqu'un de ces traits, où le stile semble s'égayer, & qui sont plus spécieux que solides, come par exemple, quand Cicéron parle de la voix des poëtes, *Nous voyons que les bois, que les pierres mêmes & les rochers lui répondent* (a); c'est dans ces occasions que l'orateur déploie ses bras, & les promene tantôt à droite, tantôt à gauche, traînant pompeusement ses paroles avec son geste.

Pour les mains, il est clair que sans leur secours l'action seroit come invalide & tronquée. Mais il n'est pas aisé de dire toutes les sortes de mouvements, dont les mains sont susceptibles; parce

(a) *Saxa atque solitudines voci respondent. Or. pro Archia poëta.* La prononciation est plus soutenue dans le latin, que dans le françois.

qu'à peine y a-t-il un mot qu'elles ne soient jalouses d'exprimer. En éfet les autres parties du corps contribuent de quelque chose à l'action de parler : celles-ci font plus, elles parlent, ou peu s'en faut. Et que ne disent-elles point ? Demander, promettre, apeler, congédier, menacer, suplier, détester, interroger, confesser, nier, marquer de la crainte, de la tristesse, de la joie, de la pudeur, de l'incertitude, du repentir ; prier, aprouver, inciter, admirer, déclarer le temps, le nombre, la quantité, la maniere, tout cela leur est familier. Faut-il indiquer les personnes & les lieux ? je ne fais s'il y a adverbe ou pronom qui le fasse mieux. Ensorte qu'au milieu de cete prodigieuse diversité de langues répandues entre tant de peuples & de nations, le langage des mains est come une langue universelle, que la nature a voulu être comune à tous les homes.

En tout ceci la main n'a point de geste, qui n'accompagne la voix très-naturellement. Mais elle en a d'autres qui font entendre les choses en les imitant. Come, par exemple, si l'on vouloit marquer qu'une personne est malade, en contrefaisant le médecin qui tâte le pouls ; qu'un autre fait jouer de la lire, en po-

fant les mains & les doigts come il convient pour jouer de cet instrument. Ces derniers sont vicieux, & doivent être bannis de la prononciation. Car un orateur doit fuir tout ce qui sent le boufon, & rapporter par conséquent son geste au sens, plutôt qu'aux mots. Dans le comique les acteurs qui ont quelque réputation en usent ainsi eux-mêmes. Comme donc je permets à un orateur de tourner la main vers lui quand il parle de soi, ou de l'étendre vers quelqu'un, quand il est besoin de le montrer, & quelques autres gestes semblables ; aussi ne veux-je point qu'il imite toute sorte de posture, ni qu'il prene à tâche de représenter par son action généralement tout ce qu'il dit.

Et ce n'est pas seulement à l'égard des mains que cela se doit observer, mais à l'égard de tout le geste & du ton de la voix. Car ni dans ces mots que j'ai déjà cités ailleurs (a), *On voyoit un préteur du peuple Romain chaussé & vêtu à la grèque, se promener publiquement avec une indigne créature, apuyé nonchalamment sur elle* ; ni dans ceux-ci, (b) *Un citoyen Romain étoit foueté par la main*

(a) *Cicer. Verr. vij.*

(b) *Au même endroit.*

du boureau dans la place publique, &c.
 Un orateur ne doit pas copier l'atitude de Verrès, qui tient une vile courtisane par dessous le bras ; ni la posture & ce mouvement de bras que demandent l'action du boureau, ni les gémissements & les cris que la douleur arache à un patient. Je crois même qu'un comédien feroit fort mal, si dans un rôle de jeune home, ayant par hazard à rapporter le discours d'un vieillard (a) ou d'une femme, il se fesoit pour le mieux représenter une voix tremblante, ou éfeminée. Ce qui prouve qu'il y a une imitation vicieuse, en ceux-mêmes dont tout l'art consiste dans l'imitation.

Pour entrer dans le détail, un geste fort comun est celui où, le doigt du milieu plié contre le pouce, on alonge les trois autres. Ce geste est assez d'usage, quand on entre en matiere, & alors il est plus mesuré, se portant modestement à droite & à gauche, la tête & les épaules ne faisant de leur côté autre chose, que se laisser aller insensiblement au mouvement de la main. Si l'on done à ce même geste un peu plus

(a) Le texte dit, come dans le prologue de l'*Hydria*, ou dans le *Georgus*. C'étoient aparament des comédies Grèques.

d'étendue, il a je ne fais quoi de positif & d'assuré. Enfin dans les reproches & les invectives il est vif & pressant, se déployant alors avec une liberté entière. Mais plusieurs le corrompent, en l'avancant jusques vers l'épaule gauche. Quelques-uns font encore pis, ils mettent le bras en travers, & prononcent du coude.

Non-seulement le doigt du milieu, mais aussi celui qui le précède, se plie fort bien contre le pouce conjointement avec lui. Cela fait un geste qui est encore plus pressant que le dernier, & qui par cete raison est moins propre pour l'exorde & pour la narration.

Quelquesfois on tient les trois derniers doigts fermés sous le pouce, & alors le premier, celui dont Cicéron dit que Crassus se servoit avec tant de graces, demeurant alongé, a plus d'un usage. Car penché de côté il reproche, il indique, d'où même il a pris son nom, (*Index.*) Si l'on tient la main haute, & que ce doigt soit un peu baissé en dedans vers l'épaule, il affirme. Tourné contre terre, & presque renversé, il presse. En quelques rencontres il signifie un certain nombre; & si vous le prenez par l'extrémité d'en haut, en courbant un

peu les derniers, mais le petit moins que les autres, vous trouverez qu'il est fort propre pour la dispute. Cependant il me semble que quand on dispute vivement (a), il est encore plus naturel de tenir ce doigt par le milieu, en fermant les derniers d'autant plus fort, que les premiers descendent plus bas.

Un autre geste qui convient particulièrement à un discours modeste, est celui où les doigts se joignant foiblement par en haut, l'orateur porte la main vers lui, pas loin de la bouche ou de l'estomac, puis l'éloignant un peu, la laisse aller doucement en bas. Telle fut, je m'imaginais, la manière dont Démosthène prononça cet exorde si timide & si soumis de son oraison pour Ctésiphon. Et Cicéron, je crois, ne tenoit pas la main autrement quand il disoit, *Si j'ai, Messieurs, quelque sorte d'esprit & de talent, & je sens mieux que personne combien peu j'en ai, &c.*

Il y a un autre geste où il semble que la main profère elle-même les paroles. C'est lorsqu'après avoir été pendant un moment, elle se ramasse en quelque

(a) Pour bien entendre ces gestes, il faut se donner la peine de les faire, à mesure que l'auteur les décrit.

façon pour se porter vers la bouche, & qu'ensuite elle s'ouvre & se déploie librement en dehors.

A l'égard des doigts, tantôt on les partage, mais sans y joindre le pouce; en sorte que les deux derniers penchent en dedans, & que les premiers ne soient pas même aussi droits, aussi alongés qu'ils pourroient l'être. Tantôt on couche les deux derniers contre l'extrémité du pouce, & le pouce se joint lui-même aux premiers vers le milieu. Tantôt le quatrième demeure plus courbé que les autres. Tantôt enfin nous les tenons tous quatre médiocrement alongés, & le pouce incliné; ce qui nous donne deux facilités, l'une pour distinguer les choses que nous disons, en les comptant par nos doigts, s'il est besoin; l'autre pour indiquer à droite & à gauche, la main n'ayant qu'à se porter d'un & d'autre côté. Quelquefois aussi la main peu avancée & à demi-tournée imite l'attitude, où l'on peint ces personnes qui font quelque vœu. La main dans cete attitude se meut par intervalle, & come à la dérobée, en traînant avec soi un léger mouvement des épaules. Cela fait un petit geste qui est fort propre dans les occasions, où il faut parler avec crainte & retenue.

L'admiration a son geste particulier. La main élevée à une certaine hauteur, formée avec ses cinq doigts une manière de cercle ; puis elle s'ouvre & se retourne tout d'un temps en dehors, pendant que le bras, de plié qu'il étoit, s'allonge & se déploie. L'interrogation s'exprime diversément. Cependant c'est d'ordinaire par un tour de main, de quelque manière qu'il se fasse.

Le premier doigt appuyé contre le pouce, & les trois autres médiocrement allongés avec un léger mouvement de la main, font un geste qui a de la grace, & dont on se sert fort bien, soit pour distinguer, soit pour approuver, soit pour narrer. Les Grecs en ont un qui n'est pas fort différent, & dont l'usage leur est aujourd'hui très familier ; lorsque dans une dispute vive & sèree ils poussent leurs enthymèmes. Car ils allongent le pouce & le doigt qui suit, fermant les trois autres. Ils font même ce geste des deux mains tout à la fois ; ce qui forme deux cornes, dont vous diriez qu'ils menacent leur adversaire.

Un mouvement de la main doux & modéré, est bon quand on promet, ou quand on flate ; come un mouvement plus fort, est d'usage quand on exhorte,

quelquefois aussi quand on loue. C'est encore un geste des plus comuns, mais néanmoins fort pressant, que celui où la main s'ouvre & se ferme alternativement, & avec vitesse. Enfin il y a un geste pour encourager ; c'est une main creusée que l'on élève plus haut que l'épaule, en écartant les doigts, & que l'on accompagne d'un certain mouvement. Ce geste nous est venu des écoles étrangères, & je vois qu'il s'introduit. Je ne parle point d'une main tremblante, parce qu'elle sied mieux à un bouffon qu'à un orateur.

Quelques-uns n'approuvent pas qu'on porte à sa bouche une main, dont les doigts soient joints par le bout. Je ne vois pas pourquoi. Car il me semble que nous faisons naturellement ce geste pour marquer de l'admiration, ou lorsqu'une juste indignation nous jete tout-à-coup dans une sorte d'éfroi, ou que nous prenons un air de suppliant, & que nous demandons grace. On peut même appuyer fort bien contre son estomac une main fermée, soit dans un mouvement de colère, & alors quelques mots prononcés d'une voix sourde, & come entre les dents, ne déplaisent pas : *Que ferai-je maintenant ? quel parti prendrai-je ?* Pour

ce qui est de montrer quelque chose avec le pouce tourné en dehors, c'est un geste qui est plus usité, que bienséant.

Mais come tout mouvement, tout geste se divise en sept especes, il faut observer que la septieme est la seule qui soit vicieuse, j'entends ce geste qui revient sur lui-même en maniere de cercle. Nous fessons les autres ou devant nous, ou à droite, ou à gauche, ou en haut, ou en bas, & tous ont leur expression. Il est inutile de parler de ceux que l'on peut faire par derriere; car ils n'ont jamais lieu. Seulement le bras se rejete quelquefois vers la hanche.

Quant au mouvement de la main, il comence fort bien à gauche pour finir à droite, mais la main doit se rabatre sans fraper. Quelquefois néanmoins en achevant son mouvement, elle tombe de façon qu'elle revient peu après. Quelquefois même elle se relève aussi-tôt, come en bondissant, sur-tout quand il s'agit de nier ou d'admirer.

Ici les anciens maîtres de l'art ajoutent un précepte, qui est que la main comence & finisse avec le sens; parce qu'autrement il faudroit que le geste précédât la parole, ou qu'il durât encore après. Or l'un & l'autre seroient vicieux.

Mais ces mêmes auteurs ont trop raffiné, & se sont trompés, quand ils ont dit qu'entre deux mouvements, deux gestes, il falloit mettre au-moins trois mots d'intervale. Car cela ne s'observe, ni ne se peut observer. Je croirois pour moi, qu'ils ont seulement prétendu fixer une certaine mesure de lenteur & de vitesse, appréhendant avec raison que la main ne demeurât trop long-temps oisive, ou ce qui est encore plus ordinaire, que l'action ne fût come rompue & troublée par un mouvement continuel.

Mais voici une chose à quoi l'on est encore plus souvent trompé ; c'est qu'il y a dans la prose une secrète cadence, & une sorte de pieds, qui attirent naturellement certains batements de mesure, par rapport auxquels je vois que plusieurs reglent leurs mouvements & leurs gestes. Par exemple, en cete période, *un crime nouveau, Caius César, un crime inouï jusqu'à ce jour, vous a été dénoncé par mon propre parent Quintus Tubéron. Un crime nouveau, premier batement ; Un crime inouï, second batement ; jusqu'à ce jour, troisieme batement ; vous a été dénoncé, quatrieme batement ; par mon propre parent Quintus Tubéron, cinquieme & dernier batement. Or il ari-*

ve delà que des jeunes-gens qui composent, anticipant la mesure par leur geste, tournent leur période suivant la chute & la détermination de la main. D'où naît un inconvénient auquel ils ne prennent pas garde, qui est que le geste qui doit toujours être à droite en finissant, se trouve souvent à gauche.

Par cete raison, come chaque période est composée de membres assez courts, où l'on peut reprendre haleine s'il en est besoin, je crois qu'il est mieux d'y rapporter aussi son geste. Ainsi dans l'exemple que j'ai cité, *un crime nouveau, Caius César*, voilà un membre qui a son sens, & qui comporte un geste; *un crime inouï jusqu'à ce jour*, il en est de même de celui-ci, & de même des autres. Voilà ce qui peut diriger la main, sur-tout au commencement d'un discours, quand l'orateur n'ose encore rien hasarder, rien faire qu'avec poids & mesure. Car du moment qu'il sera échauffé, son geste excité par le feu de ses paroles, deviendra aussi plus fréquent, plus vif & plus animé.

Il y a des endroits où une prononciation rapide convient mieux, & d'autres où une prononciation exacte est tout ce qu'il faut. La premiere est bone, quand

L'orateur veut passer légèrement sur les choses , en entasser plusieurs les unes sur les autres , se hâter , marquer de l'abondance , de la fécondité. La seconde insiste , presse , inculque. Mais ce que l'on prononce lentement est d'ordinaire plus mêlé de sentiment , & va plus au cœur. Ainsi Esopus mettoit plus de poids dans la prononciation , Roscius plus de légèreté ; parce que celui-ci jouoit dans le comique , & celui-là dans le tragique. C'est pour cela que sur le théâtre les fils de famille , les vieillards , les gens de guerre , les matrones ont une démarche plus composée , plus lente ; & que les esclaves , les suivantes , les parasites , les pécheurs mettent au-contraire plus de vitesse , & de précipitation dans leurs mouvements.

Pour revenir à ce qui regarde l'orateur , c'est une regle constante parmi les maîtres de l'art , que la main ne doit jamais aler plus haut que les yeux , ni plus bas que l'estomac. D'où l'on peut juger s'il est permis de l'élever jusqu'à la hauteur de la tête , ou de l'abaisser jusqu'au nombril. Quand on l'avance vers l'épaule gauche , il faut qu'elle demeure en deçà. Plus loin elle n'auroit pas de grace. Mais lorsque par un sentiment d'a-

version, nous portons la main vers la gauche, l'épaule du même côté doit se hausser un peu, pour s'acorder avec la tête qui dans ce mouvement-là, se trouve pencher du côté droit.

La main gauche toute seule ne réussit jamais à faire un geste. Mais souvent elle conspire avec la main droite; par exemple, lorsque nous comptons par nos doigts, ou que pour témoigner combien nous détestons une chose, nous avançons les deux mains sur la gauche, ou que nous les présentons toutes deux directement devant nous, ou que nous jetons l'une d'un côté, l'autre de l'autre, ou qu'enfin nous les joignons ensemble come pour faire satisfaction, ou pour prier. Et ce dernier geste se diversifie en plus d'une façon. Car on joint les mains, ou pour marquer de la soumission, & alors on les tient baissées; ou de l'adoration & du respect, & alors on les élève; ou une douleur profonde jointe à une forte d'invocation, & alors on les tient seulement devant soi : *Augustus monuments des Albains, &c.* ou bien, *Malheureux que je suis ! de quel côté tournerai je ? où irai je maintenant ? Dans le Capitole ? mais il fume encore du sang de mon frere : Dans ma maison ? pour*

y voir une mere désolée qui se désespere de la mort de son fils ? En ces occasions les mains jointes ont quelque chose de plus touchant. Dans les petits sujets & dans tous ceux qui demandent de la tristesse, ou de la douceur, les mains ont le geste plus mesuré ; au-contraire dans les grands sujets, & dans ceux qui sont gais, ou atroces, elles l'ont plus étendu.

Il faut aussi parler des vices auxquels les mains sont sujetes. J'entends ceux où tombent des orateurs assez expérimentés. Car pour ces gestes bas & ignobles, par exemple, d'une personne qui prend un gobelet en main, ou qui menace quelqu'un du fouet, ou qui en pliant le pouce indique le nombre de cinq cents, quoiqu'ils aient été remarqués par quelques écrivains, je ne les ai jamais vus en qui que ce soit, non pas même dans les gens les plus grossiers. Mais de lever tellement le bras, que le flanc demeure tout découvert, ou de tenir la main dans son sein, come si l'on n'osoit l'avancer, ou de lui doner au-contraire trop d'étendue ; ou de l'élever jusqu'au plancher, ou de la pousser au-delà de l'épaule gauche, & par ce geste réitéré d'inquiéter ceux qui sont derrière, ou de faire un mouvement circulaire de

la main gauche , ou de les jeter toutes deux avec une telle violence , que l'on heurte tout ce qui se rencontre , ou de gesticuler du coude à droite & à gauche ; pour ces défauts , je fais qu'ils ne sont que trop ordinaires.

Il y a des orateurs qui ont une main paresseuse , d'autres une main incertaine , d'autres une main avec laquelle vous diriez qu'ils coupent toujours quelque chose. J'en ai vu qui se fesoient une main crochue qu'ils promenoient de haut en bas , ou bien une main renversée qu'ils jetoient en l'air d'une manière aussi désagréable ; quelques-uns qui croyoient faire merveille d'imiter cette attitude de pacificateur que nous voyons exprimée en quelques statues , la tête penchée sur l'épaule droite , le bras alongé contre l'oreille , la main déployée , le pouce en dehors , & ceux-là se vantoient de prononcer avec un air de hauteur.

Ajoutons encore ceux qui par une manière extraordinaire de jeter leurs doigts en l'air , font remarquer les pointes & les belles pensées qu'ils débitent , ou qui les anoncent en haussant la main , ou qui toutes les fois qu'il leur arive de dire quelque chose qui leur paroît beau,

beau, se dressent sur leurs pieds ; ce qui, à la vérité, est permis quelquefois ; mais eux, ils le rendent vicieux, en élevant un ou deux doigts, ou en tenant l'une & l'autre main suspendue, come quand on porte quelque chose.

Outre ces vices il y en a qui viennent d'étourderie & de précipitation, come de se fâcher contre soi-même, à l'occasion d'un mot qu'on a peine à prononcer ; de tousser come si l'on avoit quelque empêchement dans la gorge, quand la mémoire manque, ou que la pensée ne fournit rien ; de se moucher indécemment, ou de s'essuyer avec la main, de se promener sans se doner le temps d'achever ce que l'on avoit comencé ; de se taire tout-à-coup, & de mendier des acclamations par ce silence. Je n'aurois jamais fait, si je voulois remarquer tous les défauts où l'on tombe ; car chacun a les siens. Mais sur-tout il faut prendre garde de ne pas trop avancer le ventre ou l'estomac, parce qu'alors le corps est renversé en ariere, & que toute posture où l'on se renverse, est indécente.

Le flanc & les reins doivent aussi s'accorder avec le geste. En éfet il y a un certain mouvement de tout le corps,

qui contribue beaucoup à l'action, & qui au jugement de Cicéron, y a plus de part que les mains mêmes. Voici comme il en parle, (a) *Que l'orateur suive toute affectation de tenir ou de remuer ses doigts ; qu'il ne les fasse point tomber en cadence ; que son action vienne plutôt de l'ébranlement du corps, par une certaine flexibilité des reins qui n'ait rien que de mâle.*

Fraper sa cuisse est une liberté que Cléon a pris le premier à Athènes. Aujourd'hui c'est un geste assez usité, qui ne fied pas mal pour marquer de l'indignation, & qui est fort propre à réveiller l'auditeur. Cicéron lui-même trouve que ce geste manquoit en Calidius : *C'étoit un froid orateur, dit-il, jamais on ne l'a vu se fraper la cuisse ou le front ; jamais même fraper des pieds, qui est le moins qu'on puisse attendre.* Cependant à l'égard du front, s'il est permis de le dire, je ne suis pas de son avis. Pour ce qui est de battre des mains, & de se fraper la poitrine, c'est un geste qu'il faut laisser au théâtre. Rarement fiera-t-il aussi de tourner avec une main creuse le bout des doigts contre son estomac, lorsque l'on se parle à soi-

(a) Dans le livre intitulé l'Orateur,

même, soit pour s'encourager, soit pour se faire quelque reproche, ou pour plaindre son malheur. Que si cela arive, qu'on sache du-moins qu'il ne sied point d'ouvrir sa robe en même temps.

A l'égard des pieds il y faut observer deux choses, la maniere de les poser, & la démarche. Avancer le pied droit, quand on est debout, & la main droite tout ensemble, ou bien le pied gauche & la main gauche, est une atitude qui n'a pas de grace. On peut néanmoins s'appuyer quelquefois sur le pied droit, pourvu que le corps ne penche ni d'un côté ni de l'autre ; encore cete posture est-elle plutôt d'un comédien que d'un orateur. Il y a même un défaut dont on doit se défendre en avançant le pied gauche, c'est de lever le pied droit, & de le tenir come suspendu par la pointe. Ecarter beaucoup les jambes, quand on se tient debout, est une posture très indécente, & qui même pour peu qu'on s'agite, a je ne fais quoi d'obscene.

Ces courses où l'orateur se transporte tout à-coup d'une place à l'autre, doivent être rares, faites à propos & toujours mesurées. Mais il peut quelquefois faire quelques pas come en se promenant, pour doner le temps à l'auditeur

de faire silence, & de mettre fin à ses bruyantes aclamations. Cicéron néanmoins n'approuve point toutes ces marches, à moins qu'elles ne soient extrêmement rares & courtes. Il y a des orateurs qui courent sans cesse tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, qui se tourmentent, & qui, come Domitius Afer disoit de Sura Manilius, font plus les affaires, qu'ils ne plaident une affaire. Cela est ridicule. C'est pourquoi Flavius Virginus, parlant d'un rhéteur qui étoit son antagoniste, & qui avoit ce défaut, demandoit plaisamment combien de miles il avoit déclamés.

Je fais qu'un des points que l'on recommande encore; c'est de ne pas tourner le dos aux juges en marchant, & de se tenir toujours de maniere, qu'on ait son auditoire directement devant soi. Mais ce n'est pas une chose praticable dans les causes privées. Heureusement alors le lieu d'où parle l'orateur, est moins spacieux, de sorte que s'il tourne le dos, ce n'est que pour quelques moments. D'ailleurs il peut se reculer insensiblement, & par-là éviter cet inconvénient. Quelques-uns font un saut en ariere, ce qui est tout-à-fait risible. Ces frapements de pied dont j'ai parlé, convien-

nent fort au milieu d'une contestation , ou sur la fin , come le remarque Cicéron. Mais si ce geste est souvent réitéré , il devient froid , & n'atire plus l'attention des juges.

Il est de fort mauvaise grace encore de se tenir tantôt sur un pied , tantôt sur l'autre , en sorte que le corps chancelle continuellement à droite ou à gauche. Fuyons aussi , mais fuyons soigneusement ces mouvements éféminés , cete action mole , tele qu'étoit , au raport de Cicéron , celle de Tityus , qui même donna lieu à une sorte de danse que l'on apela de son nom. Il y a un certain balancement qui n'est pas moins blamable , sur-tout lorsqu'il est fréquent , & qu'il entraîne le corps avec violence d'un côté ou d'autre. C'étoit le défaut de Curion le pere , & Junius s'en moqua plaisamment , en demandant qui étoit cet homme qui plaidoit dans un bateau. Sicinius en fit aussi une raillerie qui n'est pas mauvaise. Car un jour que Curion s'étoit à son ordinaire beaucoup dandiné , come Octavius son colegue étoit assis auprès de lui , les pieds & les mains envelopés de cataplasmes , à cause des douleurs que la goutte lui causoit , » Sicinius s'étant aproché : Vous ne reconôîtrez ja-

» mais assez, lui dit-il, Octavius, les
» obligations que vous avez à votre
» collègue ; car sans lui vous auriez été
» aujourd'hui mangé des mouches «.

C'est encore une très mauvaise habitude, que celle de hauffer les épaules à tout moment. On dit que Démosthène y étoit sujet, & que pour s'en corriger, il s'exerçoit debout dans une espèce de tribune fort étroite, où pendoit une halebarde, afin que si dans la chaleur de l'action, ce mouvement venoit à lui échapper, la pointe de cette halebarde lui servît d'avertissement & de punition tout ensemble.

Come dans les causes publiques il y a plusieurs juges, l'orateur peut faire quelques pas en parlant, come pour persuader ces juges les uns après les autres, & pour imprimer ses raisons dans l'esprit de chacun d'eux. Mais je ne puis souffrir ce que je vois faire à quelques-uns. Ils rejettent leur robe en arrière, & la prenant de la main droite, la relèvent jusques sur la hanche, par conséquent découvrent tout le flanc, & en cet état font leur geste de la main gauche, marchant avec un air de satisfaction, & causant même avec ceux qui se trouvent les plus proches. Cete conte-

nance est si peu modeste, qu'il ne sied pas même de découvrir le côté gauche, en avançant la main droite. On en voit d'autres qui encore moins circonfpects, durant ces pauses que l'on est obligé de faire pour laisser passer le bruit des louanges, parlent à l'oreille de l'un, rient & plaisantent avec l'autre, ou jettent un coup d'œil à leur Secrétaire, come pour lui dire, *N'oubliez pas celui-ci, il a fait son devoir (a).*

Quand on instruit le juge, particulièrement si c'est un point qui souffre de la difficulté, il ne sied pas mal de se pencher un peu vers lui. Mais il est injurieux de s'appuyer sur l'avocat de la partie adverse; come c'est une délicatesse ridicule, que de nous renverser sur nos clients, en sorte qu'ils nous soutiennent & nous portent, si ce n'est dans le cas d'une juste nécessité. C'est aussi une marque de négligence, que de recourir à son papier, ou d'avoir besoin d'être soufflé. En effet, quand on prend ces libertés, il n'est pas possible que l'action ne languisse, que les grands mouvements qui en font la beauté, ne se refroidissent, & que le juge ne sente le peu d'égard

(a) C'est-à-dire, il s'est récrié, il n'a pas épargné les louanges.

& de respect que l'on a pour lui.

Il n'est pas honête non plus de passer dans le banc de l'adverse partie. Cassius Sévère voyant faire cete sottise à son adversaire, *De grace*, dit-il, *Messieurs*, *que l'on mete une bare entre nous* ; & la plaisanterie fut trouvée bone. Pour moi j'ai remarqué que toutes les fois que cela arive, si l'on est un peu échaufé en alant, on est toujours fort froid, pour ne pas dire fort sot, & fort honteux en revenant.

Au-reste, parmi les préceptes que je done ici, il y en a plusieurs qui souffrent divers changements, quand on plaide à un tribunal supérieur. Car le juge étant alors dans une place plus éminente, il faut que l'orateur porte ses regards plus hauts, qu'il eleve aussi davantage son geste, & qu'il change à la maniere que je prescric, beaucoup d'autres choses qu'il est inutile de dire. Il en est de même quand on parle assis, come on fait ordinairement lorsqu'il s'agit d'affaires peu importantes. En éfet, il n'est pas possible que l'action ait alors le même feu; & il y a même certains défauts où l'on ne peut s'empêcher de tomber. Par exemple, come l'orateur se trouve assis à la gauche du juge, il faut de nécessité qu'il

avance le pied droit, & que la plupart de ses gestes aillent à gauche, pour se conformer à la situation du juge.

J'en vois qui à chaque pensée ingénieuse se levent, come pour s'applaudir; quelques-uns même qui se promènent durant quelques moments. Si cela est modeste & bien séant, je m'en raporte à eux. Du-moins est-il certain que ce n'est plus parler assis. Boire & manger dans la tribune, est une licence que l'on prenoit autrefois fort comunément, & que quelques-uns prennent encore aujourd'hui. Pour moi je l'interdis à mon orateur. S'il ne peut supporter sans un tel secours la fatigue de parler en public, qu'il ne s'en mêle point. Ce n'est pas un si grand malheur, & il vaut mieux se taire, que de respecter si peu & son auditoire & sa profession.

L'orateur n'a point d'habillement particulier. C'est la mode, ou pour mieux dire, l'usage qui en décide. Ainsi sa parure, come celle des honêtes gens, doit avoir quelque chose d'éclatant, mais de noble & de mâle en même temps. Pour la robe, la chaussure, & les cheveux, come il est mal de les négliger, aussi n'est-il pas moins répréhensible d'en être curieux à l'excès. Le temps a aporté

quelque changement à l'habillement de dessus. Car les anciens ne conoissoient point les robes plissées. La mode en est venue depuis. Mais dans les comencements ces plis étoient extrêmement courts. Come donc les orateurs de ce temps-là, tenoient leurs bras cachés sous leur habit, à la maniere des Grecs (a), il est à croire qu'en començant, ils usoient d'un geste bien différent de celui dont on use aujourd'hui. Mais il s'agit de l'habit d'orateur, tel qu'il est présentement.

Ceux qui n'ont pas droit de porter le *Laticlave*, qu'ils se ceignent de maniere que leur tunique descende pardevant, un peu au-dessous du genoux, & par derrière jusqu'au milieu des jarrets. Plus bas ne convient qu'aux femmes, plus haut ne sied qu'aux gens de guerre. Il faut que ces bandes (b) de pourpre qui sont

(a) Leur habit n'avoit point de manche, & l'usage des manches étoit même honteux. C'est pourquoi Virgile a dit, en parlant d'un peuple qu'il regardoit come barbare, *Et tunicae manicas & habent redimicula mitrae*.

(b) C'étoient plutôt des morceaux de pourpre, qui étoient apliqués à la tunique en forme de tête de clou. C'est pourquoi on les apeloit des clous, *clavos*. On lit dans Horace, *latum demisit pectore clavum*. Ces clous ou morceaux de pourpre étoient plus ou moins grands ; ce qui fesoit la distinction du *Laticlave* & de l'*Angusticlave*. Le *Laticlave* étoit l'ornement des

l'ornement de l'*Angusticlave*, croisent également sur l'estomac. C'est un soin peu important ; mais pourtant faute de le prendre, on a un air de paresse qui se fait quelquefois remarquer. Comme on ne met point de ceinture par-dessus le *Laticlave*, il descend un peu plus bas que l'*Angusticlave*.

A l'égard de la robe, je veux qu'elle soit bien taillée, & bien arondie ; autrement elle grimacera de tous côtés. Elle doit aler pardevant jusqu'à mi-jambes (a). Une grande plissure dans le milieu aura fort bone grace, pourvu qu'elle comence un peu au-dessus de l'extrémité de la robe ; du-moins elle ne doit jamais descendre plus bas. Cete autre plissure (b) qui prend par-dessous l'épaule droite, & qui va gagner la gauche, traversant la poitrine en forme de baudrier,

sénateurs, & des magistrats du premier ordre. Les chevaliers Romains & les magistrats du second ordre portoient l'*Angusticlave*.

(a) Quintilien ajoute, & par derrière elle ne doit pas descendre si bas que la ceinture. Ferrarius, de tous les savants celui qui a le mieux entendu l'habillement des Romains, & qui en a le mieux écrit, avoue lui-même qu'il n'entend pas cet endroit. Il y a apparence que le texte est corrompu.

(b) C'est cete plissure qui formoit ce que Tertulien apele *umbo* dans la description qu'il fait de la toge Romaine.

ne doit être ni si serrée qu'elle bride le corps, ni si lâche qu'elle échape. Le pan de robe qui se met ensuite sur le bras gauche, doit être immédiatement au-dessous de la plissure. Il en aura plus de grace, & tiendra mieux. Il faut aussi retrousser un peu la tunique pardevant, afin qu'elle n'embarasse point le bras dans l'action (a). Après cela on jettera un grand pli sur l'épaule gauche, & il ne fiera pas mal de le relever par l'extrémité.

Il est bon aussi que le cou & les épaules soient un peu découverts. Autrement nos vêtements venant à se joindre par les deux bouts, paroîtront étroits, & nous feront perdre une certaine dignité qui se trouve dans la largeur de l'estomac. Il faut élever le bras gauche au point qu'il forme une espece d'équiere, & rejeter ensuite sur ce bras les deux extrémités de la robe, de maniere qu'elles soient posées également.

Que l'orateur ne charge point ses doigts d'une infinité de bagues ; & s'il en met quelques-unes, qu'elles ne passent point le milieu du doigt. La meilleure attitude de la main, & la plus ordinaire, c'est d'avoir le pouce tourné

(a) Quoique la tunique n'eût point de manches, elle ne laissoit pas de leur couvrir la moitié du bras.

en dehors, & les doigts un peu courbés, à moins que l'orateur ne s'en serve par hazard à tenir ses tablettes, ce qu'il ne faut pas affecter. Car il semble que c'est se défier de sa mémoire, & de plus c'est un empêchement pour beaucoup de gestes.

Les anciens laissoient traîner leur robe jusques sur leurs pieds, de même que les Grecs leur manteau ; & ceux qui ont donné des regles du geste vers ces temps-là, come Plotius & Nigidius, n'ont pas manqué d'en faire un précepte. C'est pourquoy je ne comprends pas où Pline qui étoit un savant home, a pris cete idée, que Cicéron portoit une robe traînante pour cacher le défaut de ses jambes. Cela se trouve dans un ouvrage où il a porté la recherche & le soin, presque à l'excès. Cependant par des statues qui sont même d'une moindre antiquité, nous voyons qu'alors la robe étoit ainsi traînante. A l'égard des petits manteaux fourés, ou de ces fourures dont on s'enveloppe le cou, & de toutes les autres pareilles délicatesses, il n'y a qu'une mauvaise fanté qui les puisse rendre excusables.

Mais cete circonspection dans la maniere de se mettre, n'est bone qu'au co-

mencement. Car du moment que nous sommes en train, & dès la narration, il n'y faut plus prendre garde de si près. Ces grands plis tombent d'eux-mêmes de dessus l'épaule. Et si-tôt qu'on en est venu à traiter les arguments, ou quelque'un des lieux dont j'ai parlé, c'est alors qu'il est permis de rejeter sa robe en arriere, d'en abatre les pans & les plis, ceux-mêmes qui font résistance, & de laisser aler au hazard cete autre espece de vêtement qui nous couvre le haut des épaules, sans se mettre en peine si elle est agrafée ou non. Car l'action s'échaufe; & come la voix devient plus véhémence & plus variée, il n'est pas mal que tout l'habillement présente une image de combat.

Come donc il y a des gestes qui ne sont que d'un furieux, par exemple, de s'enveloper le bras gauche avec sa robe, ou d'en faire une espece d'écharpe autour de son corps; d'autres qui sentent son éféminé, par exemple, de relever sa robe par en bas pour en former un grand pli qui couvre l'épaule droite; d'autres qui sont pires encore; aussi je ne vois pas pourquoi il seroit défendu de tenir quelquefois une partie de sa robe retroussée sous le bras gauche. Car

cete contenance a je ne fais quoi de fier & d'animé ; & ne sied pas mal dans la chaleur de l'action.

Mais quand nous aprochons de la fin ; & que le succès nous seconde ; alors des habits en désordre , une robe abatue de tous côtés & presque traînante , la sueur même & l'acablement , tout sied bien. Ainsi j'admire Pline encore une fois , quand il veut que l'orateur s'essuie le front avec son mouchoir , mais de maniere que ses cheveux n'en soient point dérangés. Et un moment après reprenant une sévérité digne de lui , il nous défend expressement de nous embarrasser d'un tel soin. Pour moi je crois qu'en ces occasions , des cheveux épars & mal en ordre ont quelque chose de passionné , & que cete négligence , bien loin de déplaire , done du lustre à l'orateur. Il n'en est pas de même au commencement de l'action , ou avant que nous soyons échaufés. Car alors toute la persone de l'orateur doit être arangée. C'est pour-quoi si sa robe vient à tomber , ne la pas remettre est une paresse , ou une grossièreté qui ne se pardone point.

Voilà queles sont les beautés de la prononciation , & quels en sont les défauts. Un orateur , après se les être mis

devant les yeux, considérera ce qu'il va faire, qui sont ses juges, & qui sont ses auditeurs. Car come il y a des choses qui se disent mieux aux uns qu'aux autres, aussi il y en a qu'il convient de faire devant les uns, & nullement devant les autres. Les mêmes tons de voix, la même démarche, les mêmes gestes ne s'éront pas également devant le Prince & devant le Sénat, devant un magistrat & devant le peuple ; dans une cause publique & dans une cause privée ; dans une simple requête, & dans une action en forme. Il est aisé à tout orateur de faire ces différences, pour peu qu'il s'y applique. Ensuite il examinera & la nature de l'affaire qu'il a entre les mains, & le but qu'il se propose.

Le sujet dont on parle demande quatre observations ; l'une générale qui regarde la nature du sujet. Car les uns viennent de la tristesse, les autres de la gaieté ; les uns de la crainte, les autres de la confiance ; les uns sont grands & importants, les autres minces & de peu de considération. Or nous ne devons jamais être si fort occupés du détail d'un sujet, que nous ne pensions encore plus au gros.

La seconde consiste à examiner les

différentes parties ; j'entends l'exorde , la narration , la preuve , & la péroraison , qui toutes se prononcent différemment. La troisième concerne les pensées , dans l'expression desquelles la prononciation se doit varier , suivant la nature des sentimens & des choses. Enfin la quatrième est pour les mots qui demandent aussi quelque attention. Car si d'un côté il est mal de les vouloir exprimer tous , par une action conforme à l'idée qu'ils renferment ; de l'autre il y en a quelques-uns qui perdent toute leur force , si l'on n'en représente le sens.

Ainsi dans les panégyriques , (j'en excepte les oraisons funebres) , dans les remerciemens , dans les exhortations , & dans les discours semblables , l'action est gaie , pompeuse , élevée. Dans les oraisons funebres , dans les consolations , dans la plupart des causes criminelles , l'action est triste , modeste & sérieuse ; au Sénat il faut parler avec autorité , devant le peuple avec dignité ; dans les causes privées on tient un certain milieu.

Les parties qui composent un plaidoyer , les pensées qui y entrent , les mots dont on se sert , tout cela mérite une plus ample explication. C'est pour quoi j'y reviendrai.

Quant au but que l'orateur se propose dans la prononciation, c'est de se concilier les juges, de les persuader, de les toucher, & par une suite naturelle de leur plaire. Il se les concilie d'ordinaire, ou par le caractère de ses mœurs qui se découvre je ne fais comment, jusques dans le son de sa voix & dans l'action ; ou par les agréments & la douceur du langage. Il les persuade par un certain ton affirmatif, qui a quelquefois plus de force que les preuves mêmes. *Si cela étoit vrai*, disoit Cicéron à Callidius, *le diriez-vous de ce ton là ?* Et dans un autre endroit, *bien loin d'être émus au récit que vous nous fesciez, à peine pouvions-nous nous empêcher de dormir.* Que l'orateur sache donc marquer de la confiance à propos, & parler d'un air assuré, particulièrement s'il a d'ailleurs quelque autorité.

Enfin il touchera les juges, s'il fait bien exprimer les passions, soit par la force du sentiment, soit par l'imitation.

Aussi-tôt donc que le juge dans les causes privées, ou que l'huissier dans les causes publiques nous aura avertis de commencer, nous nous leverons modestement. Ensuite nous ferons quelque temps à ajuster notre robe, ou même à la met-

tre ; liberté néanmoins qui ne se peut prendre que dans les jugemens ordinaires ; car devant le Prince & les magistrats du premier ordre, & aux grands tribunaux, cela n'est jamais permis. Quand nous nous serons ainsi mis en état de paroître avec décence, nous demeurerons encore quelque temps à rapeler nos idées. Et même après que l'on se sera tourné vers le juge, ou que le préteur aura fait signe, il est bon de ne pas commencer tout aussi-tôt, mais de donner un moment à la réflexion. Car l'auditeur est charmé de voir un home qu'il va entendre, occupé du soin de remplir son attente. N'est-ce pas l'instruction que nous donne Homère, quand il dit qu'Ulysse demeura long temps debout, regardant fixement à terre, & tenant son sceptre immobile, avant que de laisser échaper ce torrent d'éloquence qui sortit de sa bouche ?

Durant cete préparation il y a diverses contenance qui n'ont pas mauvaise grace, come de regarder ses mains, de les passer & repasser l'une dans l'autre, de les porter à sa tête come pour la soulager, de seindre un grand effort, de marquer sa peine & son inquiétude par quelques soupirs, & autres semblables,

selon qu'elles conviendront à chaque orateur. Et cela se continuera jusqu'à ce que le juge veuille bien nous prêter attention.

Voici maintenant ce que j'ai à recommander à l'orateur pour son attitude. Qu'il tiene son corps droit, ses pieds un peu écartés, mais tous deux sur la même ligne, s'il n'aime mieux avancer quelque peu davantage le pied gauche. Que ses genoux soient droits aussi, toutefois sans contrainte. L'air de son visage doit être sérieux, mais ni morne, ni languissant, ni étonné ; ses épaules abaissées, ses bras un peu détachés du reste du corps, sa main gauche dans la situation que j'ai marquée ; la droite, quand il sera sur le point de commencer, raisonnablement avancée, sortant du sein par un geste plein de modestie, & come attendant l'ordre.

On ne sauroit croire à quel point un orateur déplaît, faute d'avoir un maintien honête & assuré. Vous en voyez qui ne sachant que faire de leurs yeux, regardent au plancher : d'autres qui à force de les ouvrir, & de rider le front, croient se doner un air de confiance & d'intrépidité : d'autres qui se font une physionomie rude, en se frotant le visage

avec leurs mains, ou en fronçant les sourcils ; d'autres qui se rendent encore plus éfroyables en relevant leurs cheveux par-devant, & qui ressemblent en éfet à des furies ; d'autres qui comencent par touffer & cracher de toute leur force ; d'autres qui par le mouvement de leurs doigts & de leurs levres semblent étudier ce qu'ils ont à dire ; c'est particulièrement le défaut des Grecs : d'autres enfin qui avancent fort loin un pied, ou qui écartent les jambes, ou qui tiennent une partie de leur robe avec la main gauche ; ou qui demeurent droits & immobiles come des statues, ou qui se courbent en devant, ou qui se renversent en ariere, ou qui haussent les épaules jusqu'aux oreilles, come des athletes qui vont luter ensemble. Revenons maintenant aux principales parties du discours.

L'exorde le plus souvent demande une prononciation douce, parce que rien ne prévient tant en notre faveur que la modestie. Je dis le plus souvent ; car il y a plusieurs sortes d'exordes, come je l'ai montré en son lieu, & par conséquent différentes manieres de les prononcer. Mais pour l'ordinaire un ton de voix modéré, un geste plein de retenue, un mouvement du corps presque

insensible, la robe sur l'épaule, un regard modeste & attaché au même endroit, voilà ce qui convient à l'exorde.

La narration veut une main plus avancée, un geste distinct, la robe moins arrangée & déjà tombante, la voix comme dans un entretien familier, seulement plus haute, un ton simple & uni. Je parle des récits qui sont tout simples, come ceux-ci : *Ligarius donc, Messieurs, avant qu'il y eût encore aucune apparence, aucun soupçon de guerre, &c. Cluentius Avitus, pere de celui que vous voyez, &c.* Car il faut autre chose aux endroits qui sont mêlés de sentiment, soit d'indignation, par exemple, *On voit une belle mere épouser son gendre, &c.* soit de commisération, come ici, *On choisit le marché de Laodicée pour donner un spectacle barbare, un spectacle qui a fait verser des larmes à toute la province d'Asie, &c.*

La preuve demande plus d'une sorte d'action. Car avancer une proposition, diviser, intéroger, résumer ce qui a été dit par l'adverse partie, tout cela ne s'éloigne pas beaucoup du plus simple entretien. Cependant nous y mêlons quelquefois un air de raillerie, quelquefois aussi nous contrefesons malignement notre adversaire. Mais quand on vient à

pouffer un argument, le discours devenant alors plus subtil, plus pressant & plus vif, il faut y conformer son geste, en lui donnant de la vîtesse & de la force tout ensemble.

Les digressions se prononcent pour la plupart d'une manière posée, douce & coulante, come l'enlèvement de Proserpine, la description de la Sicile, & l'éloge de Pompée dans Cicéron. Et il n'est pas étonnant que des choses qui sont étrangères à la question, demandent moins de feu & de contention.

Il y a des occasions où pour marquer les mœurs & les façons des personnes que l'on blâme, on les représente par une action qui seroit peut-être elle-même reprehensible ailleurs; par exemple, en prononçant ces paroles, *Il me sembloit voir les uns entrer, les autres sortir, les autres si ivres qu'ils chanceloient à chaque pas, & ne pouvoient se soutenir.* Car ici il est permis de faire un geste qui exprime la chose, d'où s'ensuit un balancement qui a je ne sais quelle mollesse, mais qui se renferme pourtant dans le mouvement des bras; car il ne faut pas que les côtés en soient.

S'il est besoin d'irriter les juges, la prononciation a pour cela des tons parti-

culiers, & de plusieurs especes. Mais le plus haut & le plus aigu est celui avec lequel ces paroles furent prononcées, *La guerre étant entreprise, César, & même déjà presque sur sa fin* ; Car Cicéron avoit dit auparavant, *J'éleverai ma voix, je m'efforcerai, afin que le peuple Romain m'entende*. Il y a un autre ton qui est un peu plus bas, & qui n'est pas sans agrément, *Car je vous prie, Tubéron, à qui en vouloit votre épée le jour de la bataille de Pharsale* ? Il en est un troisieme qui est encore plus grave, plus lent, & par-là même plus agréable, *Mais dans l'assemblée du peuple Romain ! un home en place ! un mestre de camp général de la cavalerie Romaine !* car en prononçant ces paroles, on alonge toutes les syllabes, on traîne les voyeles, & nous sentons que l'organe s'enfle, & fait effort. Cependant les paroles suivantes demandent une voix encore plus pleine, *Sacrés tombeaux des Albains*. Pour celles-ci, *Les pierres mêmes & les rochers y répondent*, elles tiennent un peu du chant, & la voix après s'être soutenue, se perd insensiblement.

Ce sont-là ces mêmes inflexions de voix que Démosthène & Eschine se reprochent l'un à l'autre, & qui ne sont pas

pas à condaner pour cela ; car en se les reprochant, ils nous aprenent qu'ils en fesoient usage tous deux. En éfet ils n'usèrent pas d'un ton ordinaire ni l'un ni l'autre, celui-ci quand il déplo- ra le malheur de la ville de Thebes, & celui-là quand il jura par les Ma- nes de ces braves citoyens qui avoient perdu la vie pour la défense de la pa- trie dans les plaines de Marathon, au combat de Salamine, & devant Platée.

Enfin il y a un quatrieme ton d'une espece extraordinaire, & qui est pres- que hors du naturel. C'est un ton for- cé qui est si aigre, que chez les Grecs il en tire sa dénomination. *Que ne fai- tes-vous taire ces gens-là ? que ne les empêchez-vous de publier votre folie ?* &c. (*πλεροφωρία*) Mais ce qu'il a d'extraordi- naire n'est que dans la prononciation des premieres paroles.

Pour l'épilogue, s'il ne contient qu'une récapitulation des principales choses, come alors il est d'un stile fort coupé, il demande seulement une prononcia- tion rapide & continue. Si l'on se pro- pose d'aigrir les juges, on prendra un des tons que je viens de marquer. Si au-contre on veut les adoucir, on prendra un ton plus soumis, plus doux,

& plus entrant. Mais si l'on prétend leur inspirer des sentimens de compassion, il faudra recourir pour lors à ces inflexions de voix, qui ont une certaine douceur triste & touchante, si capable d'atendrir les cœurs & si naturele. Car jusques dans les funérailles nous voyons des veuves & des orphelins témoigner leur douleur, par des cris & des lamentations qui ont je ne fais quoi de musical. C'est-là aussi que cete voix sourde & gémissante, tele que Cicéron dit que l'avoit Antonius, est extrêmement à désirer.

Cependant il y a de deux sortes de pitié, l'une mêlée de colere & d'indignation ; tele est celle dont j'ai parlé au sujet de la condanation de Philodamus : l'autre qui n'ofre que des suppliations, & qui a besoin d'un ton plus touchant. C'est pourquoi, bien qu'il y ait un chant obscur dans la prononciation de ces paroles, *Mais dans l'assemblée du peuple Romain ! &c.* car Cicéron ne les a pas dites d'un ton grondeur ; & dans celles-ci, *Sacrés tombeaux des Albains*, car ce n'est ni par exclamation, ni même par forme d'invocation que cela est dit ; il y a néanmoins une inflexion de voix, beaucoup plus sensible & plus marquée dans ces au-

tres : *Que je suis malheureux ! que mon sort est déplorable ! & dans celles-ci , Que répondrai-je à mes enfants ? & encore dans celles-ci , Vous avez pu , Milon , par le moyen de ceux qui sont aujourd'hui vos juges , me tirer d'exil , & me rendre à ma patrie. Et moi par le moyen de ces mêmes juges je ne pourrai vous sauver , vous retenir dans cete même patrie !* Ou lorsque Cicéron étant obligé d'adjuger les biens de Rabirius à très-vil prix , il s'écrie : *O que mon ministère est maintenant dur & rigoureux !*

Une chose qui produit encore un éfet merveilleux dans la péroration, c'est de faire un aveu sincere de la douleur & de l'acablement où l'on est. Cicéron nous en donne un exemple dans la même oraison pour Milon, quand il dit : *Mais finissons ; car je sens que les larmes étouffent ma voix , & que je n'ai plus la force de parler ;* ce qui doit être prononcé d'un ton conforme aux paroles. Il y a d'autres choses qui semblent appartenir encore à cete partie du discours, comé d'évoquer les morts de leurs tombeaux , pour rendre témoignage en notre faveur ; de prendre des enfants entre ses bras , pour attirer sur eux la compassion des juges ; de présenter à leur

tribunal une famille défolée ; de déchirer ses vêtements, &c. mais il en a été parlé ailleurs. Et come toutes les autres parties du discours ont auffi leur variété, il est clair qu'elles se doivent prononcer d'une maniere convenable au sens qu'elles renferment.

Mais il faut auffi que la prononciation s'acorde avec les mots, si ce n'est toujours, du-moins quelquefois. Par exemple, quand nous disons, *Ce misérable, ce pauvre home*, est-ce que ces mots ne demandent pas un ton de voix, humble & soumis ? Quand au-contraire nous disons, *Un audacieux, un voleur, un brigand*, est-ce que nous ne prononçons pas d'une voix plus forte & plus animée ? Aussi, à dire le vrai, cete conformité de prononciation done aux choses un degré de force & de vertu, qu'elles n'ont point autrement ; si-tôt qu'elle manque, nous ne parlons plus que du bout des levres, & le cœur dément la bouche.

Ajoutez qu'un même mot, selon qu'il est prononcé diférament, indique, nie, affirme, reproche, marque de l'étonnement, de l'indignation, du mépris, &c. Par exemple,

Si je regnè en ces lieux, c'est par vous que j'y regne.

*Vous, avoir mérité par vos chants un tel prix !
Quoi, vous, ce même Enée ? &c.*

Tous ces *vous*-là ont des tons différents. Et pour ne pas perdre du temps inutilement, chacun peut en soi-même examiner ces exemples, ou d'autres s'il veut, en les appliquant à toutes les sortes de sentiments ; il verra que ce que je dis est vrai.

Je n'ai plus qu'une réflexion à ajouter ici, qui est que la bonne grace est ce qu'il y a de plus nécessaire, & à quoi on regarde le plus dans la prononciation. Mais telle chose sied bien à l'un qui ne sied pas à l'autre. Car le talent de plaire consiste dans un je ne fais quoi, dont il n'est pas possible de rendre raison. Et come il est vrai de dire que le grand secret est de mettre des graces à ce que l'on fait, aussi faut-il convenir que ce secret a beaucoup d'art, & que l'art néanmoins tout seul ne le peut donner. Dans quelques-uns les vertus sont sans agrément ; dans quelques-autres les vices-mêmes ne déplaisent pas.

Les deux plus grands acteurs que nous ayons vus dans le comique, ont été Démétrius & Stratoclès. Ils plaisoient tous deux par des qualités très-différentes. Que l'un jouât admirablement bien le rôle

des Dieux, des amants, des bons peres de famille, d'un esclave fidele, des matrones, des prudes; l'autre celui d'un vieillard dur & avare, d'un esclave fourbe & rusé, d'un parasite, d'un lâche complaisant, enfin tous les rôles qui demandent plus de mouvement, je ne m'en étonne pas. Leur naturel étoit différent; Démétrius avoit même la voix plus agréable, & Stratoclès l'avoit plus forte.

J'admire bien davantage certaines manieres qui leur étoient tellement personnelles, qu'elles n'auroient pas réussi à tout autre; come d'entrer sur le théâtre avec une robe que le vent fesoit boursoffler, de jeter ses mains en l'air; d'affecter de fréquents élans, pour faire admirer la douceur de sa voix; de gesticuler du flanc: il n'y a jamais eu que Démétrius qui ait fait avec succès toutes ces choses. Mais il faut dire le vrai, cet acteur étoit secondé en cela d'une taille & d'une mine charmante.

L'autre avoit une démarche précipitée, le corps toujours en mouvement; des éclats de rire dont il connoissoit le ridicule, mais qu'il donoit au peuple; un cou racourci, une tête enfoncée dans les épaules, & tout cela lui séioit bien. Tout autre que lui qui eût fait une seule

de ces choses , auroit été siflé. Ainsi chacun pour former son action doit moins consulter les préceptes , que son propre naturel. Cependant il n'est pas absolument impossible qu'un home réunisse en sa personne toutes les sortes de talents , ou du-moins plusieurs.

Je finirai cet article come la plupart des autres , en recomandant un certain tempérament ; car ce n'est pas un comédien que je forme ici , mais un orateur. Laissons donc aux acteurs toutes ces finesse , toutes ces subtilités du geste ; & en parlant ne nous embarassons pas de marquer toutes les pauses , tous les temps , & toutes les différentes affections de l'ame , come nous ferions , si nous avions à dire , par exemple , ceci sur le théâtre , *Que ferai-je donc ? n'irai-je point , quand elle me rapele d'elle-même ? Mais plutôt , si je prenois une bone fois le parti de ne pas souffrir davantage les hauteurs & les caprices de ces créatures ?* (*) Car un comédien pour marquer son incertitude , s'arêtera presque à chaque parole , changera de ton à tout moment , fera divers gestes , divers mouvements de tête.

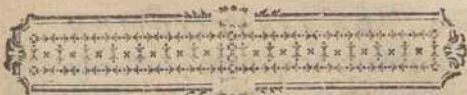
Un discours oratoire est d'un autre

(*) *Ter. Eun. act. 1. sc. 1.*

goût, & veut moins de façons. C'est qu'il consiste dans l'action, non dans l'imitation. C'est pourquoi on blâme avec raison une prononciation minaudière, ou incomode par une gesticulation continuele, & où la voix change de ton si souvent, qu'elle en devient come sautillante. C'est ce que nos anciens auteurs apelent une action afairée & inquiète, suivant la force du terme grec, (*ἄσυχον ἀπέκρυσιν.*) & Lénas Popilius l'a ainsi qualifiée après eux.

Cicéron qui nous donne ces préceptes dans ses livres de l'orateur, a donc raison en cela, come en tout. Et dans son dialogue intitulé Brutus, en parlant de M. Antonius, il les rebat encore. C'est de lui que j'ai tiré une bone partie de ce que je viens de dire. Cependant une action un peu chargée de mouvements est du goût d'aujourd'hui ; on l'exige même, & en quelques endroits elle convient assez. Mais il faut prendre garde qu'à force de prononcer en comédien, on ne cesse de prononcer en honête home.

Fin du onzieme Livre.



LIVRE DOUZIEME.

AVANT-PROPOS.

DE toutes les parties qui composent cet ouvrage , voici sans contredit la plus importante. Si même j'en avois senti tout le poids , come je le sens à présent qu'il m'acable , j'aurois consulté mes forces plus à temps. Mais au comencement je n'ai songé qu'à éviter la honte de ne pas tenir ce que j'avois promis. Dans la suite , quoique le travail & la peine augmentassent , à mesure que je passois d'une partie à l'autre ; cependant pour ne pas perdre le fruit de ce que j'avois déjà fait , je me suis encouragé moi-même à surmonter toutes les difficultés. Et présentement encore , bien que le fardeau soit plus pesant que jamais , come je touche presque au terme , je suis résolu de succomber , plutôt que de manquer de courage.

Or ce qui m'a trompé , c'est que j'ai comencé cet ouvrage par ce qu'il y avoit de plus léger. Ensuite invité come par un vent favorable , je me suis engagé

plus avant ; & quoique j'eusse déjà assez fait de chemin, pendant qu'il n'étoit question que de choses communes & traitées par la plupart des rhéteurs, je ne me voyois pas encore loin du rivage, & j'avois autour de moi plusieurs compagnons de fortune. Mais depuis que j'ai voulu entrer dans ce qui regarde un genre d'élocution inconnu aux premiers orateurs, & tenté par un petit nombre d'autres, je n'ai presque plus vu personne qui eût osé s'éloigner du port.

Maintenant donc que notre orateur est parvenu au point de pouvoir se passer de maîtres, & de voler de ses propres aîles, en puisant dans les plus pures sources de la sagesse même, des secours encore plus puissants que ceux que je lui ai donés, je suis éfrayé de me trouver si-loin en pleine mer. Car c'est ici que l'on peut dire,

*Je ne trouve par-tout où je jete les yeux,
Que l'objet éfrayant de la mer & des cieux.*

Enéid. l. 5.

Cicéron est le seul qui m'aparoisse sur ce vaste océan. Encore même avec un si bon vaisseau & si-bien équipé, il baisse ici les voiles, il cesse de ramer, & se contente d'enseigner quelle sorte d'é-

loquence doit employer ce parfait orateur, dont il se fait l'idée. Ma témérité fera plus ; car outre cela je vais tâcher de lui doner des mœurs, & de lui prescrire des devoirs. Ainsi, quoique je ne sois pas capable d'ateindre le grand home qui marche devant moi, je me propose néanmoins d'aler encore plus loin, puisqu'il le faut pour l'exécution de mon projet. Après tout, l'envie de bien faire est toujours louable ; & de toutes les hardiesses, il n'y en a point qui coure moins de risque, que celle qui est assurée du pardon, par la nature des choses qu'elle entreprend.



CHAPITRE PREMIER.

Qu'il n'y a que l'home de bien qui puisse mériter le nom d'orateur.

QUE l'orateur à l'institution duquel nous travaillons ici, soit donc celui-là même que M. Caton définit, *Un home de bien, savant en l'art de parler.* Or ce que Caton met au premier rang, je tiens en éfet que c'est ce qu'il y a de meilleur, & de plus estimable dans l'ordre naturel des choses, *Un home de bien.* Non-seulement parce que si l'art de par-

ler avoit en vue de seconder la méchanceté des homes, il n'y auroit rien au monde de plus pernicieux que l'éloquence, soit pour le public, soit pour les particuliers ; mais aussi parce que nous, qui avons fait jusqu'à présent notre possible pour perfectionner ce talent de la parole, nous rendrions certainement un fort mauvais office au genre humain, si nous destinions ces armes, non à un soldat, mais à un voleur. Que dis-je, nous ? La nature elle-même ne se feroit elle pas montrée plutôt une marâtre qu'une mere, lorsqu'elle a, ce semble, le plus affecté de nous favoriser, & de nous distinguer du reste des animaux, si elle nous avoit donné la faculté de parler pour appuyer le crime, pour opprimer l'innocence & pour combattre la vérité ? Car nous gagnerions bien plus à être privés de l'usage de la raison & de la parole, qu'à naître avec ces présents du Ciel, pour les employer à nous entre-détruire les uns les autres.

Mais je done encore plus d'étendue à ma pensée, & je ne veux pas dire seulement que l'orateur doit être home de bien. Je dis de plus qu'il n'y a que l'home de bien qui puisse être orateur. En éfèt reconnoîtra-t-on jamais pour rai-

sonables ceux qui , pouvant prendre le chemin du vice , & le chemin de la vertu , choisissent le pire ; ou pour prudents , ceux qui faute de prévoir les suites des choses , s'exposent eux-mêmes à de très dures peines , souvent portées par les loix , & toujours inséparables de la mauvaise conscience ? Que si c'est une maxime non-seulement constante parmi les sages , mais même reçue communément , que nul n'est vicieux , qu'il ne soit en même temps insensé , quelle aparence qu'un insensé puisse jamais être orateur ?

Ajoutez que l'esprit ne peut pas même vaquer à l'exécution d'un si noble dessein , s'il n'est libre de tout vice : premièrement , parce que les choses honnêtes & les choses honteuses n'ont nulle société ensemble , & qu'il n'est pas moins impossible qu'un même esprit s'occupe en même temps de ce qu'il y a de meilleur & de ce qu'il y a de plus mauvais dans la nature , qu'il n'est impossible qu'un même home soit bon & méchant tout-à-la-fois. Secondement parce qu'une ame occupée d'un si grand dessein , doit nécessairement renoncer à tous les autres soins , je dis même les plus innocents ; car c'est alors que dégagée de tout , & que se possédant parfaitement , elle se livre

toute entiere au projet qu'elle a conçu, sans que rien partage son attention.

De fait, si l'agriculture ou le soin de nos affaires domestiques, ou le plaisir de la chasse, ou le charme des spectacles, quand il nous atache trop, devient préjudiciable aux études, par la raison que tout le temps que vous employez à autre chose, est autant de temps que vous leur ôtez; que pensons-nous que doivent faire des passions violentes, come l'ambition, l'avarice, & la haine, qui ne nous laissent de repos ni le jour ni la nuit, & qui regnent jusques sur notre sommeil, par le désordre qu'elles causent dans notre imagination? Car il n'y a rien de si agité, de si changeant, de si bouleversé par toute sorte de mouvements, qu'une ame vicieuse. Médite-t-elle un crime? l'espérance, l'incertitude, les soucis s'emparent d'elle tour-à-tour. L'a-t-elle commis ce crime? aussi-tôt l'inquiétude, le repentir, l'attente des peines qu'elle a méritées, la tourmentent. Au milieu de tout cela quele espérance peut-on concevoir pour les lettres & pour les beaux arts? la même que pour les fruits, dans une terre couverte de ronces & d'épines.

En éfet, pour soutenir la fatigue de l'étude, la tempérance n'est-elle pas né-

cessaire ? Mais en peut-on attendre d'un home livré à la mollesse & à la débauche ? L'amour de la gloire est ce qui nous excite particulièrement à cultiver les sciences. Peut-on croire qu'une ame esclave du vice soit sensible à la gloire ? D'ailleurs qui ne fait pas que la plupart des discours oratoires roulent sur l'équité & sur le souverain bien ? Un home injuste & méchant parlera-t-il de ces choses d'une maniere convenable à leur dignité ? Enfin pour trancher une bone partie de la question, supposons, ce qui ne peut jamais être, qu'un parfaitement home de bien & un scélérat ayent autant d'esprit, d'aplication & de capacité l'un que l'autre ; qui des deux fera cru le meilleur orateur ? Sans doute celui qui sera home de bien. Donc il n'est pas possible que ce scélérat soit un parfait orateur ; car dès qu'il peut devenir meilleur, on peut conclure qu'il n'est pas parfait.

Mais de crainte qu'à la maniere des disciples de Socrate, nous ne semblions faire aux objections que nous proposons, telle réponse qu'il nous plaît, je veux qu'une persone soit assez obstinée, pour oser soutenir qu'un méchant home qui aura autant d'esprit, d'aplication, & de capacité qu'un home de

bien, ne fera pas moins bon orateur que lui. Il faut convaincre cete persone de son aveuglement, & cela est aisé. Car du-moins ne peut-elle nier que tout orateur a pour but, que ce qu'il dit aux juges, leur paroisse vrai & honête. Qui donc en viendra à bout plus aisément, d'un home de bien ou d'un méchant home ? certainement l'home de bien ; & même il dira plus souvent des choses de cete nature.

Que si quelquefois pour satisfaire à de certains devoirs, come je montrerai bientôt que cela peut ariver, il entreprend de faire passer pour vrai ce qui ne l'est pas, c'est une nécessité que même alors il trouve plus de créance dans l'esprit des juges. Au-lieu qu'un mal-honête home, come il compte pour rien l'opinion que l'on a de lui, & qu'il n'a pas même l'idée de la vertu, ne prend pas la peine de dissimuler ; il se montre tel qu'il est. Delà vient qu'il propose les choses d'une maniere inconsiderée, & qu'il les affirme avec impudence ; d'où s'ensuit dans celles qu'il ne sauroit prouver, une opiniâtreté honteuse, & un acharnement très inutile. Car ces sortes de gens dans les causes qu'ils entreprennent, come dans tous leurs projets,

ont des espérances iniques & téméraires. Or il arrive souvent que lors même qu'ils disent vrai, on ne les croit pas plus ; & que de les avoir pour avocats, c'est doner mauvaise opinion de sa cause.

Répondons maintenant aux préjugés du vulgaire, qui se récrie de toute sa force contre notre sentiment. Quoi donc ? Démosthène n'a-t-il pas été orateur ? Cependant on dit que c'étoit un méchant homme. Cicéron n'a-t-il pas été orateur ? Plusieurs néanmoins ont aussi blâmé ses mœurs. Que ferai-je ? Ma réponse pourra choquer bien des gens. Il faut adoucir les esprits auparavant. Je réponds donc premièrement que Démosthène ne me paroît point avoir été de si mauvaises mœurs, que l'on doive croire tout ce que ses ennemis ont dit de lui ; quand nous voyons d'ailleurs qu'il a toujours merveilleusement bien conseillé la république d'Athènes, & qu'il a fait (a) une fin digne d'un grand homme.

Je ne vois pas non plus que Cicéron

(a) Ne pouvant éviter de tomber entre les mains d'Antipater, successeur d'Alexandre, il s'empoisonna avec du poison qu'il portoit dans sa bague. Plutarque néanmoins raconte le fait autrement.

ait manqué à rien de tout ce que l'on pouvoit attendre d'un fort bon citoyen. Nous en avons des preuves dans son consulat, qui lui fut infiniment glorieux, dans une province (a) qu'il gouverna avec toute l'intégrité possible ; dans le gouvernement des vingts (b) qu'il rejeta constamment contre son propre intérêt ; enfin dans les guerres civiles qui furent très fâcheuses de son temps, & durant lesquelles ni l'espérance, ni la crainte, ni toutes les intrigues ne purent jamais le détourner du droit chemin, ni le détacher du bon parti ; j'entends le parti de la république. Quelques-uns l'ont accusé de peu de courage. Mais lui-même leur a fort bien répondu, en disant qu'il n'étoit pas timide quand il falloit soutenir les dangers, mais seulement quand il s'agissoit de les prévoir : ce qu'il a justifié par sa mort même, qui a été accompagnée de beaucoup de constance & de fermeté.

Que si la parfaite vertu a manqué à

(a) La Cilicie où il fut envoyé en qualité de proconsul.

(b) Après la mort de César, quelques-uns voulurent changer l'état de la république, & introduire une espèce d'Aristocratie, en nommant vingt personnes pour prendre soin des affaires ; quoique Cicéron fût du nombre des vingts, il s'oposa fortement à ce dessein.

ces deux personages, & que l'on me demande s'ils ont été orateurs, je répondrai ce que répondent les Stoïciens quand on les presse de dire si Zénon, si Cléanthe, si Crysipe ont été sages; à savoir qu'ils ont été de grands homes, mais que toutefois ils n'ont pas eu encore toute la perfection dont la nature de l'home est capable. En éfet Pythagore n'a pas pris le nom de sage, come ceux qui avoient été avant lui; mais seulement le nom de philosophe, come qui diroit, amateur de la sagesse. Cependant pour me ranger à l'usage ordinaire, j'ai dit souvent, & je dirai encore à l'avenir, que Cicéron est un orateur parfait, come nous disons que nos amis sont honnêtes gens, ou qu'ils sont très prudents, bien-que ces qualités ne conviennent qu'au seul sage.

Mais quand il faudra parler proprement, & selon l'exacte vérité, je chercherai alors cet orateur que Cicéron cherchoit lui-même. J'avoue que personne n'a été plus éloquent. Je ne vois pas même trop ce que l'on pourroit ajouter en lui; & je trouverois peut-être plus aisément quelque chose, que je croirois bien qu'il eût retranché encore; car c'est ainsi que la plupart des doctes en

ont jugé. Ils conviennent qu'il y a eu en Cicéron grand nombre d'excellentes qualités, & quelque peu de défauts. Et lui-même nous apprend qu'il avoit beaucoup resserré cete abondance, cete fécondité de jeune home, qui paroissoit dans ses premieres compositions. Mais après tout, puisqu'il ne s'est point arrogé le nom de sage, lui qui ne se mesestimoit pas, & qu'il eût pu porter l'art oratoire encore plus loin, s'il eût vécu plus long-temps, ou qu'il eût été dans des temps plus calmes & plus propres pour l'étude; ne puis-je pas croire sans être soupçonné de malignité, qu'il n'a point atteint la dernière perfection, dont néanmoins personne n'a approché de plus près?

Si je pensois autrement de ce grand home, je pourrois soutenir mon sentiment avec une égale liberté. M. Antonius n'a-t-il pas publié hautement (ce qui est bien une autre hardiesse) qu'il n'avoit encore vu personne qui fût éloquent? Cicéron même dont nous parlons, que fait-il autre chose que de chercher cet home vraiment éloquent, que de se l'imaginer, que de s'en faire l'idée? Et moi je n'oserai dire que dans cete suite immense de siècles qui restent à s'écouler, il se pourra trouver quelque chose de

plus parfait que ce qui a été ? Je ne dis rien de ceux qui n'ont nulement rendu justice à Démosthène , ni à Cicéron , même en ce qui regarde l'éloquence ; bien-que Démosthène ne soit pas sans défaut , au jugement de Cicéron , qui l'accuse de s'endormir quelquefois ; ni Cicéron lui-même , selon Brutus & Calvus , qui ont blâmé sa composition ouvertement , & en parlant à lui-même ; & selon les deux Pollions , qui en plusieurs endroits se déchainent avec animosité contre son stile.

Mais je veux bien acorder une chose qui n'est pas naturele , qu'il s'est pu trouver un méchant home , qui fût en même temps fort disert. Je ne dirai pas pour cela que cet home ait été orateur. Car je ne donnerai point le nom de vaillant à tous ceux qui seront gens d'expédition , parce que la valeur emporte l'idée de la vertu. Il en est de même de l'éloquence. Est-ce que tout home qui entreprend de défendre une cause , n'a pas besoin d'une fidélité inviolable , pour ne se laisser ni corrompre par l'atrait de l'argent , ni entamer par le crédit & la faveur , ni ébranler par la crainte ? Et prodiguerons-nous le nom d'orateur , ce nom si auguste , à un lâche déserteur , à un prévaricateur , à un traître ?

Que si les moindres avocats doivent avoir ce que nous apelons de la probité, pourquoi est-ce que cet orateur qui n'a point encore été, mais qui peut être, ne sera pas parfait du côté des mœurs, come du côté de l'éloquence ? Car ce n'est pas un home de palais que je prétends instruire, ni un mercenaire qui met sa voix à prix, ni enfin, pour ne rien dire d'osensant, un simple avocat que l'on ne peut pas dire être inutile. Mais je suppose un personnage d'un génie excellent, qui ait l'esprit rempli & orné de mille beles conoissances ; un home que les Dieux ayent acordé à la terre, pour faire le bonheur des autres homes, tel que toute l'antiquité n'a point vu son pareil ; un home d'un mérite singulier & achevé, plein d'honneur & de vertu dans ses sentiments, plein de force & de dignité dans ses paroles.

Pense-t-on qu'il soit besoin d'un tel home tout entier pour protéger l'innocence, ou pour réprimer l'audace d'un scélérat, ou pour défendre la vérité contre la calomnie dans une cause pécuniaire ? Ce parfait orateur ne dédaignera pas ces emplois ; mais aux grandes occasions, quand il s'agira de se rendre maître du Sénat, ou de faire revenir tout un peuple de son

égarement, on verra bien autrement quel il est. N'est-ce pas cet homme-là même que Virgile nous représente apaisant la fureur d'une populace mutinée ; lorsqu'elle se fait des armes de tout ce qu'elle rencontre, & que le feu & les pierres volent déjà de toutes parts ?

*D'un mortel révéra le sacré caractère ,
Vient-il s'offrir soudain à leurs yeux étonnés ?
Tous alors oubliant leur aveugle colère ,
Se montrent attentifs , interdits , consternés.*
En. liv. 1.

Voilà donc la vertu marquée avant toute chose, dans notre orateur. Le poëte ajoute ensuite l'éloquence ,

Il parle : on obéit , &c.

Mais même à la guerre , quand il faudra exhorter le soldat à combattre courageusement, cet orateur que nous instruisons , ne tirera-t-il pas ses paroles du propre fond de la sagesse ? Car au moment de la mêlée, comment dissiper d'aussi justes craintes, que celles de la fatigue, de la douleur, de la mort même, si l'on ne fait succéder à leur place l'amour de la patrie, le courage, & l'éclatante image de la gloire ? motifs dont on persuadera bien mieux l'importance aux autres, quand on en fera bien per-

suadé soi-même. Car l'hypocrisie se trahit toujours, quelque précaution qu'elle prenne; & il n'y a point d'homme si éloquent qu'il ne vacille, qu'il ne soit embarrassé en parlant, toutes les fois que son cœur dément sa bouche. Or un méchant homme est souvent dans la nécessité de parler autrement qu'il ne pense. Au contraire les gens de bien ne tarissent point sur le chapitre de la vertu. Ils ont une facilité merveilleuse à inventer les meilleures choses; c'est qu'ils ont aussi la sagesse en partage. Il est vrai que ces bones choses sont quelquefois destituées des agréments & des finesse de l'art; mais elles sont assez orneées par elles-mêmes: & tout discours où reluit le caractère de la vertu, ne sauroit manquer d'être persuasif.

Que la jeunesse donc, ou pour mieux dire, que tous (car il n'est jamais trop tard de comencer à bien faire, quand on en a sincérement la volonté) que tous, dis-je, s'efforcent de parvenir à ce haut point de perfection. Peut-être en viendra-t-on à bout. En effet la nature n'empêche personne d'être homme de bien, ni d'être éloquent. Pourquoi donc quelqu'un ne pourroit-il pas réunir ces deux choses en sa personne? Et pourquoi cha-

cun de nous n'auroit-il pas l'espérance d'être ce quelqu'un ? Si nos forces ne vont pas jusques là, il faut pourtant convenir que nous serons plus estimables & meilleurs, à proportion du progrès que nous aurons fait en l'un & en l'autre point. Mais du-moins qu'on s'ôte de l'esprit cete chimere, que l'éloquence qui est le plus beau présent que le Ciel nous ait fait, puisse jamais s'alier avec le vice. Le talent de parler, s'il se trouve dans un home vicieux, doit être même regardé come un vice, puisqu'il rend cet home encore plus méchant.

Il me semble entendre dire à cela, (car nous n'empêcherons jamais qu'il n'y ait des gens qui aiment mieux être éloquents, que vertueux) il me semble entendre dire : Pourquoi donc l'éloquence est-elle pleine d'artifice ? Pourquoi vous-même nous avez-vous parlé des couleurs de la rhétorique, & de certaines causes qui sont plus chatouilleuses que d'autres ? A quoi bon même ce que vous avez ajouté de celles où le fait est avéré, & que l'on ne laisse pas de défendre, come s'il ne l'étoit pas ? Tout cela ne prouve-t-il pas que la force du discours & la rhétorique combattent quelquefois la vérité ? Car un ho-

me de bien n'entreprend que de bones causes, & celles-là se défendent assez par la seule vérité, sans qu'il soit besoin de tant de préceptes.

Je comencerais par justifier l'éloquence auprès de ceux qui raisonnent ainsi ; & je les satisferai ensuite sur ce qui regarde les gens de bien, qui sont quelquefois obligés de défendre des criminels. Je répondrai donc qu'il n'est pas inutile d'enseigner comment on soutient le mensonge & l'injustice, quand ce ne seroit que pour apprendre à les découvrir, & à les réfuter plus aisément : come il est plus facile de donner des remèdes salutaires, quand on connoît ceux qui sont nuisibles. Car les académiciens qui soutiennent le pour & le contre dans toutes leurs disputes, n'ont pas pour cela des mœurs équivoques. Et Carnéade, ce grand philosophe, qui, à ce que l'on dit, étant à Rome, disputa contre l'équité en présence de Caton le Censeur, avec autant de force qu'il avoit disputé la veille en parlant pour, n'étoit pas injuste pour cela. En effet, on connoît mieux la vertu par le moyen du vice qui est son contraire ; & l'équité devient plus manifeste, plus sensible par la considération de l'iniquité,

& l'on prouve ainsi mille autres choses par celles qui leur sont opposées. Un orateur doit donc connoître les ruses & les desseins de son adversaire, come un général d'armée doit connoître ceux de l'ennemi.

Mais ceci même qui répugne tant d'abord, qu'un home de bien qui défend une cause, est quelquefois obligé de cacher aux juges la verité, a néanmoins lieu en quelques occasions, & la raison peut le conseiller. Que si quelqu'un s'étonne de me voir avancer cete proposition, encore que ce ne soit pas mon sentiment particulier, mais celui de plusieurs grands homes que l'antiquité a reconus pour maîtres dans la science des mœurs ; je le prie de faire réflexion que la plupart des choses sont honêtes ou honteuses, non par elles-mêmes, mais par le principe & le motif d'où elles partent. Car si de tuer un home devient souvent une vertu ; si de sacrifier ses propres enfants est quelquefois une très bele action ; si des choses encore plus odieuses sont permises, quand l'utilité publique les demande ; il ne faut pas non plus considérer simplement & nuement quele cause cet home de bien défend, mais par quele raison & à quel dessein il la défend.

Or il faut premièrement convenir d'un point, dont les plus rigides Stoïciens conviennent eux-mêmes : qu'il peut fort bien ariver qu'un home de bien fasse un mensonge, même pour des causes assez légeres. Par exemple, qu'un enfant soit malade. Combien de choses lui faisons-nous acroire, pour l'engager à faire ce qu'il faut pour sa guérison ? Combien de paroles lui donons-nous, que nous savons bien que nous ne lui tiendrons pas ? A plus forte raison cela est-il permis lorsqu'il s'agit de tromper l'ennemi pour sauver notre patrie, ou d'empêcher un scélérat de comettre un crime ? De sorte que ce qui est quelquefois reprehensible, même dans un esclave, est d'autres fois louable, même dans l'homme le plus sage.

Cela supposé, je vois bien des raisons pour lesquelles un orateur peut honêtement entreprendre de certaines causes, qu'il n'entreprendroit point sans un motif légitime. Je ne prétends pas dire qu'il faille se faire des loix moins austeres, quand il s'agit de défendre en justice un pere, un frere, ou un ami, qui sont en danger de sucomber, quoiqu'à dire le vrai il y ait bien de quoi être en suspens ; d'un côté la justice, & de

l'autre la piété nous recomandant ses droits. Je parle donc en général. Mais éclairciſſons cela de maniere qu'il ne reſte aucun doute.

Qu'un home ait atenté à la vie d'un tyran, & qu'il ſoit dénoncé criminel. Notre orateur laiffera-t-il périr cet home ? Et s'il ſe charge de ſa cauſe, ne la défendra-t-il pas par les couleurs de la rhétorique, come feroit celui qui ſoutiendrait une mauvaſe cauſe ? Mais que fera-ce, ſi l'on ſait qu'un juge eſt capable de condaner une bone action, & qu'il la condanera éfectivement, ſi on ne lui perſuade que cete action ne s'eſt pas faite ? Notre orateur fera-t-il ſcrupule d'employer ce moyen pour ſauver, je ne dis pas ſeulement un innocent, je dis un citoyen recomandable par ſon mérite ? Que fera-ce encore, s'il y a des choſes juſtes en elles-mêmes, mais qui par la conjoncture des temps ſont abſolument inutiles à la république ? L'artifice qu'un orateur fera obligé alors de mettre dans ſon diſcours, quoique bon ſans doute, ne tiendra-t-il point un peu des mauvais artifices ?

De plus, perſone ne doute que ſi les méchants pouvoient changer, & rentrer dans le bon chemin, come on

peut quelquefois l'espérer, il ne fût en ce cas plus avantageux à la république de leur faire grâce, que de les perdre. Si donc un orateur est assuré que ce criminel que l'on poursuit en justice changera de vie, n'aura-t-il pas raison de faire tout son possible pour le soustraire à la rigueur des loix ?

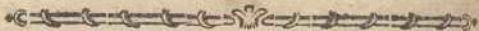
Suposons qu'à l'heure même on accuse justement de quelque grand crime un bon général d'armée, & sans le secours de qui Rome ne puisse raisonnablement espérer de se garantir de l'invasion ; est-ce que l'intérêt commun ne lui donnera pas un orateur pour le défendre ? Fabricius du-moins voyant l'Etat menacé d'une guerre prochaine, & sachant que Cornélius Rufinus étoit mauvais citoyen, & son ennemi particulier, mais d'ailleurs bon capitaine, ne laissa pas de lui donner hautement son suffrage pour le consulat. Et come quelques-uns s'en étoient, il leur répondit, qu'il aimoit encore mieux être dépouillé par un de ses citoyens, que vendu par les ennemis. Si donc Fabricius eût été orateur, pensons-nous qu'il n'eût pas défendu ce même Rufinus, quoique manifestement coupable de péculat ? Je pourrois apporter beaucoup d'exemples semblables, mais

un seul fufit ; car mon deffein n'eft pas que l'orateur à qui s'adreffent ces préceptes , entreprène fouvent de ces fortes de caufes ; je veux feulement montrer que fi quelquefois il y eft forcé , par une des raifons que j'ai dites , nous n'en fommes pas moins en droit de définir l'orateur , un home de bien , favant en l'art de parler.

Il n'eft pas moins néceffaire d'enseigner , & de s'instruire come on traite auffi certaines chofes qui font difficiles à prouver. Car fouvent les meilleures caufes reffemblent aux mauvaises , & il peut ariver qu'un home foit acufé injustement , & que toutes les aparences foient contre lui. D'où il s'enfuit qu'en le défendant , il faut s'y prendre de la même maniere que s'il étoit véritablement coupable.

Ne fait-on pas auffi qu'il y a une infinité de circonftances qui font communes aux bones caufes & aux mauvaises , les témoins , les lettres , les foupçons , les préjugés ? tout cela fonde feulement de la vraisemblance. Or ce qui eft vraisemblable ne fe confirme & ne s'impugne point autrement que ce qui eft vrai. C'eft pourquoi l'orateur tournera toujours fon discours felon le befoin de fa caufe ; mais il confervera en même temps toute

la pureté d'intention, & la droiture de cœur que l'on peut attendre d'un homme de bien.



CHAPITRE II.

Que l'orateur doit avoir une connoissance exacte de tout ce qui sert à former les mœurs.

PUIS donc que qui dit orateur, dit homme de bien ; qu'il n'y a point d'homme de bien sans la vertu, & que la vertu, encore que quelques-uns de ses mouvements partent de la nature, doit moins être perfectionnée par le secours des préceptes, il s'ensuit qu'avant toutes choses l'orateur doit cultiver ses mœurs par l'étude, & se rendre familière la science qui apprend à connoître tout ce qui est juste & honête, sans laquelle nul ne peut devenir ni homme de bien, ni éloquent. Si ce n'est peut-être que nous soyons du sentiment de ceux qui pensent que les mœurs sont le pur ouvrage de la nature, & que les enseignements ni le soin n'y font rien. Gens sensés qui demeurent d'accord que les choses qui sont l'ouvrage de nos mains, & même les plus viles d'entre elles, ont besoin de maître ; mais que

pour la vertu, qui est ce qui nous approche le plus des Dieux immortels, nous l'avons sans peine, sans la chercher, & seulement parce que nous sommes nés homes. Ainsi on sera abstinent, sans savoir même ce que c'est qu'abstinence, & courageux, sans avoir fait aucune réflexion, aucune étude pour s'affranchir des craintes de la douleur, de la mort, & de la superstition. On sera juste sans avoir jamais examiné ce que c'est que la justice, & que le souverain bien; enfin sans avoir traité dans quelque savant discours ni des loix que la nature a imposées à tous les homes, ni de celles qui sont particulieres à certaines nations, à certains peuples. O que l'on fait peu de cas de tout cela, quand on le croit si aisé! Mais laissons ce point, que personne, je m'assure, ne révoquera en doute, s'il a seulement la moindre teinture des lettres.

Je passe au second, qui est qu'on ne fera pas même fort éloquent, si l'on n'a étudié à fond la nature de l'home, & si l'on n'a pris un soin particulier de se former les mœurs par le secours des préceptes & de la réflexion. Car ce n'est pas sans fondement que L. Crassus dans le troisieme livre de l'orateur assure que

tout ce qui concerne l'équité, la justice, la vérité, le souverain bien, & leurs contraires, appartient à l'orateur ; & que les philosophes quand ils soutiennent ces vertus avec les forces de l'éloquence, se servent non de leurs propres armes, mais de celles des rhéteurs.

Cependant le même Crassus avoue que présentement il faut tirer ces secours du fond de la philosophie, aparament parce que celle-ci lui semble en être plus en possession. Delà aussi ce que Cicéron témoigne en plusieurs endroits de ses livres & de ses lettres que l'éloquence coule des sources les plus secrètes de la sagesse ; & que par cete raison, c'étoient autrefois les mêmes maîtres qui aprenoient à bien parler & à bien vivre.

C'est pourquoi mes conseils n'ont point ici pour but de faire de l'orateur un philosophe, n'y ayant point de genre de vie plus éloigné que celui-là des devoirs de la société civile, & de toutes les fonctions de l'orateur. Qui est-ce en éfet parmi les philosophes, que l'on ait vu fréquenter le bareau, ou qui se soit rendu célèbre dans les assemblées du peuple ? Qui d'eux enfin a voulu se mêler du gouvernement de la république, sur quoi néanmoins la plupart nous donent de si

beaux préceptes ? J'ai des desseins bien différents sur celui à qui j'adresse ces instructions. Je prétends en faire un sage Romain , qui se montre véritablement home d'État , non par des disputes éne-mies du grand jour , mais par l'expé-rien-ce des affaires & par ses actions.

Cependant come ceux qui ont tourné leurs soins du côté de l'éloquence , ont abandonné l'étude de la sagesse qui , excluse par-là de son emploi naturel , & des brillantes fonctions du bareau , a eu premièrement le Portique , l'Académie , le Lycée , & ensuite les écoles publiques pour retraite ; c'est une nécessité que l'orateur , ne trouvant point chez les maîtres d'éloquence une partie de ce qui lui est nécessaire , l'aille chercher ailleurs chez les philosophes. Ainsi il doit lire soigneusement les auteurs qui ont traité de la vertu , afin d'y conformer ses mœurs , & de faire quadrer sa vie avec la science des choses divines & humaines. Et combien nous paroistroient-elles plus grandes & plus beles , ces choses , si elles étoient enseignées par ceux qui en peuvent le mieux parler ? Fissent donc les Dieux qu'un jour à venir ce parfait orateur , tel que nous le souhaitons , révendique cete partie de son domai-

ne, que les uns ont rendue odieuse par le nom superbe qu'ils lui ont donné, les autres par les vices dont ils l'ont souillée; qu'il la retire des mains de ceux qui s'en sont emparés, & la réunisse à l'éloquence, pour en être inséparable à jamais.

Or la philosophie étant divisée en trois parties, qui sont la physique, la morale, & la dialectique, je voudrois que l'on me dît s'il y en a une des trois qui n'ait pas une liaison naturelle avec les devoirs de l'orateur.

Car pour comencer par la dernière, dont tout le but est de nous apprendre à parler juste, on ne doutera pas qu'elle n'appartienne à l'orateur, à moins qu'on ne veuille aussi douter, s'il lui appartient de connoître la propriété de chaque terme, d'éclaircir les choses qui sont obscures, de démêler celles qui sont embarrassées, de discerner le faux du vrai, de ramasser en peu de mots toute la suite d'un raisonnement, ou de l'étendre & de l'expliquer. Quoiqu'à dire le vrai, on se serve autrement de la dialectique dans les actions du barreau, que dans les disputes, où elle est plus précise & plus serrée, par la raison que l'orateur ne doit pas seulement instruire, mais plaire

& toucher ; ce qui demande de l'impétuosité, de la force, & des graces. C'est ainfi qu'un grand fleuve qui a de la profondeur, & qui coule à plein canal, est bien plus impétueux qu'un foible ruisseau, qui ne fait de bruit que par la rencontre des petits cailloux sur lesquels il passe.

Et come ces maîtres d'académie ne montrent pas toutes sortes de mouvements & de mesures aux jeunes athlètes, à dessein qu'ils les mettent tous en usage durant le combat de la lute, (car alors la fermeté du corps, la souplesse des membres, & l'ardeur des combattants font plus que tous les préceptes) ; mais afin qu'ayant une infinité de manieres pour venir à bout de leur adversaire, ils usent de l'une ou de l'autre selon l'ocasion ; de même cete partie contentieuse que nous nomons la dialectique, est, à la vérité, souvent très utile pour définir exactement les choses, pour en marquer les différences, pour éclaircir une matiere, la distinguer, la diviser, ou l'enveloper, l'embrouiller ; mais d'un autre côté si elle domine trop dans un discours, elle fera un obstacle à des qualités plus estimables, & en attirant à elle les forces de l'orateur pour les aco-

moder à sa justesse , à sa précision , elle les ruine. C'est pourquoy vous en voyez qui sont merueilleusement subtils dans la dispute , & qui hors de ces ruses , de ces détours , font pitié quand il s'agit d'un discours éloquent & soutenu : come ces petits animaux qui dans un lieu ressiéré échapent continuélement à ceux qui les poursuivent , & se laissent aisément atraper en plein champ.

Quant à cete autre partie de la philosophie que nous apelons la morale , rien ne convient mieux à l'orateur. Car dans cete prodigieuse variété de causes dont il a été parlé dans les livres précédents , les unes roulant sur des conjectures , les autres sur une définition : les autres sur l'action intentée , dont on se met à couvert , soit par le défaut de formalité , soit en rejetant le fait sur autrui , soit en niant la compétence ; les autres enfin sur les loix , dont on fait voir la liaison avec le fait en question par voie de filogisme , ou dont on montre l'oposition & la contrariété , ou que l'on explique diversément à cause de l'ambigüité des termes : dans cete prodigieuse variété de causes , dis-je , il n'y en a presque pas une , dont au-moins quelque partie ne demande que nous

parlions de l'équité naturele & du vrai bien ; matieres de morale, come on voit. Qui ne fait aussi que plusieurs autres roulent toutes entieres sur la seule qualité du fait, qui est une question de pure morale ?

Mais dans les délibérations y a-t-il un moyen d'exhorter, de conseiller, qui ne se rapporte naturellement au traité du beau & de l'honête ?

Quant au genre démonstratif dont la fonction est de louer & de blâmer, on voit manifestement qu'il a pour objet les vertus & les vices. En un mot, est-ce que l'orateur n'est pas sans cesse obligé de parler de la justice, de la force, de l'abstinence, de la tempérance, de la piété ? Or cet homme de bien à qui toutes ces vertus ne seront pas conues de nom seulement, come une infinité de choses qui tombent dans la conversation, & dont on parle sans beaucoup de connoissance ; mais qui s'en fera fait une idée juste pour y conformer ses sentimens, ne sera pas embarrassé d'en parler dignement. Il n'aura qu'à dire naturellement ce qu'il en pense.

J'ai déjà dit ailleurs qu'une question générale a plus d'étendue qu'une particuliere, parce que la partie est con-

tenue dans le tout, & nulement le tout dans la partie. Or personne ne doutera que les questions générales ne soient étroitement liées avec la sorte de connoissance dont nous parlons. Il y a aussi beaucoup de choses, dont il faut établir la nature par de justes & courtes définitions, ce qui donne lieu à cet état de causes que l'on nome définitif ; & n'est-ce pas ce qu'il faut encore apprendre de ceux qui ont étudié le plus à fond la morale ?

Enfin les questions de droit ne tombent-elles pas ou sur la propriété des termes, ou sur l'équité, dont l'idée confuse donne matière à des doutes ; ou enfin sur l'intention du législateur, que l'on tâche de pénétrer par voie de conjecture ? Et tout cela ne se rapporte-t-il pas, tantôt à la dialectique & tantôt à la morale ? D'où je conclus qu'il n'y a point de discours oratoire, qui ne soit naturellement mêlé de ces deux parties de la philosophie. Je dis un discours oratoire ; car il y a une certaine loquacité que ces sciences n'éclairent, ni ne soutiennent. Mais c'est une nécessité qu'elle erre, qu'elle s'égare ; n'étant guidée par aucunes regles, ou ne s'en proposant que de fausses.

Quant à la physique, outre qu'elle ouvre à l'orateur un champ d'autant plus spacieux, qu'il faut parler des choses divines avec plus de force & d'élévation que des choses humaines, elle renferme encore toute la morale, sans laquelle, come j'ai dit, il ne peut y avoir d'éloquence. En effet, si le monde est gouverné par la providence, il s'ensuit que les gens de bien doivent donner leurs soins au gouvernement de la république. Si nos âmes ont une origine céleste, il faut tendre à la vertu, & n'être point esclave de ce qui flate un corps terrestre & mortel. Un orateur n'est-il pas souvent dans la nécessité de traiter ces grands sujets ? Maintenant ce qui regarde les augures, les oracles, la religion, en un mot, toutes les choses qui ont si souvent fait la matiere des plus importantes délibérations du Sénat, ne sont-elles pas aussi la matiere des discours oratoires ; puisque dans notre opinion l'orateur est véritablement home d'État ? Enfin quele éloquence peut-on, je ne dis pas trouver, mais imaginer dans un home qui ignore ce qu'il y a de plus beau & de plus parfait dans la nature ?

Quand ce que je dis ne seroit pas évident par lui-même, nous ne pou-

rions néanmoins refuser de le croire sur l'autorité des exemples. Car on fait que Périclès fut disciple d'Anaxagore, grand physicien ; * Périclès dont les historiens, & les anciens poëtes comiques, gens qui ne fardent point leurs sentiments, rapportent qu'il avoit une force d'éloquence incroyable, bien qu'il ne nous en reste aucun monument. On fait aussi que Démosthène le plus excéllent de tous les orateurs Grecs, avoit eu Platon pour maître dans la philosophie. A l'égard de Cicéron, il nous apprend lui-même en plus d'un endroit de ses ouvrages, qu'il étoit bien moins redevable de son éloquence aux écoles des rhéteurs, qu'aux vastes jardins (a) de l'académie.

C'est ainsi qu'il en parle. En effet il n'eût jamais eu cete merveilleuse fécondité que l'on remarque en lui, s'il se fût renfermé uniquement dans l'enceinte du bareau, & qu'il eût donné à son génie d'autres bornes, que celles de la nature même.

Mais delà naît une autre question, c'est à savoir quelle secte de philoso-

* Platon dans le Phédrus.

(a) Un bourgeois d'Athènes nommé Académus, dona son jardin aux philosophes de son temps. Delà le nom de secte académique.

phes peut le plus contribuer à l'éloquence ; quoique pourtant cete dispute ne puisse regarder qu'un très-petit nombre de sectes. Car premièrement Epicure nous interdit lui-même tout comerce avec lui , quand il recomande à ses disciples de fuir les sciences de toute leur force. Et Aristippe qui met le souverain bien dans le plaisir du corps , ne nous exhortera certainement pas à supporter les fatigues de l'étude. Pour ce qui est de Pyrrhon , quele part peut-il avoir ici , lui qui n'est pas sûr qu'il y ait ni des juges à qui il parle , ni un accusé en faveur de qui il parle , ni un Sénat où l'on doive dire son avis. Quelques-uns ont cru l'Académie très-propre pour l'éloquence , parce que sa maniere de disputer pour & contre , approche fort des exercices du bareau. Ils ajoutent pour preuve de leur sentiment , que cete secte a produit des homes infiniment éloquents. Les Péripatéticiens font gloire aussi d'avoir quelque chose de propre à l'orateur. Ce sont eux en éfet qui presque les premiers , ont imaginé de soutenir des questions problématiques , par maniere d'exercice. A l'égard des Stoïciens , come ils sont obligés d'avouer que la richesse & le lustre de l'éloquence ont man-

qué à la plupart de leurs auteurs, en revanche ils prétendent que nuls ne prouvent avec tant de force, & ne concluent avec tant de subtilité.

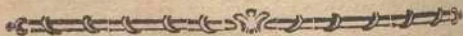
Mais laissons cete dispute entre ceux qui, come s'ils étoient engagés par serment, ou même liés par une espece de religion, croiroient faire un crime, s'ils se départoient du sentiment qu'ils ont une fois embrassé. Pour l'orateur, il n'a pas besoin de s'enrôler sous l'étendard d'aucune secte ; car il se propose quelque chose de plus grand, de plus excéllent. Il fait même profession d'y aspirer, puisqu'il ne peut mériter le nom d'orateur, sans être parfait & du côté des mœurs & du côté de l'éloquence. C'est pourquoi, pour bien parler, il prendra exemple sur ceux qui ont été les plus éloquents ; & pour former ses mœurs, il fera choix des plus beaux préceptes, & de la voie qui mene le plus droit à la vertu. Il traitera toutes sortes de sujets ; mais il s'attachera pourtant principalement à ceux qui de leur nature, sont les plus honêtes & les plus nobles. Quele matiere en éfet peut-on trouver plus abondante, & qui fournisse plus de riches & de grandes pensées, que d'avoir à parler de la vertu, de la république, de la providence,

de l'origine de nos âmes, de l'amitié ? Ce sont-là les choses qui élèvent notre esprit, en même temps que notre discours. Ce sont elles que nous pouvons apeler véritablement salutaires, qui modèrent nos craintes, qui répriment nos passions, qui nous afranchissent des préjugés du vulgaire, & qui rendent notre âme toute céleste.

Mais ce n'est pas seulement ce qui est renfermé dans les sciences dont je parle, que l'orateur doit avoir sans cesse présent à l'esprit : ce sont encore plus les paroles mémorables & les beles actions des grands homes, dont l'antiquité nous a conservé le souvenir. Or il n'en trouvera nulle part en si grand nombre, ni de si célèbres que dans les monuments de notre ville. Quels autres en éfet lui apprendront mieux ce que la force, la justice, la fidélité, la continence, la frugalité, le mépris de la douleur & de la mort, que les Fabricius, les Curius, les Régulus, les Décius, les Mutius & tant d'autres que je pourrois nomer ? Car autant que les Grecs sont riches en excélents préceptes, autant les Romains le sont-ils en grands modeles & en exemples.

Certainement l'orateur cherchera ces

exemples bien autre part que dans l'histoire de son temps, si, loin de se borner à la considération des choses qui sont come autour de lui, & à la vie présente, il regarde la mémoire de tous les siècles à venir, come la juste mesure de la vie honête & vertueuse qu'il doit mener, & de la gloire qu'il doit aquérir. C'est dans cete source que je veux qu'il puise la justice, & cete noble liberté qu'il doit toujours faire paroître, soit au bareau, soit au sénat. Et jamais il n'y aura d'orateur parfait, que celui qui saura & qui osera parler avec toute la vertu, la bienséance & la dignité possible.



CHAPITRE III.

Que la science du droit civil est nécessaire à l'orateur.

IL faut aussi qu'un tel home sache non-seulement le droit civil, mais encore les coutumes, & la religion de la république qu'il entreprend de gouverner. Car de quele utilité pourra-t-il être dans les délibérations, soit publiques, soit particulieres, s'il ignore tant de choses, qui sont, à vrai dire, le

principal fondement d'un Etat ? Et comment se donera-t-il pour le défenseur de la vertu opprimée , s'il est obligé d'emprunter d'un autre , ce qu'il y a de plus effenciel dans une cause ? Il ne fera guere différent de ceux qui récitent les écrits des poetes ; car il deviendra en quelque maniere l'éco de celui qu'il aura consulté. S'il veut persuader une chose aux juges , il la dira seulement sur la foi d'autrui ; & en promettant son secours aux parties , il aura besoin de secours lui-même.

Je veux qu'il en trouve sans peine , lorsqu'il aura tout le temps d'étudier une cause , & de ne rien apporter aux juges dont il ne soit parfaitement instruit. Mais que fera-ce dans les questions que l'on ne peut prévoir , & qui naissent souvent tout-à-coup au milieu d'un plaidoyer ? Ne le verra-t-on pas regarder honteusement autour de lui , pour implorer le secours de ces praticiens qui sont sur les bans ? Et comment pourra-t-il comprendre les choses qu'on lui suggere , quand il est obligé de les dire dans l'instant même. Je veux qu'il le puisse durant le cours d'un plaidoyer , le pourra-t-il dans l'altercation , où il faut toujours avoir la réponse toute prête , & où l'on n'a pas

le temps de s'instruire sur quoi que ce soit. Que sera-ce encore si par malheur, cet habile jurisconsulte lui manque au besoin, ou si quelqu'un pour n'avoir que de médiocres lumières, lui suggere quelque chose de faux ? Car le plus grand mal que je trouve dans l'ignorance d'un tel orateur, c'est de croire que celui qui se mêle de le redresser, est fort éclairé.

Ce n'est pas que j'ignore moi-même quel est en cela notre usage, ni que j'aye oublié qu'il y a au bareau des gens qui sont toujours come en faction, pour fournir des armes aux combatants. Je fais aussi que la même chose se pratiquoit chez les Grecs, & que delà vient leur mot de praticien. Mais je parle d'un orateur, qui apporte aux causes qu'il défend, non pas seulement le secours de sa voix, mais généralement tout ce qui peut leur être utile. C'est pourquoi je ne veux pas qu'il ignore rien de ce qui peut y avoir quelque rapport. En effet, n'est-ce pas à lui qu'il appartient plus qu'à pas un autre, de préparer tout ce qu'il souhaite de trouver dans une cause, quand il vient à la plaider ; si ce n'est peut-être qu'on s'imagine que celui-là fera bon Général, qui aura de la valeur & toutes les qualités que deman-

de

de le combat ; mais qui du reste ne saura ni lever des troupes , ni les ranger en bataille , ni en faire le choix dans l'occasion , ni pourvoir aux munitions & aux convois , ni camper avantageusement ; comme si avant que de faire la guerre , il ne falloit pas en savoir faire les préparatifs. Or tel sera un orateur qui s'en rapportera à autrui sur beaucoup de choses , dont il peut tirer quelque utilité.

Et je l'excuse d'autant moins , que ces connoissances que j'exige come nécessaires , ne sont pas à beaucoup près si difficiles qu'elles le paroissent. Car tout point de droit , s'il est certain , roule sur une loi écrite , ou sur la coutume ; & s'il est douteux , il faut l'examiner selon la regle de l'équité. Le droit écrit , & ce que nous apelons la coutume , ne souffre aucune difficulté , parce qu'il s'agit non de l'inventer , mais seulement d'en prendre connoissance. A l'égard des choses que les jurisconsultes font profession d'expliquer , elles consistent ou dans l'interprétation des mots , ou dans le discernement de ce qui est juste ou injuste , qui est l'objet de l'équité. De connoître la force de chaque mot , c'est ou ce qui est comun à toutes les personnes éclairées , ou ce qui appartient proprement à l'o-

rateur. Pour l'équité, les gens de bien la conoissent. Or nous voulons en premier lieu pour orateur un home de bien, un home prudent, qui en s'atachant à ce qu'il y a de plus vertueux & de plus honête, ne se mettra pas fort en peine, si quelques jurisconsultes ne sont pas de son avis. Car pour eux, ils ont permission de suivre des opinions différentes, & de n'être pas toujours d'acord entre eux.

Mais quand même il voudroit savoir ce que chacun d'eux a pensé sur une matiere, il ne faut pour cela que de la lecture, qui est ce qu'il y a de moins pénible dans les études. Que si plusieurs désespérant d'avoir jamais les talents nécessaires pour parler en public, ont quitté l'éloquence pour s'adonner au droit, quelle facilité ne doit pas trouver un orateur à apprendre une chose que ceux-là apprennent, qui de leur propre aveu ne sont pas capables d'être orateurs ? Aussi voyons-nous que M. Caton joignoit une parfaite conoissance du droit à beaucoup d'éloquence ; que ces grands jurisconsultes Servius Sulpitius & Scévola ont été aussi fort éloquents ; que non-seulement Cicéron n'a jamais paru dénué de la science du droit, en plaidant une cause ; mais

qu'il avoit même comencé à écrire sur cete matiere, pour nous montrer qu'un orateur, bien-loin de ne pouvoir vaquer à l'étude du droit, peut même l'enseigner aux autres.

Au-reste, que l'on ne s'avise pas de blâmer tout ce que je viens de dire, touchant la nécessité où est l'orateur de perfectionner ses mœurs, & de savoir le droit à fond, sous prétexte que nous en avons connu plusieurs, qui rebutés du travail que demande l'éloquence, ont eu recours à des occupations beaucoup plus propres à flater leur lâcheté, qu'à leur faire un mérite solide. Les uns en effet se sont mis à étudier les registres du barreau, ou le recueil des ordonances, ou simplement les titres des chapitres du droit ou les formules, & ce que nous apelons la pratique, croyant s'attacher à ce qu'il y avoit de plus utile, pendant qu'ils ne cherchoient que ce qu'il y avoit de plus aisé. Les autres plus vains & plus superbes dans leur paresse, ont cru qu'en affectant un extérieur modeste & réservé, en laissant croître leur barbe, & en fréquentant quelque temps les écoles des philosophes, come s'ils ne daignoient pas doner leurs soins à l'éloquence, ils pouvoient se faire de l'autorité aux dépens

du reste des homes , & imposer au public par une gravité étudiée , tandis qu'ils se dédomageoient dans le particulier par toute sorte de licence. Car la philosophie peut se contrefaire , mais jamais l'éloquence.



CHAPITRE IV.

Que la conoissance de l'histoire est nécessaire à l'orateur.

IL faut aussi qu'un orateur ait l'esprit rempli d'une infinité d'exemples tant anciens que modernes. Mais ce n'est pas assez qu'il ait conoissance des choses qui sont rapportées dans l'histoire , ou qui ont passé jusqu'à nous come par tradition , ou qui arivent tous les jours. Il ne lui est pas permis de négliger celles que des poetes célèbres ont imaginées , & que nous apelons fabuleuses. Les premières , à la vérité , ont force de témoignage , & quelquefois même de préjugé. Mais les secondes ont aussi leur passeport sur la foi de l'antiquité , ou du moins on les regarde come d'agréables fictions , que de grands homes ont inventées pour nous servir de préceptes & d'instruction.

Que l'orateur abonde donc en exem-

ples. Delà vient en éfet que les vieillards ont plus d'autorité, parce qu'il est à croire qu'ils ont fu & vu plus de choses que les autres. C'est ce que temoigne souvent Homère. Mais il ne faut pas attendre le dernier âge de la vie, pour étudier l'histoire. Car cete science a cela de propre, que ceux qui la possèdent semblent avoir autant d'expérience, que s'ils avoient vécu plusieurs siecles.



CHAPITRE V.

Quels sont les instruments ou les moyens dont se sert l'orateur.

C'EST de ces instruments ou de ces moyens que j'avois promis de parler. Instruments, non de l'art, come quelques-uns ont cru, mais de l'artisan même. Ce sont des armes qu'il doit avoir come à la main, pour en seconder cete fécondité d'expressions & de figures, cete invention sage & judicieuse, cete facilité dans l'ordonnance & la disposition de son sujet, cete mémoire sûre & fidele, cete grâce dans l'action & la prononciation que nous suposons en lui.

Or le principal de ces moyens est une grandeur d'âme qui ne se laisse ni

abatre par la crainte, ni intimider par le bruit & les clameurs de tout un peuple, ni reffèrer & abâtardir par l'autorité de ceux devant qui l'on parle, ne leur acordant quoi que ce soit au-delà du respect qui leur est dû. Car come il n'y a rien de si haïssable que les vices opposés, la confiance, la témérité, l'opiniâtreté, l'arogance; de même si l'on n'a une honête assurance, de la fermeté & du courage, l'art, l'étude & la science-même seront fort inutiles; come si vous doniez des armes à un home lâche & sans cœur.

C'est à regret que je dis ici ce que je pense, parce qu'il peut être mal interprété. Cependant je suis obligé de dire que la trop grande retenue qui est un vice, mais un vice aimable, & qui produit aisément les vertus, nuit quelquefois, & qu'elle a été cause que plusieurs qui avoient beaucoup d'esprit & de savoir, n'osant mettre ces beles qualités au jour, les ont gâtées & détruites, par je ne sais quele rouille qu'elles contractent dans l'obscurité. Si par hazard quelqu'un qui n'entendra pas encore la force des mots, lit ceci, qu'il sache que ce n'est pas la probité que je condane, mais l'excessive pudeur, qu'on

peut apeler une certaine crainte qui nous retire de notre devoir ; d'où s'ensuit l'embarras d'esprit, un secret chagrin d'avoir entrepris une chose, & un silence auquel personne ne s'atendoit. Comment donc ne pas mettre au nombre des vices, une affection de l'ame qui fait que l'on a honte de bien faire ?

D'un autre côté pourtant, je ne prétends pas qu'un home qui va parler en public, se produise hardiment, sans marquer aucune altération, sans changer de couleur, & sans conoître le danger où il s'expose. Quand même ce sentiment ne seroit pas en lui, il doit le feindre. Mais je veux que ce soit l'effet de sa connoissance, non de sa crainte ; qu'il soit ému, & non pas consterné, ni éperdu. Or le meilleur remede à la honte dont je parle, est cete assurance qui vient de n'avoir rien à se reprocher. Le front le moins aguéri, le plus sujet à rougir, est aisément soutenu par l'intrépidité d'une bone conscience.

Il y a aussi, come j'ai dit au comencement de cet ouvrage, des instruments ou des secours naturels, que l'art néanmoins peut aider ; la voix, la force, la bone mine & la grâce. Et ces avantages sont si considérables, que souvent

même ils fuffent pour nous faire une grande réputation. Notre fiecle a eu des orateurs plus féconds , plus diferts que Trachallus. Cependant quand il parloit, vous euffiez dit qu'il éfaçoit tous les autres ; tant il s'atiroit les regards de tout le monde par l'avantage de fa taille , par la vivacité de fes yeux , par la majesté de son front , par la beauté de son geste , & par le son de fa voix , qui étoit non feulement tele que Cicéron le demande , à-peu-près come l'ont les comédiens qui jouent dans le tragique, mais au-deffus de tous les comédiens que j'aie jamais entendus. Je me fouviens qu'un jour qu'il plaidoit à la premiere chambre * dans la fale de Jules , & que les quatre chambres étoient affemblées selon la coutume ; encore que tout rétentît de bruit & de clameurs , il fut non-seulement entendu, mais loué & aplaudi des quatre tribunaux , à la honte de ceux qui parlerent après lui. Mais ceci est le comble des vœux , & un bonheur extrêmement rare. Si on ne peut l'espérer , qu'on fache du-moins se faire entendre de ceux

* Cela doit s'entendre de la juridiction des Centumvirs , qui étoient alors partagés en quatre classes. J'ai traduit cet endroit conformément à nos usages , afin de le rendre plus intelligible.

devant qui l'on parle. C'est à quoi tout orateur doit tâcher de parvenir.



CHAPITRE VI.

En quel temps l'Orateur doit comencer à plaider des causes.

A l'égard du temps où il faut comen-
cer à fréquenter le bareau , il se doit
régler sur les forces de l'orateur. C'est
pourquoi je ne le déterminerai point au-
trement. Car il est constant que Démof-
thène plaida lui-même sa cause contre
ses tuteurs , étant presque encore enfant.
Calvus , César , & Pollion entreprirent
aussi des causes de la dernière conséquen-
ce , long-temps avant l'âge d'être quæ-
steur (a). On raporte de quelques-uns
qu'ils ont même plaidé au bareau avec
la robe de l'enfance (b) : & César Au-
guste , à l'âge de douze ans , monta à
la tribune , pour y prononcer l'oraison
funebre de son aïeul.

Il me paroît seulement qu'il faut tenir
un certain milieu , en sorte qu'un jeune

(a) La quæsture étoit à-peu-près come nos char-
ges de trésoriers d'armée. Il falloit avoir 27 ans pour
être quæsteur.

(b) Cete robe se portoit jusqu'à l'âge de 17 ans.

home n'aïlle pas s'exposer au grand jour, avant que d'être capable de le soutenir, ni faire montre de ses études, lorsqu'elles sont encore, pour ainsi-dire, toutes crues; car par-là il s'acoutume à mépriser le travail; l'impudence s'enracine en lui; & ce qui est un grand mal, la confiance est plutôt née que les forces. En sorte aussi d'un autre côté, qu'il ne diffère pas son apprentissage jusques dans la vieillesse; car cete crainte qui le retient, augmente de jour en jour: ce qu'il a dessein d'entreprendre lui paroît tous les jours plus difficile; & à force de délibérer s'il est temps de comencer, il n'en est déjà presque plus temps.

Ainsi il ne fera pas mal de produire le fruit de ses études avec sa verdeur, tandis qu'on est prêt à l'excuser, qu'il peut doner de grandes espérances, que la faveur des homes se déclare pour lui, qu'il ne sied point mal de hazarder, que l'ardeur & la vivacité de l'âge suplément aisément ce qui manque à la matiere, & que l'on prend pour une marque de bon naturel & de génie les hardiesses, les petits écarts, & tout ce qui peut sentir le jeune home. Témoin cet endroit de l'oraison de Cicéron pour Sextus Roscius: *Car, Messieurs, qu'y a-t-il de si comun dans la na-*

ture, que l'air pour tout ce qui respire ; que la terre & la sépulture pour les morts ; que la mer pour les gens qui veulent bien s'exposer à la merci de ses flots, & que le rivage pour ceux qui échappent du naufrage, &c. Témoin, dis-je, tout cet endroit qui fut reçu avec de grands applaudissements, parce que Cicéron navoit alors que vingt-six ans ; mais que lui-même a condané depuis dans un âge plus mûr, avouant que c'étoit une saillie d'une éloquence bouillante, qui s'étoit raffie & mûrie avec le temps.

A dire le vrai, quelque avantage que l'on ait tiré des études particulieres, il faut convenir qu'il y a un certain progrès qui est ataché à la fréquentation du bareau. Les vrais dangers ont un autre jour, une autre face ; & si vous séparez l'une d'avec l'autre, l'expérience toute seule fait plus sans la science, que la science ne peut faire sans l'expérience. Aussi en voyons-nous qui après avoir vieilli dans l'école, sont tout étonés, tout neufs quand ils viennent au bareau ; ils s'y trouvent comme en pays étranger, & y cherchent envain quelque chose de semblable à leurs exercices ordinaires. Car là le juge se fait : notre adversaire fait tout ce qu'il peut pour nous étourdir ; & rien de tout

ce qui se dit mal-à-propos ne tombe à terre : si l'on avance une proposition , il faut la prouver ; & ce plaider si long , si travaillé , l'ouvrage de tant de jours & de tant de nuits , n'est pas quelquefois à moitié prononcé , que l'eau qui cesse de couler * nous avertit tout-à-coup de finir. Et en bien des occasions il ne s'agit point de dire de belles choses , ni d'imposer par de grands mots prononcés avec emphase ; il s'agit seulement de parler , ce que ces gens qui sont si diserts ne savent point du tout faire. C'est pourquoi vous en voyez qui s'imaginent avoir trop d'éloquence pour plaider de certaines causes.

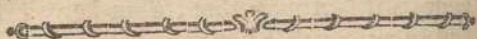
Au reste ce jeune orateur que nous venons de conduire au barreau , & qui ne peut faire encore que de faibles efforts , comencera , s'il m'en croit , par ce qu'il y a de plus facile & de plus favorable en fait de causes. C'est une leçon que nous aprenons même des animaux , qui nourrissent d'abord leurs petits avec la proie la plus délicate qu'ils peuvent trouver. Non pourtant que je veuille , après avoir comencé ainsi , qu'il continue long temps de même , ni que son esprit demeure

* Le temps de l'audience étoit réglé par une *reloge d'eau* , *clepsydra*.

noué, s'il faut ainfi dire, à un âge où il faut encore qu'il se nouriffe & qu'il croiffe; mais afin que fâchant par lui-même ce que c'est que combat, & queles font les armes dont il a le plus de befoin, il prene enfuite tout le temps de fe fortifier, & de fe renouveler en quelque façon. Par-là, tandis qu'il lui eft plus aifé d'ofer, il s'afranchira de la peur que font toujours les premiers coups d'effai, & il ne portera pas non plus cete facilité d'oser jufqu'au mépris de l'ouvrage.

C'est la conduite que Cicéron a tenue. Car s'étant déjà fait un grand nom parmi les orateurs de fon temps, il passa en Afie, où il aprit de nouveau la philosophie & l'éloquence sous plusieurs autres maîtres fans doute, mais particulièrement à Rhodes sous Apollonius Molon, dont il avoit déjà été disciple à Rome; & il se dona à lui come à refondre & à perfectioner. En éfet, quand la théorie & l'expérience vont de pair enfemble, c'est alors qu'on peut raisonnablement efperer un ouvrage parfait.





CHAPITRE VII.

Ce que l'orateur doit observer dans les causes qu'il entreprend.

APRÈS que l'orateur sera suffisamment préparé à toute sorte d'exercices & de combats, son premier soin doit être de n'entreprendre que des causes dignes de lui. Véritablement tout honête homme aimeroit beaucoup mieux défendre des criminels, que d'en faire en les accusant lui-même. Cependant il n'aura point le nom d'accusateur tellement en horreur, que nul devoir, nule considération du bien public ou particulier, ne puissent jamais l'obliger à se mêler de faire rendre compte à quelqu'un de ses actions. Car les lois elles-mêmes, seroient sans vigueur, si elles n'avoient pour apui la voix & les cris d'un sage Dénonciateur ; & peu s'en faudra que le crime ne devienne permis, si on cesse de le poursuivre en justice ; & il n'est ni de l'honneur, ni de l'intérêt des gens de bien, d'accorder aux méchants toute impunité, toute licence. C'est pourquoi l'orateur ne souffrira point, ni que les justes plaintes de nos aliés, ni que le meur-

tre d'un parent ou d'un ami, ni que les conspirations tramées contre la république demeurent sans vengeance : jaloux non de punir les coupables, mais de réprimer le vice & de corriger les mœurs. Car tout homme que la raison ne gouverne point, ne sauroit être retenu que par la crainte.

Come donc de n'ouvrir la bouche que pour acuser autrui, & de déferer les criminels dans l'espérance de s'enrichir de leurs dépouilles, est une chose infâme, & qui approche fort du brigandage ; aussi de s'élever contre une peste intestine que la république porte dans son sein, & de faire ses efforts pour l'exterminer, c'est une action digne des plus généreux défenseurs de la patrie. C'est pour cela que de grands hommes, qui tenoient un rang considérable dans l'État, n'ont pas refusé cet emploi ; & que des jeunes-gens des plus distingués, en accusant les mauvais citoyens, ont vu regarder ces accusations come un gage de leur attachement à la république ; parce qu'ils paroissent ne haïr les méchants, & ne s'en faire des ennemis, que par cete noble hardiesse qui est le fruit de la bone conscience. C'est ce que l'on a vu faire non-seulement à Hortensius,

aux Lucullus, à Sulpitius, à Cicéron, à César, & à plusieurs autres ; mais encore aux deux Catons, dont l'un a eu le nom de sage, & l'autre l'a été certainement, ou je ne fais qui le fera jamais.

En un mot l'orateur penchera naturellement à prendre la défense des accusés. Son éloquence sera come un port toujours ouvert aux malheureux, mais non pour servir d'asile aux pirates : & lorsqu'il entreprendra une cause, il y sera engagé par la nature de la cause même. Cependant come un seul home ne peut pas suffire à parler, pour tous ceux qui plaident avec quelque aparence de droit, (car le nombre en est grand) rien n'empêche que l'orateur ne donne quelque chose aux recommandations, sur-tout à celles des juges ; en sorte pourtant qu'il ait toujours plus de déférence pour les gens de bien, lesquels il ne manquera pas d'avoir pour amis sans doute, étant lui-même home de bien.

Mais il faut se défendre de deux pièges que tend ici la vanité ; l'un de ne vouloir acorder son ministere qu'aux grands contre les petits ; l'autre où il entre encore plus d'orgueil, de prendre toujours le parti des petits contre les

grands. Car ce n'est pas la fortune qui fait une cause bone ou mauvaise.

Si l'orateur s'est chargé de la défense d'un procès dans la pensée qu'il étoit juste, & qu'ensuite en l'étudiant il viene à en reconoître l'iniquité; qu'il n'ait pas honte de l'abandonner, après en avoir dit la vérité à son client. En éfet si j'en juge bien, le plus grand service qu'un avocat puisse rendre aux plaideurs, c'est de ne les pas abuser par des espérances vaines. A l'égard des plaideurs, ils ne sont pas dignes qu'un avocat emploie pour eux son ministère, du moment qu'ils méprisent ses conseils; & pour lui que nous honorons du glorieux titre d'orateur, conoissant l'injustice, lui convient-il de la soutenir? Quant à ces causes dont nous avons fait mention ci-dessus, si pour des raisons particulieres il est obligé d'y parler contre l'exacte vérité, il ne laissera pas de faire une chose honête & légitime.

On peut demander s'il doit toujours plaider gratuitement. C'est une question qui mérite d'être examinée; il y auroit même de l'imprudence à la décider sur-le-champ, & sans aucune distinction. Qui doute en éfet qu'il ne fût infiniment plus beau, plus digne de la noblesse des

arts libéraux, & de cete grandeur d'âme que nous exigeons dans l'orateur, de ne pas vendre un tel ministère, & de ne rien diminuer du mérite d'un si grand bienfait ; vu que la plupart des choses peuvent sembler viles, dès que l'on y met un prix ? Un aveugle, come on dit, voit cela aussi-bien que nous. C'est pourquoi tout orateur qui aura suffisamment ce qu'il lui faut, (& combien peu lui faut-il !) sera justement accusé de bassesse d'âme & d'avarice, s'il tire quelque salaire de ses peines.

Mais si son bien ne fust pas pour ses besoins, alors suivant les lois de tous les sages, il peut prendre quelque rétribution, puisqu'on donoit à Socrate même de quoi vivre, & que Zénon, Cléanthe, & Chrysipe ont accepté des récompenses de leurs disciples. Car pour moi je ne vois pas qu'il puisse y avoir de bien plus justement aquis, que celui qui vient en premier lieu d'un travail si honête ; secondement de la part des gens à qui l'on a rendu de si grands services, & qui certainement en seroient très indignes, s'ils ne savoient le reconoitre. Cela me paroît non-seulement juste, mais même nécessaire, en ce qu'un home de cete profession trouve dans sa

profession même, & dans l'obligation où il est de vaquer sans cesse aux affaires d'autrui, un obstacle à gagner du bien par quelque autre voie que ce soit.

Malgré cela pourtant il y a toujours un tempérament à garder, qui consiste à observer de qui on reçoit, & de quelle manière on reçoit. Car cete coutume de faire des conventions avec les parties, & de les rançonner à proportion du danger qu'elles courent, est plus digne d'un corsaire que d'un orateur. C'est un trafic abominable, dont ceux mêmes qui ne se piqueront que médiocrement de vertu, seront fort éloignés : d'autant plus qu'un orateur qui ne défend que d'honnêtes gens & que de bones causes, n'est pas exposé à trouver des ingrats. Mais supposé qu'il en trouve, j'aime encore mieux qu'ils soient en faute que lui. Il ne voudra donc jamais rien aquérir au-delà de ce qu'il lui faut ; & fût-il pauvre, il ne recevra rien par forme de récompense. Mais il souffrira que ses clients lui donent quelque marque de reconnoissance, sachant bien qu'il a fait infiniment plus pour eux, qu'ils ne font pour lui ; & par la raison qu'un bienfait de cete nature, ne doit ni se vendre ni être perdu. Enfin c'est plutôt à celui qui a

plus reçu, qu'il appartient de se montrer reconnoissant.



CHAPITRE VIII.

Ce que l'orateur doit observer dans les causes qu'il étudie.

APRÈS le choix de la cause, suit de la bien étudier; ce qui fait tout le fondement d'un plaidoyer; car il n'y a point d'homme, si borné qu'il soit, qui après s'être appliqué soigneusement à connoître une affaire, ne soit au-moins capable d'en instruire les juges. Mais c'est de quoi fort peu d'orateurs s'embarassent. Car sans parler des négligents, qui ne prennent seulement pas la peine d'examiner où est le point essentiel d'un procès, pourvu qu'ils aient matière de discourir, soit en traitant des lieux comuns, soit en se jetant sur ce qui regarde les personnes; il y en a qui dévorés d'ambition se chargent de beaucoup plus d'affaires, qu'ils n'en peuvent finir. Ensuite come s'ils n'avoient jamais le loisir d'écouter un client, ils le font venir chez eux ou la veille du jugement de son procès, ou de grand matin le jour même qu'il se doit

juger ; & quelquefois auffi ils font gloire de ne l'avoir écouté que fur les bancs un moment avant l'audience.

D'autres pleins de vanité , pour faire croire qu'ils ont bientôt pris conoiffance d'une affaire, vous affurent éfrontément qu'ils la favent , encore que vous ne leur en ayez pas dit la moitié ; ils viennent au bareau avec la même impudence , y débitent , come on dit , leur machandife avec une facilité merveilleufe , & rempliffent l'audience de clameurs , pour dire des chofes affez étrangères à la question , aux parties & aux juges ; après quoi ils descendent fort échaufés , fort contents de leurs perfonnes , & font reconduits par une foule de flateurs qui les comblent de louanges non méritées.

Je ne puis même fouffrir la négligence orgueilleufe de ceux qui fe reposent fur leurs amis du foin d'étudier un procès , & de leur en faire le raport , bien qu'ils foient en cela plus excufables , que ceux dont je viens de parler ; pourvu que ces amis s'instruiffent de l'affaire come il faut. Mais qui peut mieux s'en instruire que celui qui la doit plaider ? Peut-on efperer que ce confident , cet interprete , mette volontiers la main à l'ouvrage d'autrui , & qu'il s'emploie for-

tement à faire réussir un discours, qu'il ne doit pas prononcer.

C'est une très-mauvaise coutume aussi de se contenter de lire ces mémoires que les parties, ou composent elles-mêmes, en même temps qu'elles ont recours à un orateur, parce qu'elles ne se croient pas capables de conduire toutes seules une affaire; ou font composer par quelqu'un de ces avocats, qui sont assez modestes pour ne pas entreprendre de plaider une cause, & qui néanmoins s'ingèrent de ce qu'il y a de plus difficile dans un plaidoyer. Car quiconque peut voir ce qu'il faut dire ou ne pas dire, éviter, changer, éluder, pourquoi ne seroit-il pas orateur, puisque le reste souffre moins de difficulté?

Ces avocats du moins ne nuiroient pas tant, s'ils raportoient les choses comme elles sont. Mais ils se mêlent de leur doner des motifs, des couleurs, & ils font en quelques endroits la cause pire qu'elle n'étoit. Cependant un orateur se fait une loi de suivre ces mémoires de point en point, & s'y atache come fait un écolier à sa matiere. Ensuite il se trouve déçu, & ce procès qu'il n'a pas voulu apprendre de la propre bouche de son client, il l'apprend à sa honte par le plaidoyer de la partie adverse.

Donons donc sur toute chose aux plaideurs qui nous veulent consulter, liberté entière & pour le temps & pour le lieu. Exhortons-les nous-mêmes à nous entretenir de leur procès aussi long-temps, & à le reprendre d'aussi-loin qu'ils voudront. Car il y a moins d'inconvénient à écouter des choses superflues, qu'à en ignorer de nécessaires. Mais souvent l'orateur trouvera & le mal & le remède dans les circonstances que les parties avoient cru les plus indifférentes.

Il ne se fiera pas non plus si fort à sa mémoire, qu'il néglige d'écrire au-moins une partie de ce que son client lui aura dit. Loin même de se contenter de l'avoir entendu une fois, qu'il le fasse recommencer une seconde, & même plusieurs, non-seulement parce qu'à la première un plaideur peut omettre bien des choses, sur-tout ignorant les affaires come ils les ignorent la plupart; mais aussi pour voir s'il est d'accord avec lui-même. Car il est ordinaire aux plaideurs de mentir; on diroit qu'ils plaident leur cause, & non qu'ils la donent à conoître; qu'ils parlent à leur juge, non à leur avocat. C'est pourquoi il ne faut jamais trop les croire, mais plutôt les prendre par toute sorte de biais, les embarrasser, & à

force de les questionner , tirer d'eux la vérité malgré qu'ils en ayent. Come un médecin n'est pas seulement obligé de travailler à la guérison des maux qui paroissent , mais qu'il lui faut encore découvrir ceux qui ne paroissent pas , & que le malade cache quelquefois lui-même ; il faut de même qu'un avocat sache voir plus de choses qu'on ne lui en dit.

Ainsi après qu'il aura écouté patiemment son client jusqu'au bout , il lui faudra jouer encore un autre personnage , & faire come s'il étoit l'avocat de la partie adverse , en proposant contre l'affaire dont il s'agit , toutes les difficultés qu'elle comporte , & qui se peuvent imaginer. Il interogera donc son home jusques sur les moindres circonstances , & le pressera le plus vivement qu'il pourra. Car en épluchant ainsi toutes choses , il arive quelquefois que l'on découvre la vérité , où l'on s'y atendoit le moins.

En un mot nul orateur ne réussit mieux à plaider une cause , que celui qui s'est montré le plus incrédule en l'étudiant ; car un plaideur se flate toujours , & promet des merveilles. A l'entendre , les témoins sont pour lui , il a la faveur du peuple , on est prêt à atester tout ce qu'il voudra.

voudra. Son adverfaire même ne lui contestera pas teles & teles choses. Et c'est cete présomption-là même qui nous doit faire examiner toutes les pieces. Il ne fust pas même de les voir, il faut les lire avec attention. Car très souvent elles ne diront rien de ce que l'on vous a promis, ou elles diront moins, ou elles nous feront contraires en partie; ou bien elles diront trop, & cesseront d'être croyables, pour passer les bornes ordinaires. Enfin souvent vous en trouverez le lien rompu, ou le sceau défiguré, ou la signature contrefaite; toutes marques de fraude & de suposition, qui vous embarrasseront fort au bareau, vous, si vous n'y avez pris garde auparavant chez vous. Car vous serez obligé d'abandonner ces pieces, & votre cause en souffrira beaucoup plus, que si vous n'en aviez fait aucun usage.

Mais un avocat fera bien d'autres découvertes ausqueles son client ne s'attendoit pas, s'il se donne la peine de creuser un peu toutes les sources, d'où j'ai dit que l'on tire des arguments. Et comme en plaidant une cause il seroit mal de tâter toutes les sources les unes après les autres, pour les raisons que j'ai dites aussi: de même en l'étudiant il est

nécessaire de les fonder & de s'y arrêter, pour voir ce qui se peut dire touchant les personnes, les temps, les lieux, les motifs, & toutes les pieces qui entrent dans un procès : d'où naissent non seulement les preuves que nous avons nommées artificielles, mais aussi certains lieux, par exemple, sur les témoins, & sur la maniere de détruire leur témoignage, quand ils se font appréhender. Car il importe beaucoup de prendre garde si c'est l'envie, ou la haine, ou le mépris qui fait que l'on veut du mal à l'accusé. Nous portons envie pour l'ordinaire à nos supérieurs, nous haïssons nos égaux, nous méprisons nos inférieurs.

Après que l'orateur aura ainsi approfondi une cause, & qu'il se sera mis devant les yeux tout ce qui peut lui être ou favorable, ou contraire ; il lui reste à faire un troisième personnage, qui est celui du juge. Qu'il s'imagine donc que c'est devant lui que la cause se plaide, & ce qui le détermineroit, ce qui le toucheroit, s'il avoit à prononcer sur cette affaire ; qu'il tienne pour certain que c'est en effet ce qu'il y a de plus capable de toucher, & de déterminer les juges mêmes. De la sorte, l'issue d'un procès le trompera rarement, ou ce sera la faute du juge.



CHAPITRE IX.

Ce que l'orateur doit observer dans les causes qu'il plaide.

A l'égard de ce qu'il faut observer en plaidant, c'est ce qui a été amplement expliqué dans tout le cours de cet ouvrage. Cependant c'est ici le lieu d'en dire quelque chose encore de plus particulier, & qui regarde moins l'art oratoire, que les obligations de l'orateur. Sur-tout que l'amour des louanges présentes, ne lui fasse point oublier l'intérêt de sa cause, come il arive à plusieurs. Car de même qu'à la guerre un général ne conduit pas toujours son armée par de beles plaines ; mais que souvent il la fait marcher par des chemins très rudes & très difficiles, qu'il lui fait assiéger des places situées sur de hauts rochers, & que l'art & la nature semblent avoir fortifiées à l'envi ; de même l'orateur sera fort aise que l'ocasion se présente de marcher pompeusement ; & quand il combatra, pour ainsi-dire, en rase campagne, il déploiera ses forces de maniere à faire plaisir au spectateur. Mais s'il est obligé d'entrer dans

tous les détours du droit, & de percer d'épaisses ténèbres, pour en tirer la vérité qu'elles envelopoient, alors on ne le verra plus s'égayer, ni user de pensées ingénieuses & brillantes pour toute arme. Mais il couvrira sa marche, il conduira ses travaux par des souterrains, & emploiera toute sorte de ruse & d'artifice; maniere de combattre qui n'a pas l'approbation des homes pendant que l'on s'en fert, mais après que l'on s'en est servi.

C'est aussi pour cela que ceux qui sont moins avides de louanges, remportent plus de fruit. Car si-tôt que cete vaine pompe d'une éloquence vicieuse a cessé de bruire parmi ses approbateurs, la solide réputation du vrai mérite, plus forte que tous les applaudissements, se relève & triomphe à son tour. Les juges ne refusent plus la gloire à celui qui la mérite; le sentiment des doctes comence à l'emporter sur le jugement d'une multitude ignorante, & l'on reconoit enfin qu'il n'y a de vraies louanges pour un discours, que celles qu'on lui done après qu'il est fini.

Aussi étoit-ce la coutume des anciens, de cacher leur éloquence. Et Marcus Antonius nous en fait un précepte, afin

que l'orateur trouve par-là plus de créance dans les esprits, & que l'on soit moins en garde contre son adresse & ses artifices. Mais l'éloquence d'alors pouvoit aisément se dissimuler, & n'étoit point encore si brillante & si lumineuse, qu'elle ne pût s'empêcher de percer les voiles qui lui fesoient obstacle.

Quant à présent l'orateur doit au-moins cacher les finesse de l'art, sa conduite, son dessein, & tout ce qui est perdu si tôt qu'il se découvre. Car dans les causes dont je parle ici, l'éloquence aime encore le secret & le mystere. A la vérité le choix des mots, la gravité des sentences, la beauté des figures, ou manquent tout-à-fait, ou se manifestent nécessairement. Mais parce qu'ils se manifestent, c'est pour cela même qu'il n'y faut point d'ostentation; ou s'il faut opter entre l'un & l'autre, je veux qu'on loue plutôt la cause que l'orateur. Toutefois l'issue le justifiera, & fera voir qu'il a plaidé une fort bone cause & fort bien. Mais il restera pour certain que nul ne plaide plus mal, que celui qui fait plaire, quand sa cause déplaît. Car il faut que les choses par lesquelles il plaît, soient tirées d'ailleurs que de son sujet.

L'orateur n'aura point non plus la sote

délicatesse , de ne vouloir pas plaider de petites causes , come si elles étoient au-dessous de lui , ou qu'une matiere si peu relevée diminuât de sa réputation. Car c'est une juste raison de les entreprendre , que d'y être engagé par son devoir. Nous devons même souhaiter que nos amis n'aient jamais que des procès de cete nature , & c'est parler suffisamment bien , que de satisfaire à son sujet. Cependant quelques-uns , si par hasard ils se chargent de ces sortes d'affaires , croient du-moins les devoir parer d'ornemens étrangers , qu'ils vont chercher bien loin pour cet effet ; & quand les autres secours leur manquent , ils remplissent le vide de leur cause par des invectives , sans se soucier si elles ont du fondement ou non ; contents pourvu qu'ils fassent paroître de l'esprit , & qu'ils forcent l'auditeur à leur applaudir durant qu'ils parlent.

Je tiens pour moi cete maniere si éloignée du parfait orateur , que je ne pense pas même qu'il reproche jamais à persone les vérités les plus conues , si ce n'est au cas que sa cause l'y oblige. En effet , de vouloir passer pour un médifant , & encourir le blâme de tout le monde , je n'oserois dire quele forte

d'éloquence c'est-là, ni coment Appius la définit *. Et ceux qui en usent ainsi, se donent par-là eux-mêmes pour gens sans honneur, & prêts à dévorer toutes sortes d'ignominies. Car souvent on se déchaîne de même contre eux ; ou le moins qui en puisse ariver, c'est que le plaideur porte la peine due à la témérité de son avocat. Mais cela n'est rien en comparaison de la noirceur du vice même, qui est tele qu'entre dire du mal & en faire, il n'y a que l'ocasion de différence.

Ce plaisir qu'on prend à déchirer les uns & les autres est un plaisir honteux & cruel, que nul de nos auditeurs qui sera honête home n'approuvera, & qu'exigent néamoins souvent les parties, qui aiment mieux se venger que de se défendre. Il y a bien d'autres choses où il ne faut pas suivre leur volonté, ni leur caprice. Mais d'être injurieux & méchant, selon qu'il prend en gré à autrui que nous le foyons, y a-t-il quel-qu'un au monde, si ce n'est le plus vil de tous les homes, qui le puisse souffrir ?

Cependant nous en voyons qui n'épargnent pas même l'avocat de la par-

* *Ea est prorsus canina eloquentia ; censuram male-dicendi subire.*

tie adverse, & qui s'emportent contre lui de la maniere la plus indigne ; en quoi, à moins que par hazard il ne se le soit attiré, je trouve une horrible inhumanité, eu égard aux comuns devoirs de notre profession. Ajoutez que ces emportemens ne sont d'aucune utilité à celui qui plaide (car on est en droit de lui rendre la pareille) & que souvent même la cause en souffre, par la raison que notre adversaire devient notre ennemi, & qu'ayant la rage & le dépit dans le cœur, il ramasse tout ce qu'il a de force & d'esprit pour avoir la victoire sur nous.

Mais ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que cete modestie si propre à donner du poids au discours d'un orateur, est entièrement banie, du moment qu'au lieu de garder le caractère d'un honête homme, il aboie après tout le monde, come un enragé, un furieux ; & qu'il pense moins à plaire aux juges qu'à servir la colere & le ressentiment de la personne pour qui il parle. Il y a même une certaine franchise dont l'orateur doit se défier, & qui souvent le porte à un degré de témérité, qui est fatal non seulement à sa cause, mais à lui-même. Et ce n'est pas sans raison que Périclès avoit coutume de demander aux Dieux, qu'il

ne lui vînt pas dans l'esprit un seul mot qui pût ofenser le peuple. Or cet égard qu'il avoit pour le peuple, je crois qu'il faut l'avoir pour tous ceux qui peuvent nuire également. Car ces mêmes choses, qui ne paroissent que libres pendant qu'elles se disent, sont traitées d'impertinences & de sotises, quand une personne de considération s'en trouve blessée.

Maintenant come chaque orateur a sa maniere de plaider, qui est presque toujours différente de celle des autres, que le travail de l'un passe pour lenteur, & la facilité de l'autre pour présomption ; il ne sera pas hors de propos de marquer ici quel est le milieu que l'orateur doit tenir entre ces deux extrémités. Je suis donc d'avis qu'il plaide toujours avec le plus de soin & de préparation qu'il pourra. Car il n'appartient, je ne dis pas seulement qu'à un paresseux, mais je dis qu'à un méchant home, à un prévaricateur, à un perfide, de ne pas défendre aussi-bien qu'il peut une cause dont il s'est chargé. C'est pourquoi notre orateur n'entreprendra pas même un plus grand nombre de causes, que celui auquel il sentira pouvoir suffire. Il ne dira rien qu'il n'ait écrit, autant que sa cause le permettra ; & même, ajoute

Démofthène , qu'il n'ait perfectionné , s'il y a moyen : ce qui néanmoins ne fe peut guere pratiquer que dans les premieres audiences que les juges nous donent , ou dans celles qu'ils acordent encore aux caufes publiques , après quelques jours d'intervale.

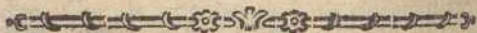
Mais lorsqu'il faut repliquer fur-le champ , il n'eft pas poffible de tout préparer , de tout prévoir. Ceux-mêmes qui ont l'efprit moins vif & moins préfent , ne fe trouvent pas bien d'avoir écrit , quand par hafard leur adverfaire les met dans la néceffité de dire des chofes à quoi ils ne s'étoient pas attendus. Car ils ont peine à fe départir de celles qu'ils avoient méditées. Ils en font occupés durant toute l'action ; ils ne font qu'à les placer quelque part , & s'ils le font , leur discours n'a plus ni union , ni fuite ; on en remarque la bigarure non-feulement par le défaut de liaifon , come dans un ouvrage de pieces de rapport mal jointes & défunies ; mais auffi par la diférence des couleurs , s'il faut ainfi-dire , & par l'inégalité du ftile. Ainfi leurs paroles & leurs mouvements n'ont point la liberté acoutumée : les beaux endroits qu'ils entrelacent ne quadrent point avec le refte du plaidoyer , & ces

deux inconvénients sont causés l'un par l'autre. Car ce qu'ils ont travaillé & mis sur le papier leur embarasse l'esprit, au lieu de suivre naturellement. C'est pourquoi dans ces sortes d'actions, come disent les bones gens, il faut se bien tenir sur ses pieds.

Or come chaque cause roule sur une proposition que l'on prouve, & sur une proposition que l'on réfute, les choses qui concernent la premiere peuvent s'écrire. Celles même que nous voyons bien qu'on ne manquera pas de répondre (car il y en a quelquefois de cete nature) peuvent se réfuter avec un égal soin.

Quant aux autres, il y a une sorte de diligence que nous y pouvons apporter, c'est de bien étudier, de bien connoître la cause ; il y en a une autre qui dépend de l'ocasion, c'est d'être extrêmement attentif à tout ce que dit notre adversaire. Cependant l'orateur peut prévoir beaucoup de difficultés, & se précautionner contre les divers accidents qui peuvent ariver. Il y trouvera même plus de sûreté qu'à écrire ; parce qu'il sera plus maître d'abandonner ses premieres pensées, & de porter son esprit par-tout où le besoin l'apélera.

Mais soit que la nécessité de repliquer sur-le-champ, ou que quelque autre raison l'oblige à parler sans préparation, il ne paroîtra jamais déconcerté ni surpris, quand l'étude, la science, & l'exercice conspireront ensemble pour lui donner ce degré de force, d'où naît la facilité. Il sera toujours sous les armes, toujours tout prêt à combattre. Les paroles ne lui coûteront pas plus dans un plaidoyer, que dans la conversation la plus familière. Jamais enfin cet inconvénient ne lui fera abandonner une cause, pourvu qu'on lui donne le temps de s'en instruire. Car pour le reste il saura bien s'en tirer.



CHAPITRE X.

Quel genre d'éloquence l'orateur doit employer.

C'EST le dernier point qu'il me reste à traiter, suivant l'ordre de ma première division, où je m'étois proposé de parler premièrement de l'art, ensuite de l'artisan, & en troisième lieu de l'ouvrage. Or l'ouvrage, soit de l'orateur, soit de la rhétorique, étant susceptible de plusieurs formes, ainsi que je le ferai voir,

il s'ensuit que l'art & l'artisan travaillent sur toutes ces formes, qui diferent beaucoup entr'elles non-seulement par l'espece, come une statue difere d'une autre statue, un tableau d'un autre tableau, une action d'une autre action ; mais par le genre même, come les statues Grèques diferent des Toscanes, & come l'éloquence Attique est différente de l'Asiatique.

Ces divers genres d'ouvrages dont je parle, ont même leurs admirateurs, leurs partisans, ainsi que leurs auteurs ; & c'est pourquoi il n'y a point eu d'orateur parfait. Je ne sais même si l'on ne peut point dire la même chose de quelque art que ce soit, non-seulement parce que l'un excelle dans une qualité, l'autre dans une autre ; mais aussi parce que tous ne sont pas atachés à la même forme, soit que la condition des temps & des lieux en soit cause, soit que cela viene de l'idée & du goût particulier de chaque artisan.

On tient, par exemple, que les premiers peintres célèbres qui aient été, & dont les ouvrages soient recomandables pour autre chose que pour leur antiquité, sont Polygnote & Aglaophon, dont le coloris tout simple, & nule-

ment varié, plaît encore tellement à quelques-uns, que charmés de ces ébauches imparfaites, pour ne pas dire grossières, qui, à le bien prendre, sont les commencements d'un art naissant, ou si l'on veut, des présages de sa grandeur future, il les préfèrent aux ouvrages des plus grands maîtres : sans raison pourtant selon moi, & seulement pour faire croire qu'ils s'y connoissent.

Ensuite vinrent Zeuxis & Parrhasius, qui contribuerent tous deux beaucoup au progrès de leur art, ayant fleuri presque en même temps, vers le commencement des guerres du Peloponèse. Car il se trouve dans Xénophon un dialogue, où Socrate & Parrhasius s'entretenient ensemble. On dit que le premier de ces deux peintres inventa le mélange des lumières & des ombres ; & que le second s'attacha particulièrement à la justesse des contours. Zeuxis peignoit les corps plus grands que nature, croyant qu'il y avoit en cela plus de dignité, plus de noblesse : en quoi ils disent qu'il suivoit Homère qui se plaît à doner, même aux femmes, la forme la plus robuste qu'elles puissent avoir. Parrhasius au-contraindre étoit si compassé, si exact, qu'il est regardé encore aujour-

d'hui come le législateur des peintres ; parce que les tableaux qu'il a laissés des Dieux & des Héros , sont come autant de modeles que tous les peintres suivent , come si c'étoit une nécessité indispensable.

Cependant cet art fut encore plus florissant vers le regne de Philipe , & jusqu'aux successeurs d'Alexandre , mais par des talents tout divers. Car Protogène étoit admirable par le soin qu'il prenoit , ne laissant sortir de ses mains aucun ouvrage qui ne fût fini ; Pamphile & Mélanthe par une grande conoissance du dessin , & par la beauté de l'ordonnance ; Antiphile par la légèreté du pinceau ; Théon de Samos par la hardiesse & le feu de l'imagination ; Apele par le génie & par ces graces inimitables dont il se vantoit lui-même : mais Euphranor l'emportoit sur tous les autres , en ce qu'il possédoit ces différentes qualités , dans un degré aussi éminent que les meilleurs maîtres , & qu'il étoit aussi excellent statuaire , qu'excellent peintre *.

La même différence se trouve encore dans la sculpture. Car les premiers statuaires dont il soit fait mention, Calon & Egéfias, travailloient durement, &

* Pline en a porté le même jugement.

à-peu-près dans le goût Toscan. Calamis vint après eux , & ses ouvrages étoient déjà moins contraints. Ceux de Myron ensuite eurent un air plus naturel , plus aisé. Polyclète y ajouta la régularité & l'agrément. La plupart lui donnent le premier rang. Cependant ils disent que ses statues , pour ne rien perdre de leur prix , auroient besoin d'un peu plus de force. En effet il a représenté les homes avec des grâces infinies , & mieux qu'ils ne sont ; mais il n'a pas tout-à-fait atteint la majesté des Dieux. On dit même que l'âge robuste étonnoit ses savantes mains ; c'est pourquoi il n'a guere exprimé que la tendre jeunesse.

Mais ce qui manquoit à Polyclète, Phidias & Alcumène l'ont eu en partage. On tient pourtant que Phidias représentoit mieux les Dieux que les homes. Jamais ouvrier n'a si bien manié l'ivoire ; quand nous n'en jugerions que par sa Minerve d'Athènes , & par son Jupiter Olympien , dont la beauté semble avoir encore ajouté quelque chose à la religion des peuples , tant la majesté de l'ouvrage égaloit le Dieu. On estime que Lysipe & Praxitèle sont les deux qui ont le mieux copié la nature. Car pour Démétrius , on le blâme d'avoir

porté ce soin jusqu'à l'excès, & de s'être plus ataché à la ressemblance qu'à la beauté.

Tele a été l'éloquence ; & si l'on en remarque bien toutes les différentes sortes, on trouvera qu'il n'y a guere moins de diversité dans les esprits, que dans les corps. Mais il y a des genres de stile, qui par le malheur des temps ont été durs & barbares, quoique déjà soutenus d'une grande force d'esprit. Dans ce rang je mets les écrits de Lélius, de Scipion l'Africain, du vieux Caton, & des Gracques, qui se peuvent comparer aux Polygnotes & aux Calons.

Ensuite il y a eu un genre moyen, & ç'a été celui de Lucius Crassus, & de Quintus Hortensius. Après eux on vit fleurir en assez peu de temps grand nombre d'orateurs, qui avoient chacun leur caractère particulier. Delà cete force de César, ce beau naturel de Célius, cete subtilité de Callidius, cete gravité de Brutus, ces traits vifs de Sulpicius, ce stile mordant de Cassius, cete exactitude de Pollion, cete dignité de Messala, cete austérité de Calvus. Et pour dire quelque chose de ceux que nous avons vus, delà aussi la fécondité de Sénèque, l'énergie d'Africanus, la

solidité d'Afer, l'agrément de Crispus, la charmante prononciation de Trachallus, l'élégance de Secundus.

Mais nous avons en Cicéron, non pas seulement un Euphranor distingué par plusieurs grandes qualités, mais un homme universel, qui rassemble en sa personne, & possède dans un degré éminent toutes les perfections des autres, bien que l'envie ne l'ait pas non plus épargné durant sa vie. Car on disoit que son stile étoit un stile ampoulé, un stile Asiatique, trop diffus, & plein de répétitions. On ajoutoit qu'il étoit sujet à faire de mauvaises plaisanteries; que sa composition étoit lâche, trop égayée, & qu'elle avoit même je ne fais quoi de mou & d'efféminé; reproche bien injurieux & bien éloigné de la vérité. Et après que pros crit par les Triumvirs, il eût été immolé à leur ressentiment, ses ennemis, ses envieux, ses rivaux, ceux même qui étoient esclaves de la domination présente, se déchaînerent tous contre lui, lorsqu'il n'étoit plus pour leur répondre. Ce qui est de surprenant, c'est que ce même orateur, dont quelques-uns aujourd'hui trouvent le stile maigre & sec, n'étoit alors accusé par ses ennemis, que de mettre trop d'esprit & trop de

fleurs dans ses écrits. En quoi les uns & les autres me paroissent fort injustes. Cependant si on veut le condaner mal-à-propos, je croirois les derniers encore mieux fondés.

Mais les plus dangereux de ses calomniateurs étoient ceux qui se piquoient d'imiter le stile Attique. Vous eussiez dit d'une secte de gens initiés à certains mysteres, qui regardoient Cicéron come un étranger, imbu des superstitions de son pays, & qui ne pouvoit s'en départir. C'est pourquoi encore aujourd'hui ces froids orateurs, dont la composition n'a ni suc, ni force, ni nourriture (car ce sont eux qui traitent la maigreur de santé) bien qu'il en soit tout au contraire, encore à présent, dis-je, ces orateurs, parce que la vive lumiere de l'éloquence de Cicéron les éblouit come le soleil, s'érigent en zélés défenseurs du stile Attique, croyant se sauver à la faveur de ce grand nom. Mais come Cicéron leur a répondu fort au long, & en plusieurs endroits de ses ouvrages, il me sera permis de ne traiter ici cete question qu'en peu de mots.

Il est donc vrai que ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on distingue deux sortes de stile, l'Asiatique & l'Attique; celui-ci sèré, pur & sain; celui-là au-contrain

enflé, mais vide ; l'un n'ayant rien de superflu, l'autre manquant souvent de justesse, & ne gardant ni bornes, ni mesures : ce que quelques-uns, & particulièrement Santra attribuent à une raison, qui est que la langue Greque se répandant insensiblement dans les villes de l'Asie les plus prochaines, ces peuples avant que de savoir parfaitement cete langue, ont aspiré à la gloire de l'éloquence ; & pour cela, au-lieu d'exprimer les choses par des termes propres, come ils ignoroient ces termes, ils s'énonçoient par des circonlocutions, & en ont si bien contracté l'habitude, qu'elle leur est restée.

Pour moi je crois que cete différence des stiles est venue du génie des orateurs, & aussi du génie de leurs auditeurs ; en ce que les Athéniens qui avoient naturellement beaucoup de finesse & de justesse d'esprit, ne souffroient rien de surabondant, rien d'inutile ; & que les Asiatiques, peuple vain d'ailleurs & superbe, ont donné même à leur éloquence le caractère de vaine gloire qu'ils avoient en tout.

Ensuite ceux qui ont voulu comprendre les différents genres de stile sous une même division, y ont ajouté le Rho-

dien, qui est un genre mêlé des deux autres. Car le stile n'en est ni si sèrè que le stile Attique, ni si abondant, si disas que l'Asiatique ; en sorte qu'il semble tenir quelque chose aussi de son auteur. En éfet Eschine qui avoit choisi Rhodes pour le lieu de son exil, y porta les sciences qui étoient en honneur à Athènes ; & come les plantes dégènerent quand elles changent de terroir & de climat, de même ces sciences mêlerent leur goût particulier avec le goût du pays où elles furent transplantées. C'est pourquoi ce dernier genre est un peu lâche & mou ; mais il ne manque pourtant pas de poids, il ne coule ni come une fontaine claire & pure, ni aussi come un torrent bourbeux. Il est assez semblable à l'eau dormante d'un étang.

On ne peut donc pas douter que de tous les genres de stiles, le genre Attique ne soit incomparablement le meilleur. Or come ceux qui ont écrit dans ce stile, ont quelque chose de comun entre eux, savoir un jugement excèlent & un goût sûr, aussi diferent-ils par le caractère d'esprit. C'est pourquoi j'estime que ceux-là se trompent fort, qui ne reconoissent le goût Attique, que dans les orateurs qui ont un stile léger, clair,

& expreffif; mais qui du refte fe contentent, s'il faut ainfi dire, d'une certaine frugalité d'éloquence, s'interdifent les grands mouvemens, & ne fortent jamais la main de deffous le manteau.

En éfet, qui veulent-ils parmi les orateurs d'Athènes, que nous prenions pour exemple ? Lyfias ? je le veux. C'eft en éfet l'orateur favori des partifans du goût Attique. Ils nous font déjà grâce de ne nous pas renvoyer à Coccus *, & à Andocide. Je voudrois pourtant leur demander fi Ifocrate n'a pas écrit en ftile Attique. Car fon ftile eft tout différent de celui de Lyfias. Diront-ils que ce n'eft pas le ftile Attique ? Cependant c'eft de fon école que font fortis les plus grands orateurs de la Grece.

Cherchons encore quelque chofe de plus femblable. Hypéride n'a-t-il pas eu ce goût Attique ? Il a néanmoins donné beaucoup à l'agrément & à la douceur du difcours. Je ne dis rien de plufieurs autres, tels que font Lycurgue & Arifton, ni de ceux qui ont été avant eux, come Ifée & Antiphon, qui font

* Ce Coccus avoit été difciple d'Ifocrate, au rapport de Suidas. Pour Andocide, il en eft parlé dans Plutarque, qui le compte parmi les dix principaux orateurs d'Athènes.

tous aussi différents quant à l'espece ,
que semblables quant au genre.

Mais que dirons-nous de celui dont
j'ai déjà fait mention , Eschine ? n'est-
il pas plus étendu , plus hardi , plus
élevé que tous ceux que j'ai només ?
Et Démosthène , pour finir par lui ,
n'a-t-il pas eu plus de force , plus
d'impétuosité , plus de grandeur , plus
d'élégance , plus d'harmonie , que tous
ces orateurs dont la timide délicatesse
& l'extrême circonspection font tout
le mérite ? Ne le voit-on pas s'élever
par des lieux comuns , animer son stile
par des figures , y répandre de l'éclat &
de la lumière par des métaphores , do-
ner des paroles & du sentiment aux cho-
ses même inanimées. Quand il jure par
les manes de ces braves défenseurs de
la patrie , qui ont péri devant Salamine ,
& dans les champs de Marathon , ne
done-t-il pas à conôître par ce nouveau
genre de serment , qu'il avoit eu Platon
pour maître ? Mais Platon lui-même ,
le traiterons-nous d'Asiatique ? lui que
l'on peut en tant d'endroits comparer à
ces prophètes pleins d'un enthousiasme
divin ? Et Périclès ? Pouvons-nous croire
qu'il ait tenu rien de la sécheresse de
Lyfias ? Périclès , dis-je , dont les comi-

ques se moquoient, en comparant son éloquence au bruit épouvantable du tonnerre ?

Pourquoi donc acorder ce goût Attique uniquement à ceux dont le stile coule difficilement, come ces petites veines d'eau qui ont peine à se faire un passage à travers les cailloux ? Pourquoi ne trouver l'odeur du miel & du thin que dans ces lieux secs & arides ? Je crois en vérité que si ces censeurs voyoient dans cete contrée une terre plus grasse & plus fertile que les autres, ils lui disputeroient le nom & la qualité de terre Attique, sur le fondement qu'elle ne doit pas rendre plus qu'elle n'a reçu ; parce que Ménandre a dit en riant, que tele étoit la régularité de ce terroir.

Si donc aux perfections qu'a eues ce grand orateur Démosthène, quelqu'un ajoutoit encore celles qui semblent lui avoir manqué, soit par la disposition de son génie, soit à cause de la forme du gouvernement d'Athènes, & que ce quelqu'un excitât les passions d'une manière plus vive, entendrai-je dire aussitôt, *Démosthène ne plaidoit pas ainsi ?* Et si quelque oraison étoit encore plus harmonieuse que les siennes, peut-être cela n'est-il pas possible ; mais enfin si cela arivoit,

arivoit, dira-t-on que cete oraison n'est pas dans le goût Attique ? Je prie ces personnes de se faire une idée plus avantageuse de ce nom, & de croire qu'écrire & parler attiquement, c'est écrire & parler de la maniere la plus parfaite.

Cependant si c'étoient des Grecs qui fussent dans ce sentiment, je le souffrirois plus volontiers. Je tiens en effet que come l'éloquence Latine, quant à l'invention, à la disposition, au dessein, & aux autres qualités semblables, est une image de l'éloquence Greque, aussi quant à l'élocution, elle est si fort au-dessous, qu'à peine la peut-elle imiter. Car premièrement il s'en faut beaucoup que nos mots latins ayent un son si doux ; & cela vient de ce que nous n'avons point deux lettres fort agréables qu'ont les Grecs, l'une voyele, l'autre consone, qui surpassent toutes les autres en douceur, & que nous avons acoutumé d'emprunter d'eux, toutes les fois que nous nous servons de leurs propres mots. Alors je ne fais quele aménité se répand tout-à-coup sur notre discours, come il paroît dans les mots de *Zéphirs*, & de *Zopyrs*, qui écrits en caractères latins ont une prononciation sourde & barbare, enforte qu'à la place

de ces aimables lettres, il en succede d'autres toutes contraires, que la langue Grè-que ne conoît point. Car l'*f*, qui est la sixieme de notre alphabet, rend un son qui n'est presque pas d'une voix humaine, ou, pour mieux dire, qui n'en est point du tout; puisqu'il se forme uniquement par le moyen de l'air que nous poussons avec violence entre nos dents. Outre que cete lettre suivie d'une voyele perd toute sa force, & que suivie d'une consone, en même temps qu'elle en rompt le son, elle devient elle-même encore plus rude & plus désagréable (a).

A l'égard du digamma Eolique, il nous est tellement nécessaire, que bien-que nous en ayions rejeté la forme & le caractère, nous en conservons la force, pour ainsi dire, malgré nous, lorsque nous prononçons de certains mots (b). Nous avons encore le *q*, qui rend les sylabes fort dures, bon tout au plus à unir les voyeles qu'il embrasse, come quand nous écrivons *equum* ou *equos*, par-tout ailleurs inutile; encore même ces voyeles forment-elles un son entièrement inconnu aux Grecs, & qui pour cela ne peut se représenter avec leurs caractères,

(a) Come il se voit dans ce mot *frangit*.

(b) Come *servum*, & *ceryum*.

Ajoutez aussi que la plupart de nos mots se terminent par une *m*, dont le son fait un espece de mugissement, qui ne se trouve point dans la langue Greque, parce qu'elle n'a aucun mot qui finisse par cete lettre. Au contraire elle en emploie une (*) qui a beaucoup d'agrément, & dont le son est fort perçant, sur-tout à la fin, où elle est peu d'usage en latin.

Que dirai-je de nos sylabes qui apuient sur le *b* & sur le *d*, d'une maniere si rude que la plupart des anciens Latins, je ne dis pas des plus anciens, mais des anciens, ont essayé de les adoucir non seulement en disant *aversa* pour *adversa*, mais en ajoutant une *s* à la préposition *ab*, quoique l'*s* soit fort dissonante elle-même?

Nos accents mêmes ne sont point si agréables que les accents Grecs, soit à cause d'une certaine dureté qu'ils ont, soit parce qu'ils sont moins variés. Car dans notre langue la dernière sylabe n'est jamais relevée par un accent aigu, ni flattée par un circonflexe; nos mots finissant toujours par un ou deux graves. C'est pourquoi la langue Greque surpasse tellement la nôtre en douceur, que nos poetes mêmes, pour donner de la grâce à leurs

(*) Cete lettre est le *ν*.

vers, mêlent des mots Grecs qui en font l'agrément.

Mais tout ce que je viens de dire n'est rien en comparaison d'un autre inconvénient, qui est que beaucoup de choses n'ont point de nom propre en latin; de sorte que nous sommes obligés de les exprimer ou par des métaphores ou par une circonlocution. Et quant à celles qui ont une dénomination, nous avons une telle disette d'expressions, que nous retombons souvent dans les mêmes termes : au-lieu que les Grecs ont abondance, non pas seulement de mots, mais d'idiomes tous différents les uns des autres.

Ainsi quiconque exigera de nous cette grâce du stile Attique, qu'il nous donne même douceur, même richesse d'élocution. Que si cela n'est pas possible, il nous reste d'acomoder nos pensées à notre diction, telle que nous l'avons; & de ne pas alier l'extrême délicatesse des choses avec des expressions trop fortes, pour ne rien dire de pis : parce que ces deux qualités pouroient s'entre-détruire par leur propre mélange.

En effet, plus notre langue est ingrate, plus il nous faut faire d'effort du côté de l'invention. Tirons du sujet que nous traiterons des pensées qui puissent plaire

par leur noblesse & par leur variété. Remuons les cœurs, tâchons de produire de grands mouvements, embélistons notre discours par l'éclat des métaphores. Nous ne saurions avoir la simplicité, la délicatesse des Grecs; ayons plus de force. Ils l'emportent sur nous en légèreté de stile; donons plus de poids à nos paroles. La propriété des termes est plus en leur pouvoir; surpassons-les dans la pompe & la richesse.

Chez les Grecs les esprits les plus minces ont, pour ainsi dire, leurs rades où ils sont en sûreté. Nous autres Latins nous voguons d'ordinaire avec plus de voiles; il faut aussi un vent plus fort pour les enfler. Cependant nous prendrons garde à ne nous pas laisser toujours emporter en pleine mer: car il est bon quelquefois de côtoyer le rivage. Ils ont la facilité d'aborder au travers des bancs de sable & des écueils; moi, je ne m'éloignerai guère plus de la côte, & je trouverai le moyen de conduire mon vaisseau sans échouer. Car encore que les Grecs réussissent mieux que nous dans les petits sujets; qu'en cela seul ils l'emportent sur les Latins, & que pour cete raison nous ne leur disputons pas même le prix de la comédie; cependant bien-loin de leur abandonner

entièrement ce genre de stile, nous devons en être jaloux autant que nous pouvons.

Or nous pouvons du-moins les éгалer dans le choix des choses, & dans un certain tempérament. Pour ce qui regarde la grâce de l'expression, come elle n'est point dans le fond de notre langue, il y faut suppléer par des secours étrangers. Est-ce que dans les causes qui le permettent, Cicéron n'a pas cete finesse de stile ? n'est-il pas assez doux, assez clair, & voyons-nous qu'il soit trop élevé ? M. Calpidius n'a-t-il pas aussi excélé dans cete médiocrité ? Scipion, Lélius, Caton le Censeur n'ont-ils pas été, quant au stile & à l'élocution, come les Attiques des Romains ? Et ne doit-on pas être content, quand on atrape le point de perfection, au-delà duquel il ne peut rien y avoir de mieux ?

Outre l'erreur & le préjugé que je viens de combattre, quelques-uns s'imaginent qu'il n'y a d'éloquence naturelle, que celé qui ressemble à ces entretiens familiers que nous avons tous les jours avec nos amis, avec nos femmes, avec nos enfants, avec nos esclaves, & où nous nous contentons de marquer nos volontés, nos sentiments, sans rien emprunter de l'art ni de l'étude. Ils croient que tout

ce que l'on ajoute à cela, altere la vérité ; que c'est affectation, vanité, invention de l'amour-propre, qui se plaît à agencer des paroles, dont le véritable emploi est de servir à exprimer simplement ce que nous pensons.

C'est ainsi, disent-ils, que ces corps d'athletes, bien-qu'ils deviennent plus robustes par l'usage de certaines viandes & par l'exercice, ne sont néanmoins pas naturels, ayant une forme & une figure toute autre que celle qu'il a plu à la nature de nous doner. Car à quoi bon de faire entendre les choses par des circonlocutions, & par des métaphores ; c'est-à-dire, d'employer ou plus de mots qu'il ne faut, ou des mots impropres, lorsque chaque chose a son nom ? Ils prétendent enfin que les homes ont parlé au commencement le pur langage de la nature, & qu'ensuite, à l'imitation des poetes, ils se sont fait, quoiqu'avec plus de retenue, cependant faussement & improprement come eux, je ne fais quele perfection de discours.

Cete opinion, pour dire ce que j'en pense, n'est pas tout-à-fait sans fondement. C'est pourquoi il ne faut pas avoir pour les termes propres & comuns, cet éloignement qu'ont quelques personnes.

Si néanmoins quelqu'un, come j'ai dit au chapitre de la composition, par-dessus le nécessaire, qui est tout ce qu'il y a de moins, ajoutoit quelque chose de meilleur, il ne mériteroit pas le blâme que lui donent les défenseurs de cete opinion. Car il me semble qu'autre est la nature d'un entretien familier, autre celle d'un discours éloquent. Véritablement un orateur n'auroit rien à chercher de plus que la propriété des termes, s'il lui fuffoit d'indiquer simplement les choses. Mais come il doit plaire, toucher, & faire diverses impressions sur l'esprit de ses auditeurs, il peut bien se servir des secours que la même nature lui présente. Car de s'afermir le corps par l'exercice, de se fortifier, d'aquerir un certain air de vigueur & de santé, c'est chose naturelle.

C'est aussi pourquoy dans toutes les nations, il y a des homes qui sont plus éloquents les uns que les autres, & qui s'expriment plus agréablement. Autrement tous seroient égaux en ce point, & la même chose conviendrait à tous. Cependant ils parlent différamment, & suivant le caractère des personnes auxquelles ils ont à faire. D'où je conclus que plus on opere par ses paroles, plus on parle d'une manière conforme à l'éloquence naturelle.

Par cete raison je ne m'opose pas trop à ceux qui veulent que l'on s'acomode au temps, & à l'auditeur, lorsqu'ils demandent quelque chose de plus recherché, de plus poli. Ainsi je ne pense pas, ni que les premiers orateurs aient dû servir de regle & de modele à Caton & aux Gracques, ni que ceux-ci doivent nous en servir aujourd'hui. Je vois en éfet que Cicéron qui raportoit tout au bien de sa cause, ne laissoit pas d'en doner une partie au plaisir de l'auditeur, disant que ce qu'il en fesoit, c'étoit pour l'intérêt même de ses parties. Car il se rendoit utile à mesure qu'il plaisoit.

Je ne crois pas qu'il soit possible de rien ajouter à l'agrément de son stile, si ce n'est que pour flater le goût de notre siecle, nous mettions un peu plus d'esprit & de brillant dans nos plaidoyers. Car d'en mettre avec profusion, quand l'orateur le pouroit sans que la cause en souffrît, & sans perdre de son autorité, ces lumieres si vives & si fréquentes se nuiroient les unes aux autres.

Mais qu'on ne prétende pas abuser de ma complaisance, ni la pousser plus loin. J'accorde au siecle où nous sommes, que la robe de l'orateur ne soit pas d'une étoffe grossiere, mais non pas qu'elle soit de

soie ; que ses cheveux soient proprement faits & en ordre , mais non frisés par aneaux ou par boucles : l'habillement le plus honête étant aussi le plus beau , quand on ne porte pas le desir de plaire jusqu'au dérèglement & à la débauche.

Au-reste ce que nous apelons ordinairement des pointes , quoiqu'inconnu aux anciens , & particulièrement aux Grecs , (car j'en trouve dans Cicéron) pourvu qu'elles roulent sur des choses , non sur des mots , qu'elles ne soient point trop fréquentes , & qu'elles tendent au gain de la cause , qui doute qu'on ne s'en puisse servir ? En éfet elles frappent l'esprit , & souvent d'un seul trait le poussent , le déterminent ; outre qu'étant courtes , par-là même elles s'impriment mieux , & qu'elles persuadent par le tour singulier qu'elles ont.

Cependant ces traits si vifs & si perçants , sont soufferts par quelques personnes dans la bouche de l'orateur , mais non sur le papier. C'est encore un sentiment que je ne dois pas laisser sans l'examiner ; parce que plusieurs savants ont cru qu'il y avoit maniere d'écrire & maniere de parler ; que pour cela-même des orateurs qui ont eu de fort grands succès dans l'action , n'ont rien laissé par écrit qui

passât à la postérité , come Périclès & Démade ; & que d'autres au-contre qui ont parfaitement réussi dans la composition , n'étoient pas si propres pour l'action , come Isocrate : joint que d'ordinaire en parlant sur-le-champ , on fait plus par une certaine fougue , & par des agréments un peu hasardés , s'agissant d'émouvoir & d'instruire des esprits ignorants & grossiers ; au-lieu que ce qui s'écrit , ce qui se done pour modele , doit être extrêmement châtié , & n'avoir rien que de véritablement beau , que de régulier ; parce qu'il est vu des savants , & que ce sont les artisans mêmes qui jugent de l'art. Ces mêmes personnes avec leur subtilité , come plusieurs maîtres d'un caractère semblable , veulent nous persuader que l'exemple est plus propre pour les discours que l'on ne fait que prononcer , & l'enthymême pour ceux qui s'écrivent.

Et moi je crois que bien écrire & bien parler est une même chose ; en un mot , qu'un plaidoyer écrit n'est qu'un monument d'un plaidoyer prononcé. Ainsi j'estime que de quelque maniere qu'on le prene , il n'y a sorte de beauté convenable , que l'un & l'autre ne doivent avoir ; mais je ne nie pas qu'ils puissent avoir aussi quelques défauts ; car je fais que les

défauts plaisent quelquefois aux ignorants.

En quoi différera donc un discours simplement prononcé, d'avec un discours mis en lumière ? Je réponds que si on me donne un tribunal qui ne soit composé que de juges sages, je trouverai une infinité de choses à retrancher, non-seulement des oraisons de Cicéron, mais de celles même de Démosthène, qui est bien plus précis & plus serré que Cicéron. Car alors il ne sera plus besoin d'exciter les passions, il ne faudra plus flatter l'oreille des juges ; l'exorde même, selon Aristote, deviendra inutile. Exposer le fait en termes propres & significatifs, le démontrer par de bones preuves, voilà tout ce qu'il faudra.

Mais come nous avons le peuple pour juge, ou des personnes d'entre le peuple, & que ceux qui doivent dire leurs avis, sont fort souvent peu éclairés, quelquefois même gens de la campagne, nous emploierons & nous exposerons hardiment aux yeux du public tout ce que nous croirons utile à nous faire avoir gain de cause, afin d'apprendre aux autres de quelle manière il s'y faut prendre. Voudrions-nous que Démosthène & Cicéron n'eussent pas prononcé come ils ont écrit ? Et connoissons-nous ces grands orateurs autrement que par leurs écrits ? Ont-ils

donc mieux parlé, ou plus mal? Car si c'est plus mal, ils ont dû parler come ils ont écrit; & si c'est mieux, ils devoient écrire come ils parloient.

Mais, quoi! l'Orateur parlera-t-il toujours come il écrit? toujours, s'il peut. Que si le juge ne lui en donne pas le temps, il retranchera beaucoup de choses qu'il auroit pu dire, mais il n'y aura rien de perdu pour le public. Cependant si nous sommes obligés de nous conformer à la grossièreté de nos auditeurs, & de dire dans notre discours quelque chose qui s'en sente, nous ne le laisserons pas en cet état à la postérité; de crainte qu'elle ne l'impute à notre goût, non à la circonstance du temps. Car il importe infiniment de voir de quelle maniere un juge veut que nous disions les choses, & c'est pour cela que l'Orateur est toujours tourné vers lui, come Cicéron le recommande expressément. Il faut donc insister sur ce que l'on voit qui lui fait plaisir, & abandonner adroitement ce qui fait un effet contraire.

S'il y a même un genre d'élocution à souhaiter plus qu'un autre, c'est celui qui est le plus propre à instruire les juges. En quoi il n'y a rien de surprenant, puisque pour l'amour des témoins nous parlons

assez souvent un langage vicieux. Car celui-là fit fort prudemment, qui ayant demandé à un vilageois s'il connoissoit Amphion, & ayant eu pour réponse qu'il ne le connoissoit pas, ôta l'aspiration du nom d'Amphion, & prononça la seconde syllabe breve; & de cete maniere le vilageois le connoissoit fort bien. Ces sortes de hasards font donc quelquefois que l'on parle autrement qu'on n'écrit, quand il n'est pas permis de parler come on écrit.

Il y a une autre division qui a aussi trois parties, & qui distingue fort bien, ce me semble, les différents genres d'éloquence. Car le premier, suivant cete division, est un genre délié *ισχυρόν*; le second est un genre véhément *αἰσχροῦν*; & le troisieme, un genre moyen selon quelques-uns, parce qu'il participe des deux autres, & selon d'autres un genre fleuri *αἰσθητόν*, car le mot grec signifie cela. Ces trois genres partagent les différents devoirs de l'Orateur, le premier étant destiné à instruire; le second à toucher, le troisieme, quel que soit son nom, à plaire, ou à se concilier les esprits, si l'on aime mieux lui doner cet emploi. Or il faut de la netteté pour instruire, de la douceur pour plaire, ou pour se concilier les esprits; de la force pour émouvoir & pour toucher.

C'est pourquoi ce genre délié est particulièrement d'usage dans la narration & dans la preuve ; de manière qu'indépendamment de toute autre qualité , il suffit tout seul par lui-même.

Le genre moyen est plus rempli de métaphores , plus orné de figures ; il cherche à plaire par de riantes digressions , par le brillant des pensées , par l'élégance de la composition. Il coule doucement néanmoins , semblable à une belle rivière , dont l'eau est claire & pure , & que de vertes forêts ombragent des deux côtés.

Pour ce qui est du genre véhément , il entraîne les juges malgré eux. En vain font-ils résistance : il faut qu'ils cedent. Vous diriez d'un fleuve impétueux qui emporte tout , jusqu'aux pierres & aux rochers ; qui dans sa fureur s'indigne qu'on veuille franchir son étendue , rompt ses ponts & ses digues , ne conoît d'autres rives que celles qu'il se fait lui-même , s'enfle & s'irrite de plus en plus dans son cours.

C'est-là que l'Orateur évoque les morts de leurs tombeaux , pour les introduire sur la scène , comme Cicéron introduit ce sage aveugle Appius. C'est-là que la patrie elle-même fait entendre sa gémissante voix , pour se plaindre d'un mauvais

citoyen qu'elle nourit dans son sein, come nous voyons dans une de ces oraisons que Cicéron prononça contre Catilina. C'est là que nous élevons notre discours par la force de l'amplification, & par la hardiesse des hyperboles : *Quel gouffre plus insatiable que l'avarice de cet home? Non, Messieurs, l'océan même, l'océan avec ses abîmes, &c.* car ces endroits sont maintenant connus des personnes qui aiment l'éloquence. C'est-là que nous apélerons les Dieux mêmes, pour parler come en leur présence, & les intéresser dans ce que nous avons à dire : *Bois, tombeaux sacrés des Albains, saints autels que l'impiété de ce monstre a profanés ou détruits, vous qu'un même culte a toujours associés à la religion du peuple Romain, c'est vous que j'ateste ici.* C'est-là que nous exciterons tantôt la colere, tantôt la compassion des juges; que nous dirons : *Il vous vit, & il versa des larmes, & il implora votre secours;* enfin, que nous produirons en eux toute sorte de sentiments. Ils passeront successivement de l'un à l'autre, & ne songeront seulement pas, si nous manquons à les instruire.

Si donc il faut nécessairement choisir un de ces trois genres, qui doute que ce ne soit celui qui d'ailleurs est le plus puis-

fant de tous, & qui convient le mieux aux grandes causes ? En éfet Homère done à Ménélas une forte d'éloquence, dont le caractere est une agréable briéveté, énemie de tout ce qui est superflu, & jointe à une grande justesse d'expression, qui consiste à ne se pas méprendre au choix des mots. Ce sont les qualités de ce premier genre. Il nous représente Nestor avec la persuasion sur les levres, d'où coulent des paroles plus douces que le miel, qui est la plus grande douceur qu'on puisse imaginer. Mais voulant exprimer la perfection de l'éloquence dans Ulysse, il y joint la grandeur, & nous peint la force & la rapidité de ses paroles, come un torrent impétueux que la fonte des neiges a grossi. Personne donc n'osera se mesurer avec un tel home. On le regardera come un Dieu. C'est cete véhémence & cete rapidité, qu'Eupolis admire en Périclès, & qu'Aristote compare aux foudres. C'est-là en éfet le vrai talent de la parole.

Mais il ne faut pas croire que l'éloquence soit uniquement renfermée dans ces trois genres. Car come entre le genre léger & le genre véhément, il y en a un troisieme qui tient le milieu, aussi chacun d'eux a ses degrés; & parmi ces différents

degrés, il y en a de mêlés qui participent à la nature de l'un & à la nature de l'autre. Car ce genre léger ne consiste point dans une telle précision, qu'on ne puisse trouver quelque chose de plus ou de moins léger. Il en est de même du genre véhément; come le genre moyen de son côté tantôt monte vers la véhémence, & tantôt baisse vers la délicatesse, ou, come nous avons dit, la légèreté.

Ainsi il y a des especes presque sans nombre, qui toutes sont marquées par quelque différence, de même qu'en général on dit qu'il y a quatre vents qui soufflent des quatre coins du monde; quoique cependant il s'en trouve plusieurs autres qui sont come mitoyens & qui tirent leur propriété de la diversité des rivières & des contrées, par lesquelles ils passent. Les musiciens n'en usent pas non plus autrement. Car après avoir établi cinq sons pour la lyre, ils remplissent d'une variété infinie l'espace qu'il y a de l'un à l'autre, insérant plusieurs autres sons parmi ces cinq, de sorte que ce peu de passages a une infinité de degrés.

L'éloquence a donc aussi plusieurs especes. Mais il y auroit de la folie à déterminer l'espece que l'Orateur doit suivre, n'y en ayant aucune, pourvu qu'elle soit

saine & droite, qui n'ait son usage; & tout ce qu'ils apelent genre d'éloquence appartenant également à l'Orateur. Car il les emploiera tous selon le besoin, je ne dis pas seulement de la cause, mais des parties de la cause. En éfet, come il ne plaidera pas de la même maniere pour un home, dont on demande la tête en justice, & pour une succession que l'on conteste, pour un sequestre, pour un cautionnement, pour un prêt; come il saura faire distinction entre le sénat & l'assemblée du peuple, & les délibérations particulieres; qu'il changera les caracteres suivant les personnes, les temps, & les lieux; aussi dans un même plaidoyer il se conciliera les esprits tantôt d'une façon, tantôt de l'autre. Il ne tirera pas de la même source des sentiments de colere, & des sentiments de compassion; il usera d'un moyen pour instruire, & d'un autre moyen pour toucher. Il ne donera pas même stile, même couleur à l'exorde, à la narration, aux arguments, à la digression, à la péroration.

Un même orateur parlera d'une maniere grave, austere, vive, rapide, véhémente, amere, honête, modérée, subtile, douce, insinuante, agréable, succinte, fine & polie; non tout à la fois,

mais par-tout où il conviendra. Et par-là il viendra à bout de parler utilement & efficacement, je veux dire, come il faut, pour obtenir ce qu'il fouhaite, qui est la fin que l'éloquence se propose principalement. Par-là aussi il méritera les aplaudissements, non-seulement des savants, mais même du peuple.

Car ce genre vicieux & corrompu, qui impose par une certaine licence d'expression, ou qui court sans cesse après des pensées badines & des pointes d'enfant, ou qui est toujours monté sur des échasses, ou qui s'égare en des lieux comuns, vides de sens, ou qui brillent de je ne sais queles petites fleurs, qui tombent dès qu'on vient à les secouer; ou qui se guinde jusqu'aux nues pour atraper le sublime, ou qui s'emporte avec fureur sous ombre de liberté, ceux-là se trompent fort qui le croient plus populaire & plus propre à leur attirer des louanges. Je ne nie pourtant pas qu'il ne plaise à plusieurs, ni ne m'en étone; car c'est une sorte d'éloquence qui a je ne sais quoi de plus doux & de plus spécieux: outre que tout home qui parle en public, se fait naturellement écouter. Delà vient que le peuple s'atroupe si aisément autour de quiconque veut l'amuser dans les places publiques. Il n'est donc

pas surprenant de voir la multitude toujours prête à grossir un auditoire.

Or, que des ignorants entendent quelque chose de recherché, & qui passe le commun, de maniere qu'à leur propre jugement ils ne pourroient pas dire si bien, ils l'admirent, & avec raison; car il n'est pas donné à tout le monde de parler de la sorte. Mais ces choses-là-mêmes disparoissent devant d'autres qui valent encore mieux. Il en est come de ces laines teintes en rouge, qui plaisent quand on ne les voit pas auprès de la pourpre: mais si vous les comparez seulement avec des laines teintes en couleur de feu, il faut, come dit Ovide, que la moindre beauté soit éfacée par la plus grande. Si de même vous examinez cete fade éloquence de plus près, & avec un jugement bien sain, il en sera come d'une fausse couleur de pourpre que vous mettriez auprès d'une vraie. Ce qui vous avoit trompé d'abord, perdra son faux lustre, & vous paroîtra horrible. Laissons donc cete éloquence briller tant qu'elle voudra en l'absence du soleil, à la maniere de ces petits insectes, qui jetent un tel éclat dans les ténèbres, qu'on les prendroit pour du feu. En un mot, ce qui est mauvais trouve grand nombre d'aprobateurs, mais ce qui est bon n'est blâmé de personne.

Outre que l'Orateur fera parfaitement bien toutes les choses dont j'ai parlé, il les fera encore avec facilité. Car cet art de bien parler n'est pas après tout bien merveilleux, s'il coûte toujours tant de peine, s'il faut se tourmenter toute sa vie à tourner, à peser, & à ajuster des mots. L'Orateur dont je trace ici l'idée, fécond, sublime, élégant, possédera tous les trésors de l'éloquence, & les maniera en maître qui dispose de son bien come il lui plaît. Car du moment que l'on a gagné le haut d'une montagne, on cesse de faire effort, on ne peine plus. La difficulté n'est que pour ceux qui sont en bas, & qui montent.

Mais plus vous avancerez, plus le terrain deviendra uni, riant & fertile. Que si engagé par cet attrait, vous avez la constance de faire tout le chemin, & de monter jusques au sommet de ce roc escarpé, c'est alors que vous vèrez les fleurs naître sous vos pas, & les fruits les plus doux s'offrir d'eux-mêmes à votre main. Il restera pourtant d'avoir soin de les cueillir tous les jours. Autrement ils séchent & tombent.

Cependant l'abondance elle-même doit avoir des bornes, sans lesquelles il n'y a rien de louable ni de bon. Souve-

nous-nous aussi que ces fleurs sont pour servir de parure, non à des femmes, mais à des homes, & que l'invention veut toujours être accompagnée d'un solide jugement. De la sorte, nos productions seront nobles, sans être fastueuses; sublimes, sans craindre le précipice; fortes, sans aler jusqu'à la témérité; austères, sans dureté ni rudesse; graves & non pesantes, gaies sans emportement, plaisantes sans dissolution, pleines sans enflure; & il en fera de même des autres qualités. Le plus sûr est pour l'ordinaire de tenir le milieu, parce que les deux extrémités sont vicieuses.



CHAPITRE XI.

En quel temps l'Orateur doit songer à se retirer, & queles doivent être ses occupations dans sa retraite.

APRÈS que l'Orateur, par un genre d'éloquence si parfait, se sera distingué dans le barreau, dans les conseils, dans les assemblées du peuple, dans le sénat, & dans toutes les fonctions d'un bon citoyen, il songera à faire une fin digne d'un home de bien, & de la

sainteté de son ministère. Non que jamais il doive se lasser d'être utile au public, ou qu'avec de telles dispositions, de tels talents, il puisse trop longtemps exercer un si noble emploi; mais parce qu'il lui sied bien aussi de prendre garde à ne rien faire moins bien que de coutume. Car l'Orateur ne doit pas ce qu'il est, seulement à la science qui augmente avec les années, mais à la voix & à la force du corps; quand elles viennent à s'affaiblir ou à se casser soit par l'âge, soit par les infirmités, il est à craindre qu'on ne trouve quelque chose à désirer en ce grand homme; qu'au moindre effort il ne paroisse fatigué & hors d'haleine; que les choses qu'il dit ne se fassent pas bien entendre, enfin qu'il ne se cherche lui-même, & ne se retrouve plus.

J'ai vu pour moi Domitius Afer, qui a été sans contredit le plus grand Orateur que j'aye connu de ma vie, je l'ai vu, dis-je, fort vieux, décheoir tous les jours de l'autorité qu'il s'étoit si justement acquise; jusques-là que quand il plaidoit, lui que tout le monde favoit avoir été le principal ornement du barreau, les uns rioient, chose bien indigne, les autres rougissoient; ce qui faisoit dire qu'il aimoit mieux succomber, que cesser. Cependant
on

On ne pouvoit pas lui reprocher qu'il plaîdât mal, mais seulement moins bien. C'est pourquoi avant que de tomber dans les pieges de la caducité, l'Orateur batra en retraite, & gagnera le port, s'il m'en croit, pendant que son vaisseau est encore bon & entier.

Et qu'on ne s'imagine pas qu'après cela les fruits de ses études soient moins doux & moins considérables. Car ou il écrira les choses de son temps, pour en laisser un monument à la postérité, ou, come L. Crassus se promettoit de faire, il expliquera des questions de jurisprudence, ou il composera quelque traité de rhétorique, ou enfin, cete bouche si digne d'enseigner les plus beaux préceptes de la morale, en fera des leçons pour la conduite de la vie. On verra une infinité de jeunes-gens fréquenter sa maison, & le venir consulter come un oracle sur la vraie maniere de bien parler. Il les formera lui-même come s'il étoit le pere de l'éloquence; & tout ainsi qu'un vieux pilote instruit par une longue expérience, il les entretiendra des mers dont il a conoissance, de leurs rivages & de leurs ports; de ce qui présage les tempêtes, en un mot, de tout ce qu'il faut faire pour bien conduire son vaisseau, soit que l'on

ait les vents favorables ou contraires.

A quoi il fera engagé, non pas seulement par ce sentiment d'humanité, de bonté, qui est comun à tous les homes; mais plus encore par un certain amour qu'il conservera toujours pour sa profession. Car il n'y a personne qui ne soit fâché de voir tomber un art dans lequel il a excélé. Or qu'y a-t-il de plus honête que d'enseigner aux autres ce que l'on fait le mieux?

C'est ainsi que Cicéron nous apprend lui-même que Célius lui fut amené par son pere. C'est ainsi qu'il exerçoit Panfa, Hirtius, & Dolabella, se fesant en quelque façon leur instituteur, leur parlant, & les écoutant tous les jours. Je ne fais même si de tous les temps de la vie, le plus heureux pour un orateur, n'est point celui où se déroband au monde pour se consacrer à la retraite, il n'est plus exposé à l'envie; où loin du tumulte des affaires, il voit sa réputation en sûreté, jouit dès son vivant de cete vénération que l'on n'a d'ordinaire que pour les morts, & conoît déjà quele idée on aura de lui dans la postérité.

Je suis assuré par le témoignage de ma conscience, que tout ce que j'ai jamais eu de lumiere dans ma médiocrité, &

tout ce que j'en ai pu aquérir en composant cet ouvrage, j'en ai fait part au lecteur ingénument & de bone foi, afin qu'il en fasse son profit, s'il a assez de bone volonté pour cela. Et il fust à un honête home d'avoir montré ce qu'il favoit.

Cependant je crains qu'on ne m'acuse d'exiger de l'Orateur, non-seulement des choses trop difficiles, en voulant qu'il soit à la fois véritablement home de bien, & savant en l'art de parler; mais de plus en trop grand nombre, parce qu'à tant d'arts qu'il faut aprendre dans sa premiere jeunesse, j'ai encore ajouté l'étude de la philosophie, & la science du droit, sans compter les préceptes qui regardent l'éloquence même. Ayant donc cru nécessaire de dire un mot de tout cela en passant, pour l'exécution de mon dessein, j'ai lieu de craindre encore une fois, que l'on ne soit éfrayé des obligations que j'impose à l'Orateur, & que l'on ne désespere de les remplir, avant que de l'avoir tenté.

Mais je prie les personnes qui pensent ainsi, de considérer premièrement en elles-mêmes, quele est la force & l'étendue de l'esprit humain; combien il est capable de venir à bout de tout ce qu'il entreprend; puisqu'il a pu franchir les mers, conoître le cours, le nombre des

astres, & mesurer, ou peu s'en faut, tout l'univers : sciences moins importantes que celles dont il s'agit ici, mais plus difficiles. Qu'elles fassent réflexion ensuite à la grandeur, à la beauté de l'objet qu'on leur propose, & combien un tel prix mérite qu'on ne refuse aucune peine pour l'obtenir. Quand elles auront l'esprit bien plein de ces pensées, il sera aisé de les convaincre que le chemin qui mène à l'éloquence n'est ni impraticable, ni même si affreux qu'elles s'imaginent.

Car pour ce qui est d'être homme de bien, qui est en effet la première & la plus importante partie de l'Orateur, tout consiste dans la volonté. Quiconque aura sincèrement envie de l'être, s'adonnera volontiers aux sciences qui enseignent la vertu. Et ces sciences ne sont point si épineuses, ni en si grand nombre, qu'on ne puisse avec de l'application, les apprendre en fort peu d'années. C'est notre réputation qui nous y fait trouver tant de peines & de longueurs. Soyons dociles, nous aurons bientôt appris tous les moyens de mener une vie honête & heureuse. Car la nature nous a fait pour le bien; & il est si aisé de devenir meilleur à qui le veut de bonne foi, qu'en vérité on doit bien plus s'étonner qu'il y ait tant d'hommes

vicieux. De même en éfet, que l'eau est ce qu'il y a de plus convenable aux poissons, l'air aux oiseaux, & la terre aux animaux qui l'habitent; de même il nous étoit & plus facile & plus doux de vivre selon la nature, que de nous soustraire à ses loix.

A l'égard des autres choses, quand nous retrancherions du nombre de nos années tout le temps de la vieillesse, pour n'y comprendre que notre jeune âge, il y auroit encore du temps de reste pour les apprendre. Car tout s'acourcit par le moyen de l'ordre, de la méthode, & du tempérament qu'on garde dans les études. Mais la premiere faute vient des maîtres qui amusent volontiers un enfant; soit par un esprit d'intérêt pour toucher plus long-temps leur salaire; soit par vanité pour faire croire que ce qu'ils montrent est fort difficile; soit aussi parce qu'ils n'entendent pas la maniere d'enseigner, ou qu'ils ne prennent pas la peine de le faire come il faut.

Et la seconde vient de nous-mêmes, qui souvent aimons mieux nous arrêter à ce que nous savons, que d'apprendre ce que nous ne savons pas encore. Car pour dire quelque chose de nos études, à quoi sert cete coutume que je vois pra-

tiquer à plusieurs, de passer une longue suite d'années à déclamer tant bien que mal dans une école ? Je m'abstiens de parler de ceux qui y passent une bonne partie de leur vie. A quoi sert de se consumer sur des choses vaines & imaginaires, tandis qu'il suffiroit d'apprendre en assez peu de temps les regles de l'éloquence, & d'y ajouter une image naturelle des contestations du barreau.

Je ne prétends pas dire qu'il faille négliger de s'exercer à parler en public ; je dis seulement qu'il ne faut pas vieillir sur une sorte d'exercice. En effet nous aurions pu conôître le monde, nous instruire à fond des devoirs de la vie civile, faire même notre apprentissage au barreau, & nous ne sommes encore que des écoliers. Certainement l'art oratoire n'est point tel, qu'il soit besoin de tant d'années pour l'apprendre. Car tous ces autres arts dont j'ai parlé, & qui lui sont nécessaires, peuvent s'abrégér, bien-loin de demander des enseignements si longs, & un temps infini. Le reste dépend de l'exercice & de l'habitude qui nous a bientôt donné des forces. Quant à la conoissance des affaires, elle s'acquiert tous les jours.

Cependant il faut s'aider par la lecture de bien des livres, pour trouver & des

exemples de faits semblables dans les historiens , & la maniere de les traiter dans les orateurs. Il nous faut lire encore les différentes opinions des philosophes , & mille autres choses. Mais tout cela se peut , & le temps n'est court que parce que nous le rendons tel nous-mêmes. Car combien peu en employons-nous à l'étude ? Nous en donnons une partie à de vaines civilités , à des visites inutiles ; une autre à des contes d'enfants , à des bagatelles , une autre aux spectacles , une autre à la table. Ajoutez tant de sortes de jeux , & ce soin prodigieux & insensé que nous prenons de notre corps.

Que l'envie de voyager , que nos maisons de campagne , que cete soif d'aquérir , toujours inquiète , toujours occupée à compter , à calculer ; que le vin , les passions , l'amour du plaisir , mille sortes de débauches où l'on se plonge , nous en emportent encore ; les heures qui nous resteront ne seront pas même propres pour l'étude. Mais si nous y donnions seulement le temps que je dis , nous trouverions la vie assez longue , & plus longue même qu'il ne faut , pour devenir savants. Je dis à n'y employer que la journée. Car les nuits qui sont pour la plupart , plus que suffisantes au

sommeil , pourroient aussi nous y aider. Maintenant nous comptons les années que nous avons vécu ; mais pouvons-nous compter celles que nous avons étudié ?

Que si des grammairiens , des géomètres , & d'autres savants ont passé toute leur vie , quelque longue qu'elle ait été , sur un seul art , il ne s'ensuit pas qu'il nous faille plusieurs vies pour apprendre plusieurs sciences. Car ils n'ont pas étudié cet art jusques dans leur vieillesse ; mais ils se sont contentés de le savoir uniquement ; & ils ont consumé tant d'années bien moins à l'apprendre , qu'à le pratiquer , & à en jouir. En effet , pour ne rien dire d'Homère , de qui les ouvrages sont une preuve sensible , qu'il n'y avoit point d'art dont il n'eût une connoissance ou parfaite , ou du-moins fort grande ; sans parler aussi d'Hippias d'Elée , qui non-seulement possédoit toutes les belles connoissances , mais qui savoit faire de ses mains & son habit & sa chaussure , & son anneau , pour se pouvoir passer de tout , & n'avoir besoin de personne ; ne savons-nous pas qu'un faux rhéteur (*Gorgias*) qui a vécu très-long-temps , donoit à ses auditeurs la liberté de l'interroger généralement sur tout ce qu'ils vouloient.

Mais quelle sorte de lumière & de

connoissance a manqué à Platon ? Et ne diroit-on pas qu'Aristote a employé plusieurs siècles à l'étude , pour comprendre dans l'étendue de son savoir , tout ce qui regarde non-seulement les philosophes & les Orateurs , mais même les animaux & les plantes , dont il a recherché la nature & les propriétés ? Car ce que nous avons uniquement à apprendre , à connoître , il a fallu que ces grands homes l'aient inventé ; & la savante antiquité nous a pourvus de tant de maîtres , de tant de modèles , qu'il semble que nous ne pouvions jamais naître dans un siècle plus heureux que le nôtre , à l'instruction duquel tous les âges précédents ont travaillé.

Passons aux Romains. Quel home plus universel que Caton le Censeur ? Orateur , Historien , Jurisconsulte , profond dans l'agriculture , dans tout , malgré la grossièreté de son siècle , malgré tant d'exploits militaires qui l'occupoient en temps de guerre , tant de dissensions & de cabales qui lui suscitoient mille affaires en temps de paix. Devenu vieux il aprit la langue Greque , pour servir de preuve & d'exemple aux homes , que même dans leur vieillesse ils sont encore capables d'apprendre , quand ils le veulent. Quelle science plus vaste aussi que celle de Varon ?

Je ne fais s'il y a rien sur quoi il n'ait écrit. Quel talent, quel avantage a-t-on pu désirer en Cicéron ? Mais qu'est-il besoin de tant d'exemples après celui de Cornélius Celsus, qui avec un esprit médiocre, non-seulement a embrassé tous ces beaux arts ; mais nous a laissé encore des préceptes sur la manière de faire la guerre, sur la vie champêtre, sur la médecine. Il est digne à mon avis, (n'eût-il que le mérite de l'entreprise,) que nous lui donnions la gloire de n'avoir rien ignoré de toutes ces choses.

Mais dira-t-on, rien n'est si difficile que de parvenir à cete éloquence parfaite, & nul n'y est encore parvenu. Je réponds en premier lieu que pour être excité à l'étude des sciences, il suffit que ce qui ne s'est point encore fait, ne soit pas tel, qu'il ne se puisse du tout faire ; les ouvrages les plus beaux, les plus admirables ayant tous été précédés d'un temps où ils n'étoient point. Car autant que la poésie doit de lustre & de splendeur à Homère & à Virgile, autant l'éloquence en doit-elle à Démosthène & à Cicéron. En un mot, tout ce que nous avons aujourd'hui de plus excellent & de meilleur, n'a pas toujours été.

Mais en second lieu, quand même

quelqu'un désespéreroit d'ateindre au sommet de la perfection, désespoir honteux & mal fondé, s'il a de l'esprit, de la santé, du talent, des maîtres; néanmoins il est beau, come dit Cicéron, de pouvoir occuper les secondes & les troisiemes places. Qui ne pourra égaler la gloire d'Achile dans les combats, ne méprisera pas pour cela celle d'Ajax ou de Diomedé; & si l'on n'est pas un Homère, on peut bien se contenter d'être un Tyrtée.

Je dis plus. Si les homes avoient toujours été prévenus de cete fausse opinion, qu'il n'est pas possible de mieux faire qu'on n'a fait avant eux, nous n'aurions pas ces mêmes choses que nous admirons aujourd'hui, pour leur excellence. Virgile n'auroit point remporté le prix sur Lucrèce & sur Macer, ni Cicéron sur Crassus & sur Hortensius; & persone n'y pouroit plus prétendre à l'avenir.

Mais n'y eût-il point d'espérance de passer ces grands homes, il ne laisse pas d'y avoir bien de l'honneur à les suivre de près. Pollion & Messala ont comencé à paroître dans le temps que Cicéron étoit déjà en possession de l'empire de l'éloquence. Dira-t-on qu'ils ont été peu en estime durant leur vie, & peu célèbres dans la postérité? A dire le vrai, ce seroit

un fort mauvais service que l'on auroit rendu aux homes , de perfectioner les arts , si ce point de perfection étoit tel qu'au moment qu'on l'eût trouvé , il se fût évanoui pour ne jamais reparoître.

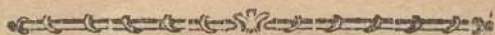
Ajoutez à tout cela qu'une éloquence médiocre porte de grands avantages avec elle ; & si l'on en juge seulement par le fruit qu'on en retire , peu s'en faut qu'elle n'égale cete éloquence parfaite , dont il est ici question. Par combien d'exemples anciens & modernes pourrois-je prouver que nule autre profession n'a valu aux homes tant de réputation , tant de richesses , tant d'amis , tant de gloire & pour le temps présent & pour l'avenir , s'il n'étoit indigne de l'honneur des lettres , de détourner les yeux de dessus la plus belle-chose du monde , & dont l'étude & la possession renferment en soi tant de contentement , pour les jeter sur de foibles récompenses qui en sont la suite ? A la maniere de ceux qui nous disent eux-mêmes qu'ils ne recherchent point la vertu pour l'amour de la vertu , mais pour le plaisir qui en résulte.

Atachons-nous donc de tout notre cœur à l'éloquence elle-même , qui est constamment le plus beau présent que les Dieux immortels aient fait aux homes ,

& sans laquelle tout seroit muet dans la nature ; rien ne seroit éclairé, pour ainsi dire, de la lumière du jour, rien ne passeroit à la postérité. Donons-y tous nos soins, & faisons tous nos efforts pour nous y perfectionner. Par ce moyen, ou nous en viendrons à bout, ou du-moins nous aurons la gloire & la satisfaction de laisser beaucoup de gens derrière nous.

Voilà, Marcellus Victorius, ce que j'ai cru pouvoir contribuer de ma part à l'avancement de l'art oratoire, & dont la connoissance pourra doner aux jeunes-gens qui aiment les lettres, non pas peut-être plus de lumières, mais du-moins encore plus d'envie de bien faire, qui est ce que je souhaite principalement.

F I N.



T A B L E

D E S P R I N C I P A L E S

M A T I È R E S

Contenues dans les quatre Volumes.

*Le chiffre Romain marque le Tome, & le
chiffre Arabe marque la page.*

A

- A* Beilles, l'éloquence leur est comparée;
Tome I. page 183
- Accents*, quand il est à propos d'en mettre,
I. 160. Les Accents dans le Grec sont plus
doux & plus variés que dans le Latin, IV.
363. Tons ou Accents, les fautes qui s'y
comettent dans la prononciation, I. 122.
Les regles des Accents dans le Latin, 123
- Accius*, Poète tragique, pourquoi il n'embrassa
pas la profession d'Orateur, II. 241. Son
éloge, IV. 43
- Afranius*, Poète comique, IV. 45
- Aglaophon*, un des premiers peintres célèbres,
IV. 349
- Alcée*, jugement de ses ouvrages, IV. 28
- Alexandre* prit les défauts de son gouverneur,
& les conserva, I. 68. Apprit à lire d'Aristo-
te, 73

TABLE DES MATIÈRES. 399

<i>Allégorie</i> , ce que c'est, & son usage, III.	231
<i>Altercation</i> , partie du plaidoyer, voyez le chapitre 4 du livre 6. II.	360
<i>Ambiguïté</i> des termes, III.	108. Des phrases, 144
<i>Amplification</i> , de plusieurs manières, III.	184
<i>Anciens</i> , en quoi diffèrent des modernes, I.	158
Avec quelle circonspection il faut parler d'eux, IV.	12. Quels auteurs il faut lire les premiers, des anciens ou des modernes, I.
	249. Un maître ne doit pas avoir une admiration aveugle pour les anciens,
	250
<i>Angleterre</i> , du temps de César on ignoroit si c'étoit une île, III.	72
<i>Angusticlave</i> , ce que c'étoit, IV.	251
<i>Antimaque</i> , jugement de ses ouvrages, IV.	24
<i>Antithèse</i> , figure, III.	327
<i>Antonin</i> , ce que c'est, III.	225
<i>Apollodore</i> , chef d'une secte de Rhéteurs, I.	338
<i>Apollonius</i> , jugement de ses ouvrages, IV.	25
<i>Apostrophe</i> , figure, III.	280
<i>Apelle</i> , peignoit avec des grâces inimitables, IV.	351
<i>Aratus</i> , jugement de ses ouvrages, IV.	25
<i>Archiloque</i> , son mérite, IV.	27
<i>Argument</i> , comment se doivent traiter, II.	262.
	voyez les chap. 10 & 12 du liv. 5. 143, 212
<i>Aristophane</i> , IV.	29
<i>Aristote</i> , son éloge, IV.	36
<i>Aristoxène</i> , comprend la musique avec les lettres, I.	188
<i>Art</i> , s'il contribue plus que la nature à l'éloquence, I.	319
<i>Asinius Pollion</i> , IV.	50
<i>Atellane</i> , espèce de comédie, II.	334

- Augustale*, ce qu'il signifie proprement, III. 143
Auguste, sa réponse à des Ambassadeurs, II.
 345. Harangue à l'âge de douze ans, IV. 321
Avocat, il lui sied mieux de plaider qu'à son
 client, II. 21

B

- B** *Barbarisme*, ce que c'est, I. 116
Bassus Aufidius, Historien, IV. 46
Bibaculus, Poète, IV. 42
Bienfaisances, combien l'orateur y doit prendre
 garde, voyez le chap. 1 du livre 11. IV. 120
Brutus, ses traités philosophiques, IV. 55

C

- C** *Alamis*, ancien Statuaire, IV. 352
Callimaque, a excélé dans l'élegie, IV. 26
Calon, Statuaire, IV. 351
Calvus, Orateur, IV. 51
Cassius Severus, Orateur, IV. 52
Catachrese, ce que c'est, III. 227
Catius, Épicurien, IV. 55
Caton le Censeur, home universel, IV. 393.
 Apprend le Grec dans sa vieillesse, *ibid.*
Catulle, IV. 42
Causes, on en distingue de cinq sortes, II. 19
 Autre division de causes, I. 445
Cécilius, Poète comique, IV. 44
Célius, Orateur, IV. 51
César, a fait des livres sur l'analogie, I. 169
 Un de ses bons mots, 171. Sa robe san-
 glante montrée au peuple Romain, II. 287
 Son talent pour l'éloquence; il plaidoit du
 même courage qu'il combattoit, IV. 51

- Cicéron*. Ses traités de Rhétorique, I. 340.
 Avoit condané plusieurs de ses écrits, I. 386.
 Acusé de chercher trop à faire rire, II. 316.
 Justifié là-dessus, *ibid.* Censuré, II. 335.
 Sa réponse à ceux qui trouvoient mauvais,
 qu'étant sexagénaire il eût épousé une jeune
 fille, II. 345. Son sentiment sur les figures,
 III. 255. Mis en parallèle avec Démosthène,
 IV. 47. Justifié de sa vanité, IV. 126. A été
 bon citoyen, IV. 281. Condane un endroit
 de ses Harangues, aplaudi dans sa jeunesse,
 IV. 323. Son merveilleux talent pour l'élo-
 quence, IV. 49. Blâmé par les partisans du
 Stile Attique, & défendu par Quintilien, 354
Cinna, met neuf ans à faire une tragédie, IV.
 86
Clitarque, Historien, IV. 33
Comédies, propres à former l'Orateur, IV. 29.
 La Comédie est l'endroit foible des Ro-
 mains, les Grecs y ont infiniment mieux
 réussi, & pourquoi, IV. 44
Composition, ou arangement des mots, ce qu'il
 y faut observer, voyez le chap. 4 du liv. 9.
 III. 333
Communication, figure, III. 272
Conjecture, état de conjecture, d'où il se tire,
 coment on le traite, voyez le chapitre 2 du
 livre 7, III. 31
Conséquence, deux manières de la réfuter, II.
 258
Cornélius Sévérus, Poëte, IV. 39
Cornélius Celsus, Philosophe Sceptique, IV. 55
Correction, figure de mots & de pensées, III.
 271
Cratinus, Poëte comique, IV. 29

D

- D** *Éclamateurs*, leurs défauts les plus ordinaires, I. 437
- Déclamations*, leur utilité, I. 263. IV. 93
- Définition*. État de définition, d'où il se tire, & comment il se traite, voyez tout le chap. 3 du livre 7, III. 55
- Démétrius* de Phalere, Orateur, IV. 35
- Démétrius*, excellent Acteur dans le comique, IV. 269
- Démonstration*, quelle sorte d'argument, II. 145
- Démophilène*, a eu l'urbanité en partage, mais non la raillerie, II. 324. Son fameux serment, III. 307. Acusé par Cicéron de s'endormir de temps en temps, IV. 12. Son éloge, IV. 34. N'est pas seul à imiter, IV. 68
- Dessain* dans l'Orateur, en quoi diffère du jugement, II. 371
- Didyme*, Gramairien, chargé d'une érudition inutile, I. 177. Nie une histoire qu'il avoit lui-même rapportée dans un de ses livres, *ibid.*
- Digamma Éolique*, ce que c'étoit, I. 102. Est nécessaire dans la langue Latine, IV. 362
- Digressions*, quand permises, I. 239. Il y en a de deux sortes, 443. Doivent être rares dans la narration, II. 74. voyez tout le chapitre 3 du livre 4, II. 85
- Disposition*, change souvent suivant le besoin de la cause, III. 4. voyez tout le chapitre 1 du livre 7, *ibid.*
- Divison*, de quelle utilité, II. 168, voyez tout le chapitre 5 du livre 4, II. 95
- Domitien*, loué baslement par l'Auteur, II. 2. Confie l'éducation de ses neveux à Quinte.

- lien, *ibid.* Son talent pour la poésie, IV. 40
Domitius Afer. Son Jugement sur Virgile, IV.
 37. Fort estimé de Quintilien, 53. Perd de
 sa réputation, pour ne pas renoncer à la
 plaidoierie dans sa vieillesse, 384
Domitius Marsus. Son sentiment touchant
 l'urbanité, II. 356. Est réfuté, 358
Dubitation, figure, III. 271. IV. 27

E

- Écoles publiques*, préférables aux études
 domestiques, I. 80
Égésias, ancien Sculpteur, travailloit durement, IV. 351
Élocution, partie considérable de la Rhétorique, I. 62. Ce qui regarde sa clarté, voyez
 chap. 2 du liv. 8, III. 137. Différente selon les
 divers genres d'éloquence, III. 151 & *suiv.*
Eloquence. Il n'y en auroit point, si l'on ne
 parloit jamais qu'en particulier, I. 92. Banie
 de Lacédémone, I. 298. Doit causer de
 l'admiration & de la surprise, III. 149.
 Comparée à la peinture & à la sculpture,
 IV. 349, 353
Empédocle, est le premier qui ait connu la
 Rhétorique, I. 335
Émulation, combien utile aux enfants, I. 89
Emphase, beauté dans le discours, III. 180
Enfants. Précautions à prendre pour leur première
 éducation, I. 64. Choix des précepteurs
 qu'il leur faut donner, I. 67. Par quelle
 langue & à quel âge on doit commencer à
 les instruire, I. 69. S'il vaut mieux les faire
 étudier chez soi, ou les envoyer aux écoles,
 I. 79. S'ils peuvent apprendre plusieurs choses

en même temps, I. 206. En quel temps ils doivent être mis à l'étude de la Rhétorique, I. 214. S'il faut leur donner d'abord d'excellents maîtres, I. 223. S'il faut les enseigner suivant leur génie particulier, I. 256. Leur devoir envers leurs maîtres, I.	261
<i>Ennius</i> , coment doit être révééré, IV.	38
<i>Enthymème</i> , ce que c'est, II. 143, voyez le chapitre 14 du livre 5, II.	248
<i>Ephorus</i> , Historien, IV.	33
<i>Épichèrème</i> , ce que c'est, II. 144, voyez le chapitre 14 du livre 5, II.	250
<i>Eschine</i> , Orateur, IV. 34. Auteur du genre Rhodien, IV.	357
<i>Eschyle</i> , Poète tragique, IV.	29
<i>Ésope</i> , ses Fables doivent s'apprendre aux enfants, I. 178. Coment il faut les faire paraphraser aux enfants,	<i>ibid.</i>
<i>Esprit</i> , pourquoi ceux qui ont le moins étudié semblent en avoir plus, I.	271
<i>État</i> , ou constitution de la cause, combien il y en a, & ce que c'est, I.	362
<i>Éthologie</i> , ce que c'est, I.	179
<i>Éthopée</i> , ce que c'est, III.	290
<i>Étymologie</i> , son utilité, I.	452
<i>Euphranor</i> , grand Peintre & grand Statuaire, IV.	354
<i>Eupolis</i> , Poète comique, IV.	29
<i>Euripide</i> , Poète tragique, IV. 30. Sa lecture est fort utile aux Orateurs, son éloge, <i>ibid.</i>	
<i>Exemples</i> , pour apprendre à écrire, doivent contenir quelque moralité, I.	78
<i>Exemples des peres</i> , combien importants pour les enfants, I.	82 & suiv.
<i>Exemples</i> , sorte de preuves, voyez le chap. 11 du livre 5, II.	194

Exorde, d'où ce nom est tiré, si l'exorde est la dernière chose qu'on doit composer dans un discours, queles sont les qualités de l'exorde, *voyez* tout le chapitre 1 du livre 4, II. 4

F

F, rend un son qui n'est presque pas d'une voix humaine, IV. 362
Facetum, le sens de ce mot Latin, II. 323
Figures, ce que c'est, III. 249. De deux sortes, 251. Figures de la diction, *voyez* le chap. 3 du livre 9, III. 308. Controverses figurées, ce qu'il y faut observer, 294 & *suiv.*
Formes d'arrangement, il y en a trois dans la prose; les articles, les membres, & les périodes, III. 384
Fouet, il ne faut point le donner aux enfants, I. 96

G

G *Allus*, Poète, IV. 41
Géométrie, utile à l'Orateur, *voyez* le chap. 13 du livre 1, I. 194
Genres d'éloquence; le délié, le véhément, & le fleuri, IV. 374
Geste, comment il faut commencer à le former, I. 200. Détail des gestes dont on se sert dans la prononciation, *voyez* le chap. 3 du liv. 11, IV. 186
Gloses. Ce que les Grecs entendoient par ce mot, I. 76
Gorgias, de Léontium, un des plus anciens Rhéteurs, I. 336
Gracchus, Orateur célèbre; quand il prononçoit ses harangues, il avoit derrière lui un

Musicien pour lui doner le ton avec sa flûte, I.	191
Gradation, figure, III.	323
Gramaire, voyez chapitre 5 du livre 1, I.	98
Gramairien, ce qu'il doit savoir, I. 99. Doit se faire honneur d'ignorer bien des choses, I.	178
Grec, doit s'apprendre avec le Latin, I.	70

H

H , plutôt une marque d'aspiration qu'une lettre, I. 121. Les anciens Latins ne s'en servoient point, <i>ibid.</i> Ensuite on s'en est servi avec excès, <i>ibid.</i>	
Hermagore, disciple de Théodore, & rhéteur célèbre, I.	339
Hérodote, son stile, son éloge, III. 341. IV.	32
Hésiode, jugement de ses ouvrages, IV.	23
Horace, son caractère dans le satirique, IV.	43
Hiatus, ce que c'est, III. 349, a quelquefois de la grâce en prose, <i>ibid.</i>	
Histoire. Quel stile elle demande, III.	387.
Usage de l'histoire pour l'éloquence, IV.	316
Historiens, coment doivent être lus, I.	249
Homere, jugement de ses ouvrages, IV.	20
Hyperbate, trope, III.	238
Hyperbole, trope, III.	240
Hypéride, Orateur, IV.	34
Hypotypose, figure, III.	282

I

L'I & l'*U* se mettoient souvent l'un pour l'autre dans le Latin, I. 102. L'*i* & l'*e* aussi,

*I*dée générale de l'Auteur dans cet ouvrage, 107

I.

53 & suiv.

Jeu, il en faut aux enfants, I. 95. C'est une occasion de conoître leur caractère d'esprit, *ibid.* *Jeu de mots* insipide, III. 326. *Jeu des cailloux*, en usage parmi les Romains, IV.

178

Image, coment l'orateur doit peindre l'image des choses, III.

172

Imitation. Il est glorieux de suivre les grands homes, dût-on s'égarer avec eux, I. 142.

Ce qu'il faut imiter, & coment, voyez tout le chapitre 2 du livre 10, IV.

58

Induction, l'on s'en sert fort bien pour amplifier, III.

192

Interrogation, figure, exemple de cete figure, III.

266

Interrogatoire, coment l'Orateur en doit user, II.

127

Iphigénie, beau tableau de son sacrifice, I. 280

Ironie, figure, III.

283

Isocrate, son caractère, IV. 34, mit au-moins dix ans à faire son panegyrique, IV.

86

Jugement, principale partie d'un Orateur, I. 276. Compté par quelques-uns pour une des parties de la Rhétorique, I.

344

Julius Africanus, IV.

53

Julius Secundus, IV.

53 & 75

Julius Florus, IV.

75

K

- Le K*, les Latins s'en servoient pour signifier tout un mot, I. 162
Le Κορυα ou Cophé, ce que c'étoit, I. 103, *ibid.*
 ressembloit à notre Q.

L

- Langue*. La Latine & la Greque n'ont point de noms propres pour beaucoup de choses, III. 139. Quatre choses principales qui servent de fondement à toutes les langues, I. 141. La Latine n'est pas si douce ni si abondante que la Greque, IV. 363
Laticlave, ce que c'étoit, IV. 250
Latins, plus atachés que les Grecs à l'arrangement des mots, III. 395
Léonides, Gouverneur d'Alexandre, I. 68
Lettres de l'Alphabet, si nous manquons de quelques lettres nécessaires, ou s'il y en a de superflues, I. 102. Quelques-unes ont de l'affinité entre elles, 105
Loi, Causes fondées sur l'obscurité d'une Loi, III. 94. Sur des Loix opposées, 99
Lucain, son caractere, IV. 39
Lucilius, Poëte satirique, IV. 41
Lucrece, jugement de son Poëme, IV. 38
Lyfias, jugement de son stile, III. 340, IV. 34
Lyfippe, fameux Statuaire, IV. 352

M

- M** finale a un son désagréable en latin,
IV. 363. La langue Greque n'a point
de mot qui finisse par une *m*, *ibid.*
- Macer*, Poete, IV. 38
- Masques* de théâtre, quel étoit leur usage
parmi les anciens, IV. 220
- Mécénas*, affectoit une certaine molesse dans
l'arangement de ses paroles, III. 345
- Méditation*, excélent moyen pour préparer
un discours, quand on n'a pas le temps
d'écrire, voyez chap. 6, liv. 10. IV. 98
- Mémoire*, principale marque d'esprit dans les
enfants, I. 92. Ce qu'ils doivent apprendre
par cœur, I. 254. Prodiges de mémoire,
IV. 185. En quoi consiste la mémoire.
Différentes sortes, sa bisarerie. Voyez tout
le chap. 2 du livre 11. IV. 161
- Ménandre*, son éloge, IV. 31
- Ménélas*, son caractère par rapport à l'élo-
quence, IV. 377
- Ménippées*, Satires, IV. 42
- Messala*, son caractère, IV. 51
- Metalepse*, ce que c'est, III. 228
- Métaphore*, III. 139. En quoi consiste, 215.
De plusieurs genres, 216. Ne doit pas
être trop fréquente, 218. Plus permise aux
Poetes qu'aux Orateurs, 220
- Métonymie*, ce que c'est, III. 222
- Modernes*. Avec quelle précaution il faut lire
les Auteurs modernes, I. 250
- Mœurs*. Ce que l'on entend par ce mot, II. 301

Moïse , I.

411

Monosyllabes. Plusieurs de suite font un mauvais éser , III.

351

Mots vicieux , qui ne contribuent ni à la clarté , ni à l'ornement , III. 168. Mots étrangers , coment il faut s'en servir , I. 134. Mots nouveaux , s'il en faut faire ? I. 140. III. 158. Mots vieux ; leur usage , I. 157. Mots obscenes , doivent être évités , III. 162. Mots composés de plusieurs autres , ne réussissent pas aux Latins come aux Grecs , I.

139

Musique , ses avantages , ne doit être employée qu'à honorer les Dieux & les grands homes ; voyez le chap. 12 du livre 1 , I.

184

Myron , célèbre Statuaire , IV. liv. 12.

352

N

Le , termine beaucoup de mots grecs , & le son en est agréable , IV. 363. C'est une des raisons pourquoi la langue Greque l'emporte sur la Latine ,

ibid.

Narrations , sont de trois sortes , I. 228. voyez tout le chap. 2 du livre 4. II. 35.

Quel genre de stile convient à la narration , IV. 375. Quelle sorte de pieds elle demande , III.

390

Néron , l'Empereur , écrit au Sénat sur la mort d'Agrippine , III.

205

Nestor , dans Homère , modele d'une éloquence douce & persuasive , IV.

377

Nicostrate , fameux Athlete , I.

260

Nourices , il faut les bien choisir , & qu'elles

parlent bien , de quelle conséquence cela
est pour les enfans , I. 66

O

- O** *Nomatopée* , ce que c'est , III. 226
Orateur , doit être sur-tout home de bien , I.
 57. Doit être Philosophe , *ibid.* Il ne s'en est
 peut-être pas encore trouvé un de par-
 fait , 61. S'il doit savoir plusieurs arts , 181.
 S'il ne doit qu'instruire , II. 107. Ne doit
 pas imiter les Poetes en tout , IV. 13. En
 quelle ocaſion il peut se louer , 128. En quel
 temps il doit comencer à plaider , 321.
 De quelles causes il doit se charger , 326.
 S'il doit recevoir quelque salaire , 330.
 Coment il doit étudier une cause , 332.
 Ce qu'il doit observer en la plaidant , 339.
 Quand il doit songer à se retirer , & ses
 occupations dans sa retraite , 383.
Orthographe ; voyez le chap. 8 du livre 1 ,
 I. 160
Ovide , son caractere , IV. 39. Sa Médée , 44

P

- P** *Acuve* , son éloge , IV. 43
Palémon , célèbre Gramairien , I. 108
Pamphile , peintre d'une grande réputation ,
 IV. 351
Panegyrique , doit avoir des fleurs , I. 266.
 Son objet & sa matiere , 405. C'est le
 genre où l'Orateur brille davantage , 439.
 Voyez le chap. 9 du livre 3 , 403
Panyasis , ancien Poete , jugement de ses
 ouvrages , IV. 24

<i>Paronomase</i> , figure, III.	326
<i>Passions</i> , moyens pour les exciter dans l'ame des juges & des auditeurs, II.	310
<i>Pedon</i> , Poete, IV.	39
<i>Peintres</i> . Les manieres des fameux peintres de l'antiquité, IV.	350
<i>Pensées ingénieuses</i> . Voyez le ch. 5 du liv. 8, III.	198
<i>Périclès</i> . Ses paroles étoient des éclairs & des foudres, I. 303. Ce que Cicéron & Quintilien pensent de ses ouvrages,	337
<i>Période</i> . Voyez le chap. 4 du livre 9, III.	333.
Dans quels endroits il est mieux d'en user,	387
<i>Périphrase</i> , trope, III.	237
<i>Péroration</i> . Voyez le chap. 1 du livre 6, II.	273
<i>Perse</i> , son éloge, IV.	42
<i>Phidias</i> , sa Minerve & son Jupiter Olympien, IV.	352
<i>Philiste</i> , Historien, IV.	33
<i>Philosophes</i> . Quintilien méprise ceux de son temps, I. 59. Doivent être lus par l'Orateur, IV.	16
<i>Phryné</i> , coment persuada les juges de l'Aréopage, I.	286
<i>Pindare</i> . Jugement de ses ouvrages, IV.	27
<i>Platon</i> , ce qu'on lui fait dire de la Rhétorique, I. 285 & suiv. Distinguoit trois genres d'éloquence, 352. Combien curieux de l'arangement des mots, III. 239. Son éloge, IV.	35
<i>Plaute</i> , IV.	44
<i>Pléonasme</i> , vicieux, où & quand ? III.	168
<i>Pieds</i> . Il entre toute sorte de pieds dans la prose Latine, III. 359. Quels pieds	

terminent mieux une période , III. 372
& suiv.

Pleurer. Un Orateur médiocre ne doit point
entreprendre de faire pleurer , II. 293

Poetes anciens , doivent être lus par les en-
fants , I. 172. Cités par les Orateurs , 174

Pointes. Voyez le chap. 5 du livre 8 , III.
198. IV. 370

Polyclete , excéllent Statuaire , IV. 352. Son
Doryphore , II. 221

Pomponius secundus , IV. 44

Préjugés. Voyez chap. 2 , livre 5 , II. 110

Preuves , de plusieurs sortes , II. 109. artifi-
cieles , 133

Professeur , ses mœurs & son devoir , I. 219.
Par quels exercices il doit comencer , 228

Praxitele , de tous les Statuaires celui qui a
le mieux copié la nature , IV. 352. S'ata-
choit trop à la ressemblance , 353

Prolepse , figure , III. 270

Prononciation , vicieuse en bien des manieres ,
I. 201. Barbarismes qui s'y comettent , 120.

Prononciation minaudiere , il faut l'éviter ,
IV. 272

Properce , quelques-uns le préfèrent à Tibulle ,
IV. 41

Proposition. Voyez le chap. 4 du livre 4 , II.
91

Prosopopées , très difficiles , I. 433. Usage ,
exemple de cete figure , III. 276

Protogene , fameux peintre , en quoi il excé-
loit , IV. 351

Pythagore , de quele autorité parmi ses Dis-
ciples , IV. 130

Q

La lettre Q, peu utile, rend les syllabes où elle se trouve fort désagréables, IV.

Questions spéculatives, ou pratiques, I. 362;
limitées ou indéfinies, *ibid.*

Quintilien a employé vingt ans à l'instruction de la jeunesse, I. 53. Pourquoi a écrit ces livres, 54. Chargé de l'éducation des neveux de l'Empereur Domitien, II. 2. A plaidé pour la Reine Bérénice, II. Ses regrets sur la perte de sa femme & de ses enfants, 267. A écrit des causes de la corruption de l'éloquence, 266. Quand il plaidoit une même cause avec plusieurs Orateurs, on le chargeoit toujours de la narration, & d'établir l'état de la cause, 68. Se passionoit tellement qu'on l'a vu souvent changer de couleur, & répandre des larmes en parlant, 315. A quitté ses emplois, lorsqu'il les remplissoit encore avec honneur, I. Préface, XXIX

R

Rabirius, Poète, IV. 39

Récompense, il en faut aux enfants, I. 72

Récrimination, de deux sortes, I. 447

Réfutation, ce que c'est, II. 223. Plus difficile que l'accusation, 224. Quelle méthode on y doit observer, 225

Répétition, figure, III. 318

Réticence, figure, III. 288

Rhétorique, étymologie de ce mot, I. 282
ce que c'est, quelle est sa fin, 284. Si elle

DES MATIÈRES. 415

- est utile , 297. Si c'est un art , 303. Quelle
forte d'art , 318. Si c'est une vertu , 321.
Sa matiere & son objet , 325. Son origi-
ne , 341 ; a cinq parties , 343
Rhythme , ce que c'est , III. 353. En quoi
difere du mètre , 354
Rire , plaisanterie , raillerie , bons mots ; voyez
tout ce qui a raport à ce sujet dans le
chap. 3 du livre 6 , II. 315
Robe. La robe ou toge des Romains a été
différente selon les temps , IV. 250. Coment
l'Orateur s'en feroit , 251 & suiv.
Roscius , excélent Acteur dans le tragique ,
III. 330. Beau mot de Cicéron sur Roscius ,
ibid.

S

- L'S* , lettre souvent désagréable , III. 349.
Les anciens Poetes Latins la retranchoient
à la fin des mots , 350
Salcius Bassus , Poete , IV. 39
Saluste , comparé à Thucydide , IV. 45
Sel. Ce que c'est dans le discours , II. 322
Sénèque. Son caractere , IV. 55
Sentiments , ne pas les exciter par des ta-
bleaux , II. 288. Éfet ridicule de ces ta-
bleaux , 291. Deux sortes de sentiments.
Voyez tout le chap. 2 du livre 6. 298
Serments. Voyez chap. 6 , livre 5. II. 116
Servilius Novinianus , Historien , IV. 46
Servius Sulpicius , Orateur , IV. 52
Similitudes , de plusieurs sortes , II. 196
Simonide , jugement de ses ouvrages , IV.
28. Auteur de la mémoire artificiele , 165
Socrate , aprit dans sa vieillesse à jouer de la
lyre , I. 186. Reproche qu'on lui fesoit

298. Refuse le plaidoyer que Lyfias avoit fait pour lui, IV. 122. Aquier une gloire immortelle aux dépens de quelques jours d'une vieillesse fort avancée, & meurt martyr des lois, *ibid.*
- Solécisme*, ce que c'est, I. 127 & *suiv.*
- Sophocle*, Poete tragique, son éloge, IV. 30.
- Stésicore*, jugement de ses ouvrages, IV. 28.
- Stile*. Trop recherché, combien vicieux, III. 129. Ce que c'est qu'un stile corrompu & affecté, 169. Stile de l'histoire, 387; doit être varié, IV. 93; conforme à celui qui parle, 132. L'Asiatique, & l'Attique, 355.
- Stratoclès*, fameux Comédien, IV. 269.
- Suspension*, figure, III. 273.
- Sylogisme*, doit rarement s'employer dans un discours oratoire, II. 259.
- Synecdoche*, III. 220, 324.

T

- LE T** & le D, ont souvent pris la place l'un de l'autre, I. 107.
- Témoins*. Voyez chap. 7, livre 5, II. 118.
- Térence*. Ses Pieces attribuées à Scipion, IV. 44.
- Théodore*, chef d'une secte de Rhéteurs, I. 339.
- Théocrite*, jugement de ses ouvrages, IV. 25.
- Théophraste*, reconnu pour étranger à ce qu'il parloit trop bien, son éloge, III. 136.
- Théopompus*, trop amoureux de l'arangement des mots, III. 348. Tient plus de l'Orateur que de l'Historien, IV. 33.
- Tite-Live*, son stile sent un peu le terroir de Padoue, III. 137. Selon Quintilien,

DES MATIÈRES. 417

doit se lire avant Saluste , I. 249 ; égalé à	
Hérodote , IV.	45
Tibulle , son éloge , IV.	41
Timagene , Historien digne d'estime , IV.	33
Trachallus , Orateur distingué , avoit une	
prononciation charmante , IV.	53
Trope , ce que c'est , III. 213. En quoi difere	
des figures ,	214

V

L' U & l'I ont afinité ensemble , I.	102
Valerius Flaccus , Poete , IV.	39
Varius , son Thyeste. IV.	43
Varron , d'Attace , a traduit le poeme d'Apol-	
lonius sur les Argonautes , IV.	38
Varron (Terentius) le plus favant des Ro-	
maines , IV. 42. Trop amoureux des étymo-	
logies , en a souvent doné de mauvaises ,	
I.	155
Vers , doivent se lire autrement que la prose ,	
I. 171. Ne sont pas excusables dans la pro-	
se , III.	364
Vibius Crispus , Orateur , IV.	53
Victorius. Marcellus Victorius. Quintilien lui	
consacre son Ouvrage , I.	56
Virgile a orné son stile de vieux mots , III.	
157. Son éloge , IV. 37 ; au-dessous d'Ho-	
mere , mais qui en aproche le plus , <i>ibid.</i>	
Ulysse. L'Ulysse d'Homère , modele de la par-	
faite éloquence , IV.	377
Uniformité d'expression , vicieuse , III.	167
Urbanité , la force de ce mot , II.	321
Usage , en fait de langues , ce que c'est , I.	
158. Bon & mauvais usage ,	159

X

X, Lettre dont on pouroit se passer, *r.*
103.
Xénophon. Cicéron ne l'a pas cru fort utile
à l'Orateur, IV. 15. Les Muses semblent
parler par sa bouche, 36. Son caractère,
ibid.

Y, Z

Y ET **Z**, Lettres empruntées des Grecs,
IV. 361; répandent je ne fais quele amé-
nité sur les mots où elles se trouvent, *ibid.*
Zenon, à quoi il comparoit la Rhétorique &
la Dialectique, I. 323
Zeuxis, excellent Peintre, peignoit les corps
plus grands que nature, IV. 350
Zoïle, se trompe en parlant des figures, III.
250

Fin de la Table des Matieres.



QUINTILIEN

A TRIPHON * LIBRAIRE,

*En lui envoyant ses Livres de l'Institution
de l'Orateur.*

VOUS n'avez point eu de repos, que vous ne m'ayez araché les Livres que j'avois faits pour mon ami Marcellus, touchant l'*Institution de l'Orateur*. Je croyois pour moi qu'il falloit les laisser mûrir, n'ayant mis, come vous savez, guere plus de deux ans à les composer, avec la multitude d'affaires & d'occupations que j'ai eues d'ailleurs. Et ce temps, je l'ai doné bien moins au stile, qu'à la préparation des matériaux nécessaires pour un Ouvrage, qui est immense, & à la lecture d'une infinité d'Auteurs qu'il m'a falu citer.

Suivant donc le conseil d'Horace,
** qui dans son Art poétique recommande à ceux qui écrivent, de ne pas se preser de rendre leurs écrits publics, je gardois les miens, afin de les revoir à

* Ce Triphon étoit un fameux Libraire de ce temps-là. Il en est parlé dans Martial.

** Nonumque prematur in annum.

mon loisir, de laisser passer ce premier mouvement d'amour & de complaisance que l'on a toujours pour ses productions; & de les examiner, non plus en Auteur préoccupé, mais avec le sang froid d'un lecteur.

Si pourtant le Public desire cet Ouvrage avec l'impatience que vous dites, le voilà; je l'abandonne à sa destinée, & je lui souhaite le succès que vous vous en promettez. Mais souvenez-vous que vous pouvez aussi par vos soins & votre exactitude, contribuer beaucoup au point de perfection où je voudrois qu'il fût.

La^H

500

4514



8
7 00

6 vey







QUINTILIAN

4